Norbert et les Pirates

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Table des matières

Chapitre I : Comment l'on devient flibustier 1
Chapitre II : Comment user du chaud effroi 6
Chapitre III : De l'art de préparer le pigeon 11
Chapitre IV : Au large de Nieuport 16
Chapitre V : La mort lamentable de Norbert Lachassaigne 21
Chapitre VI : Morts et renaissances 27
Chapitre VII : Vie et mort à Nieuport 32
Chapitre VIII : La fête de la crevette n'aura pas lieu 38
Chapitre IX : Sans mémoire mais non sans présent 45
Chapitre X : La cerise et la myrtille 50
Chapitre XI : Lazare et le pendu 56
Chapitre XII : Quand soudain... 63
Chapitre XIII : Mourir en pleine action 70
Chapitre XIV : À l'enseigne de la XIII° penne 76
Chapitre XV : La prise de Campêche 83
Chapitre XVI : Chevaux et roses 89
Chapitre XVII : Au nom du père 96
Chapitre XVIII : La fourmi vorace et les anthropophages 103
Chapitre XIX : Trois louis d'or 109
Chapitre XX : Au rendez-vous de la marquise 115
Chapitre XXI : Au sommet du Grand Morne 121
Chapitre XXII : Comme on entre dans un moulin 128
Chapitre XXIII : L'arrivée à La Haye 133
Chapitre XXIV : Voici votre fils, Marquise 140

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre I : Comment l'on devient flibustier

À y regarder de plus près, qu'y a-t-il de plus désespérément ennuyeux que la vie de pirate ? Ce sont des heures à s'embusquer, dans l'inconfort propre au bandit de grand chemin, l'œil aux aguets, les doigts serrés sur la poignée du couteau, prêt à bondir. Le plus souvent, on attend très longtemps des choses qui vont se passer mal ; en somme, c'est aussi monotone que dangereux, le tout pour des satisfactions que l'on eût atteint beaucoup plus facilement par la vantardise, la rêverie ou la littérature.

Oui, vraiment, cela aurait été beaucoup plus palpitant d'être assis à quelque table, à écluser des flacons en bonne compagnie, de bonimenter tout son saoul au grand soleil du Midi. Plutôt qu'avoir devant soi une Flamande rustaude et massive, cheveux clairs et yeux trop pâles que l'on dirait privés de regard, au patois rugueux comme une planche d'épave colonisée par les

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

balanes et qui vous jette sur la table une bolée remplie d'un brouet brunâtre, être en présence de l'une de ces beautés félines, peau mate et crinière noire, seins arrogants sous la chemise blanche qu'ils tendent et percent presque et qui serait venue vous proposer le pain frotté à l'ail et à l'huile d'olive – il y a

Maudite peste ! Et te voilà, pauvre Norbert, jeté à tous les vents comme la feuille racornie du platane, porté jusqu'ici comme par malheur par le souffle du Midi ; échoué, Dieu sait pourquoi, sur cette dune stérile et friable, dans cette masure sans étage, une fermette humide et privée d'animaux, mussée au bord de ce qui n'est qu'une sorte de flaque grisâtre et écumante, strié de bandes verdâtres, dans laquelle le soleil ne se reflète pas. La mer, disent-ils. Ha ! Dire que l'on est au mois de juin ! Maudite peste ! Vers quarante ans, on aurait pris femme, on aurait vieilli comme un sage, avec une pointe de nostalgie, les pieds chauffés aux flambées des sarments. Ah, les longues heures auprès du feu, où il n'aurait pas été interdit de s'inventer une jeunesse trépidante. Au lieu de cela, une fuite éperdue, un pays de misère, une pluie venteuse, une attente sans but !

Alors franchement, l'aventure, les mousquets qui craquent, les sabres au clair, merci bien ! C'est un miroir aux alouettes. Vrai, cela fait trois mois qu'on attend on ne sait quoi on ne sait qui sur ce littoral de désolation, où tout, même les mouettes, semble vous moquer et vous inciter à l'exil. Des gens entrent et sortent, avec des regards sournois et des manières de naufrageur. Ils font semblant de ne pas vous comprendre, posent vingt fois les mêmes questions, à laquelle l'espèce de garde-chiourme finit par répondre.

On entend dans la réponse le nom de Martial Veyrand, avec des r qui roulent et s'écrasent comme les rouleaux de la mer et des v mués en f qui postillonnent et sifflent comme le vent du nord-ouest, mais on ne comprend rien de plus. À deux ou trois reprises, la maritorne a semblé s'affoler. À coups de grands gestes et de son peu de français, elle a précipitamment prié Norbert de rejoindre la réserve et de s'y tenir coi. Tremblant, le jeune homme n'a pas bougé. Maudite peste ! Que n'est-il monté sur le bateau ? Il

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

accosterait sans doute à la même heure sur une plage, à Mobile, où de paisibles sauvages l'instruirait de leurs manières aimables.

En place de cela, plus de deux mois à se cacher dans une petite bicoque à une bonne demi-lieue à l'est de Dunkerque. Martial Veyrand prend ses grands airs. Il débarque soudainement, annoncé par le coup de botte qu'il plante au bas de la porte, ne répond à aucune question, sans plus de considération pour Norbert que la parfaite indifférence qu'il a affichée à la mort de Bertrand, emporté par une fièvre subite et enterré aussi prestement. En somme, comme un chien, à cent pas dans la dune mouvante.

Norbert se remet mal de cette disparition. C'était Bertrand qui l'avait convaincu de les suivre. Le jeune homme avait le goût de l'aventure. Vingt-cinq ans de témérité bien bâtie, rien ne semblait pouvoir l'arrêter. Pour ne rien gâcher, un joueur de tric-trac de première force, un érudit. Et puis qu'est-ce que nous sommes, rien, entre les mains de Dieu ou du destin, allez savoir : un matin, la tête lui tourne, Bertrand s'alite. Il ne se relèvera plus. L'agonie prend quelques jours qui passent comme dans un songe, durant lesquels Norbert se met à la pipe, pour se donner une contenance. Avoir échappé à l'épidémie pour ça. Des heures à entendre son ami râler, au point qu'il prend le moribond en grippe ! Et personne pour lui tendre un pichet d'eau fraîche : on se contente de vous le saigner. Après trois jours, Bertrand est blanc comme de la craie, sans force. Quand le carabin lui prend le bras, il retombe inerte.

Et voici les premiers mots de flamand dont Norbert se souviendra. *Hij is doed*. Il est mort. Tout est fini. Pour lui, du moins.

Maudite peste. Maudit pays. L'enterrement est ridicule. Il y a un vent à décorner les bœufs, une pluie glaçante vous fouette le visage, et ce curé inconnu qui grasseye son latin de kermesse, un sabir incompréhensible aux consonances masticatoires. Enveloppé dans un linceul gris, on ne devine

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

plus de Bertrand que ses pieds, mais comment le saluer avec le nécessaire de contenance, avec cette pluie, cette bourrasque, le tricorne qui s'envole et les deux sbires pressés d'achever leur besogne ? Le curé s'en va, l'étole au vent, son devoir bâclé.

À ce stade de l'histoire, on pourrait s'imaginer Norbert faire la promesse du retour. Ce serait d'un pirate ! La scène héroïque ! Main tendue devant la fosse, jurer à son ami défunt qu'il viendra l'exhumer en un temps meilleur, et le faire. Mais cela ne sera même pas de l'ordre du possible : dans une heure ou deux, trois ou quatre jours si la pluie ne cesse pas tout de suite, le vent aura arasé le petit relief qui marquait l'emplacement de la tombe de fortune. Norbert aura perdu la trace, il le sait d'instinct ; donc pas de serment dessus la tombe. Norbert s'en retourne piteusement à la maisonnette de la dune.

Norbert attend. Tous les trois à quatre jours, Martial Veyrand apparaît. Coup de botte (toujours le béjaune sursaute, en dépit du prêt-à-bondir), coup d'œil à Norbert (qui l'a vu sursauter et s'en amuse), apostrophe en patois à la tenancière : il donne ses instructions comme un coup de fouet et s'en repart dans la pluie (ou le crachin, ou la bruine, plus exceptionnellement entre deux averses et même deux fois sous le soleil). Ô si la Bonne Mère, sainte patronne des Marseillais catholiques, pouvait en donner la force… On s'en irait. D'ailleurs c'est décidé : Norbert s'en va. Il en est sûr. Qu'importe les risques et les dangers liés au retour, qu'importe la désillusion qu'on causera aux mystiques, qu'importe le renoncement à l'aventure, Norbert veut retourner à Marseille. La ville lui manque ; le soleil, les cris, les odeurs, la Provence. Il va le dire à Veyrand. Il lui fera face, il le toisera et il le lui dira. Devant telle détermination, Veyrand lui fournira un cheval sellé, deux mousquets chargés, une poignée de pistoles. Le chemin du retour jusque Boulogne-sur-Mer. De là, par la côte, Nantes, puis traverser vers Nevers, remonter l'Allier, monter sur Langogne, plonger vers Villefort, Alais, Nîmes,

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Avignon et le bateau pour Marseille dérivant paresseusement sur le Rhône. C'est décidé. Il s'en va.

Et ceci décidé, Norbert sent une vigueur nouvelle l'envahir. Il sent le buste qui se gonfle, les épaules qui remontent. C'est un signe : il a cessé de pleuvoir. Sur sa résolution, il monte jusqu'à sa couche, fourre ses quelques affaires dans un grand sac, empoigne sa redingote et son tricorne, qu'il se fiche sur la tête. Il redescend. D'après ses calculs, Veyrand ne devrait pas traîner : son dernier coup de botte date de mardi et nous sommes vendredi soir. Une heure à y penser, à calculer, à se convaincre. On voit la scène. Ne pas le laisser parler, se lever dès qu'il entre.

Et le voilà. Il a sursauté au coup de botte, évidemment. À sa décharge, il était plus fort qu'à l'accoutumée. Veyrand s'est encadré dans la porte. Dans ses yeux luisent des ports en flamme, des abordages sanglants, des tonnelets de contrebande, des pièces d'or qui tintent. L'homme est grand, fulminant, terrible. On dirait tout un équipage à sa traîne, à genoux, implorant le pardon, et lui, superbe, les dents pointues de la convoitise, l'anneau d'or à l'oreille, sourit enfin. Il lui dit : Rassemble tes affaires. Nous partons.

Norbert n'a rien trouvé à lui redire.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre II : Comment user du chaud effroi

Une demi-heure ne s'était pas écoulée depuis le départ de Norbert et Veyrand qu'on frappa violemment à la porte de la petite maison au creux des dunes. Trois coups, pan ! pan ! pan ! puis, comme on jugeait sans doute qu'il n'était pas nécessaire d'attendre plus longtemps, on fit un signe à l'homme, un géant qui tenait dans ses mains une hache d'abordage d'un format inhabituel, c'est-à-dire que l'outil était beaucoup plus grand qu'à l'ordinaire. Une cognée large de deux paumes, à laquelle s'opposait une pointe effilée de la longueur d'une dague, le tout fiché sur un manche qui avoisinait les quatre pieds. Pourtant, dans ses paluches immenses, l'objet semblait revenu à des dimensions normales. La Pogne fit tourner son arme gigantesque et, de bas en haut, lâcha son premier coup. Au cinquième, la porte, définitivement disloquée, vola en éclats. La Pogne y enfonça la botte pour finir le travail, puis, à la main, finit sans effort apparent d'arracher les planches des pentures. Son travail achevé, il fit un signe du bras et céda le passage à qui l'accompagnait.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

On entra dans la masure d'un pas félin, un pistolet à chaque main, suivi par le gorille. Quant à « on », il était de taille moyenne, vêtu de sombre, chaussé de longues cuissardes de cuir noir enfilées sur un pantalon serrant, la taille fine serrée par une solide ceinture apparaissant par l'entrebâillement de la veste ; il était ganté et enveloppé dans une immense cape. Toutefois, ce qui marquait au premier regard, c'était le chapeau à larges bords, orné de quatre plumes d'autruche teintes en rouge (à vrai dire, le seul élément coloré du costume), qui coiffait un masque de carton noir, lequel figurait une tête de mort. Avec cela, une allure générale qui ne laissait pas place au doute : nous dirons donc que ce qui était une femme et – puisque notre intention est de ne rien te celer, belle lectrice, gentil lecteur – une femme de l'espèce la plus dangereuse, celle que tout le restant de sa vie, que ce laps se compte en minutes ou en lustres, on regrettera d'avoir croisé la route, sciemment ou non.

De la sorte que, quelques minutes avant le début de la petite séance de torture où elle dévoilera son identité, je peux déjà te révéler, belle lectrice, gentil lecteur, qu'on l'appelle en général Ninon la Mort. Cela en dit déjà suffisamment long pour se faire une idée du personnage, mais déplorons un instant le manque d'imagination des flibustiers : Ninon Dure-Mort, Ninon sans Pitié, Ninon la Sanglante, Ninon la Cruelle ou Ninon sans Merci eussent sans doute été tout aussi parlants (c'est à croire que l'engeance pirate se soucie peu des surnoms qui claquent à la postérité).

- Je veux savoir où il est, dit-elle. Ne nous embarrasse pas de détails. Trouve les occupants, fais-les parler et partons : chaque instant est précieux. J'attends.

Puis elle alla s'asseoir à la table où, quelques heures plus tôt, Norbert Lacassagne échafaudait ses projets de retour à Marseille, mais se ravisant, elle lança à son complice qui s'éloignait en direction d'une échelle : Je vais raviver le feu, c'est toujours utile.

- Ici ! gueula La Pogne. Ils sont deux, mussés dans la soupente.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

- Homme, femme ?
- Un homme et une femme.
- Bien. Amène la bonne femme, c'est sûrement elle qui en sait le plus. Et quelques instants plus tard, la taulière déconfite, tremblant de la tête au pied, se retrouvait ligotée, assise face à la dame en noir. Toute la peur du monde se lisait dans ses yeux. Cachée derrière son mari, elle avait vu La Pogne agripper celui-ci, l'arracher de terre et lui cogner violemment la tête sur la poutre de la soupente. L'homme s'était écroulé. Du sang s'écoulait de son nez et de ses oreilles, ses yeux étaient révulsés. Le cœur battait encore mais c'était par habitude : son cerveau ne répondait déjà plus. Bientôt, après quelques soubresauts, il resterait définitivement inerte, assommé pour l'éternité.

Zulma n'était pas précisément ce qu'on peut appeler une mauviette. Depuis des années, elle tenait tête à tout ce que le littoral flamand comptait d'ivrognes et de mauvais garçons. Robuste et massive, elle dépassait d'une demi-tête la moitié de ses clients. Et la plupart d'entre eux, si on leur avait fait part de l'état de sidération dans laquelle elle se trouvait maintenant, n'y auraient pas cru. Mais c'était bien ça : Zulma était tout simplement incapable d'émettre le moindre son, d'articuler le moindre mot, de pousser le moindre cri. Elle était comme figée face à la dame en noir. Et de répéter in petto ces trois mots, « Ninon la Mort », avait fini d'emporter le souvenir de son flegme légendaire. Ninon la Mort ! Personne ne l'avait jamais vue. Quand on en parlait, aux veillées, cela se finissait dans des grands éclats de rire. Ninon la Mort, des fables ! Le grand méchant loup était bien plus réel. Tu entends, Zulma, Ninon la Mort ! Et chacun de rire en se tenant les côtes plutôt que trembler – car si c'était vrai, malgré tout ? Et les gros poumons de la grande Zulma de tressaillir dans son corsage ! Ha, ha, ha, sornettes, balivernes et affabulations !

Mais maintenant, Zulma, tu vas mourir ! Pauvre Zulma ! *Arme Zulleke !* Tu connais ton destin, la mort est proche ; comment la préfères-tu ? Rapide et

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

sans douleur ? Ou l'inverse ? Un conseil, respire un grand coup, reprend ton calme et concentre-toi sur ce que te dit Ninon. Oublie La Pogne qui trifouille je ne sais quoi dans l'âtre (enfin si, tu sais : il chauffe le tisonnier), concentre-toi sur la question, réponds vite : où est Veyrand ?

Rien à faire, ça ne sort pas. Alors il faut lui retirer ses sandales, ôter ses chausses, lui coller une énorme baffe pour qu'elle arrête de gigoter, resserrer les liens qui l'entravent, lui fourrer dans la gueule son mouchoir de tissu à carreaux… Cela ne sert même à rien de préciser que La Pogne fait au plus vite : rien ne va jamais assez vite aux yeux de Ninon la Mort. De toute façon, le fer n'est pas encore assez chaud. Il faut qu'il soit plus rouge. La Pogne connaît son affaire : si le tison n'a pas atteint une température suffisante, le sujet s'habitue. En l'occurrence, la brûlure en elle-même, ce n'est pas grand-chose, c'est principalement l'odeur de la chair grillée qui fournit de l'effet et libère la mémoire. Et pour cela, il n'y a pas à tortiller, il faut que le fer soit porté impeccablement au rouge afin que la plante commence déjà à grésiller à distance d'un pouce. L'effroi vient avec l'odeur, vous dis-je. Et ne pas retirer le mouchoir tout de suite, en raison du hurlement prime. Car il y a d'abord un cri. S'il n'est pas arrêté dans l'étoffe, il prend de l'ampleur, accompagne l'effroi, bientôt s'envole et ne cesse plus. La crise de nerfs n'étant pas l'effet recherché, il faut attendre la fin du cri, qu'on entend – comment dire ? – que l'on entend en regardant les yeux. D'abord ils se plissent. Puis ils se dilatent. Puis ils reprennent une taille normale. Voilà, c'est bon. Le fer est au rouge. On peut commencer.

Sur ces entrefaites, Zulma se souvint de tout. Elle se mit à parler le plus vite possible. Moins vite, sacrebleu ! lui intima Ninon la-Mort. Je n'entends rien à ton charabia ! Un bateau ? Nieuport ? Nieuport, c'est ça ?

- *Ja, ja !* Wi, wi, fit Zulma. *Nieuwpoort. Een boot,* un bateau, avec un petit, *een manneke*. Un enfant. Petit enfant. Marius Veyrand. *Ja, ja*, c'est ça. Nieuport avec un petit bateau. *Weg*. Partis.

- On en sait assez, dit Ninon la Mort. Déguerpissons !

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

- Et elle, qu'est-ce qu'on en fait ? répondit La Pogne en regardant d'un air désolé le tisonnier qu'il tenait à l'aide d'un chiffon et qui n'avait même pas servi.

- La mort, dit Ninon. La Mort. Mais fais prestement.
Alors La Pogne, d'un mouvement brusque, fourra à nouveau le mouchoir dans la bouche de Zulma. Puis il enfonça la pièce de métal incandescente dans le ventre de l'infortunée. Une odeur épouvantable emplit immédiatement les narines des deux assassins. Faudra-t-il donc que toujours tu te divertisses ! tança Ninon. Elle sortit un poignard du revers de sa veste, trancha la carotide de Zulma et essuya son arme sur la jupe de celle-ci. Ne traînons pas, dit-elle. Nous avons une marée de retard.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre III : De l'art de préparer le pigeon

Marius Veyrand n'était pas du genre à s'embarrasser de scrupules. Enfant, il avait été formé par les Jésuites, mais un sophiste de n'importe quelle autre obédience aurait reconnu en lui un sujet doué. Avec son don du déguisement et de la mise en scène, il était vite devenu un génie du bobard et de la manigance. Veyrand avait toujours opiné qu'un petit mensonge valait mieux que de longues explications. C'était un maître ès sornettes de première force, capable, à l'instar des plus grands, de mentir non pas par affabulation, non pas par omission, mais plus subtilement par approbation. À l'instar des diseurs de bonne aventure, des vendeurs de camelote, des fieffés démagogues ou des plus grands mystiques, il ne disait jamais que ce que son interlocuteur voulait entendre, si bien que celui-ci lui dictait en quelque sorte ses mensonges ; il suffisait au maître d'écouter et de répéter en amplifiant. N'importe qui lui disait n'importe quoi ? Il opinait. Et bientôt, en bonimenteur discret, il alimentait le délire de son interlocuteur de l'un ou l'autre détail, faux bien sûr, mais qui correspondait exactement à ce que celui-ci avait envie d'entendre. Pour ce dernier point, il se fiait à son instinct, à sa longue expérience dans le domaine de la mystification et à un culot de tous les diables ; on conçoit que cela relevait du très grand art.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Cela ne ratait avec personne : dès lors qu'il avait aperçu chez sa victime la pointe de la sottise, il investissait l'universelle fêlure avec une sûreté qui relevait du prodige, flattant çà l'orgueil mal placé, feignant là l'empathie, attisant plus loin le tantinet de testostérone, ou encore ailleurs révélant à son auditeur son prétendu désir le plus enfoui.

Cette subtilité florentine suscitait parfois de la méfiance chez les plus obtus, mais, chose prodigieuse, produisait ses plus grands effets auprès des gens intelligents ou gentils. En somme, moins le gars était stupide ou méchant, plus ça marchait. Comme de bien entendu, lorsque le sujet présentait ces deux particularités, il n'est pas exagéré d'écrire que le pigeon fournissait également le fond de sauce et les petits pois…

Nous en tenons pour preuve l'hallucinante crédulité de Norbert Lachassaigne. Le gars, cela fait deux mois ou plus qu'il croupit dans une petite bicoque puante, il y perd son meilleur ami, s'abîme dans la réflexion, bouffe de la merde. Et il n'a pas compris ! Bon, nous ne disons pas qu'à un moment, le gaillard n'a pas voulu mettre les bouts et s'en revenir à l'ombre de la Vieille Major mais il a suffi que Veyrand fasse le spectacle minimal pour le recaler sur son tabouret.

Voyons la scène. Veyrand vient de pénétrer dans la petite salle. Il est revêtu de son beau déguisement de pirate, ayant enfilé son anneau d'or. Il a fait très attention à la manière dont il a flanqué son coup de botte dans la porte. (La dernière fois, il s'est presque ruiné un orteil.) Il a jeté un œil à Sterke Zulleke, l'une de ses vieilles maîtresses, et s'est avancé vers l'innocent. Il s'agit pour lui de mettre le gosse à l'abri. De le bien planquer : sans lui, pas moyen de faire chanter Ninon. Et aucune chance de récupérer la carte et le magot qui l'accompagne.

Le Veyrand connaît la Ninon comme le fond de sa poche. Il sait qu'elle est aussi résolue que belle et aussi maligne qu'obstinée ; elle ne va pas lâcher

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

son mouflet ; elle va le suivre à la trace avec ses chiens de garde, dont ce La Pogne à la réputation de férocité stupide. Tant qu'elle sera en France, il ne pourra pas faire grand-chose contre eux, mais à l'étranger, en Hollande ou en Angleterre, là, ce sera différent, ils joueront à armes égales. Veyrand a imaginé une très belle chèvre pour la jolie tigresse. Norbert lui glissera entre les griffes sans qu'elle s'en rende compte.

- Rassemble tes affaires, nous partons ! lance-t-il à Norbert. Nous partons, mais vers où ? répond le naïf. Veyrand lève les yeux vers le plafond, prend une respiration profonde et déclare sentencieusement : Seul l'Éternel sait où il nous envoie, dans Son infinie sagesse. En réalité, nous ne partons pas : nous fuyons.

- Mais sacrebleu, tente Norbert, nous fuyons qui et quoi ? Et quel est ce marmouset dans les bras de cet homme ?

- Je ne puis hélas le dire ! coupe Veyrand.

- Aurait-il un rapport avec vos affaires secrètes ?

Veyrand opine du chef. Il semble tout à coup à Norbert qu'il est touché par une sorte de grâce, qu'il comprend tout. Son brave visage s'illumine. Vous n'êtes pas seulement un flibustier, n'est-ce pas ? Nous voguerions depuis bien longtemps vers quelque aventure océane !

- Que savez-vous de moi ? fait Veyrand.

- Je crois qu'il y a autre chose, je le pressens, continue Norbert. Vous êtes trop droit pour être un pirate, vous fûtes corsaire certes, mais ce n'est pas pour la raison d'avoir servi les affaires du pays que vous vous cachez et que l'on vous pourchasse !

-Vous semblez effectivement avoir compris beaucoup de choses ! Je vous ai sans nul doute sous-estimé. Laissez-moi vous révéler mon secret, mais faisons vite, le temps presse et j'ai besoin de vous !

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Quelques instants plus tard, Lachassaigne, gonflé comme une baudruche, persuadé que le sort du monde repose sur ses épaules, sort de la baraque avec les grands airs d'un important. Veyrand lui a fourgué la garde d'un enfant, une liasse de faux documents et la responsabilité de convoyer ces deux trésors jusqu'à La Haye. Comme le vieux gredin s'y attendait, Norbert a plongé droit dans le piège.

- Je ne serai jamais loin. Nous naviguerons de concert, à portée de vue de la côte. En cas de problème, vous vous réfugiez dans le port le plus proche et vous attendez. Protégez l'enfant et les documents du Synode, je saurai où vous retrouver. Surtout, quoi qu'il advienne, ne bougez pas. Même s'il faut attendre des années, nous viendrons ! Fondez-vous dans la population, vivez normalement, si faire se peut. Notre réseau est puissant, ne craignez rien ! Puis-je compter sur votre loyauté et votre sens de l'honneur ?

- Je peux vous l'affirmer ! acquiesce Norbert, solennel.

À la manière dont le niais plante un franc regard dans ses pupilles matoises, Veyrand a l'absolue certitude que l'imbécile, en quelque sorte investi d'une mission divine, ne dérogera à aucun de ses engagements, dût-il y perdre la vie.

Ils partent à cheval. Norbert n'est pas très bon cavalier. Les voilà tous deux dévalant la dune. Sur la plage, deux autres cavaliers les attendent à proximité d'une sorte de petite barque pontée, qui semble léviter juste avant la brisure de la première vague.

- C'est presque un sloop, dit Veyrand ; léger et maniable, il permet d'aller partout et de se moquer des basses eaux.

L'unique mât oscille au gré des ondulations.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

- Comment est le vent ? questionne le forban. Contraire, répond celui qui se tient à la barre. Parfait ! Cela donnera largement l'occasion aux hommes du Roy de nous prendre en chasse. Et le vaisseau ? dit-il en désignant du regard un plus gros navire qui se trouve à quelques encablures. *L'Impénitente* est parée, capitaine, les hommes ont fait le nécessaire.

La petite troupe monte dans le petit sloop. Ils sont maintenant cinq : l'homme à la barre, les deux cavaliers, Norbert et Veyrand. Voici *L'Impénitente*, dit-il en désignant le plus gros bateau. Beau navire, n'est-ce pas ?

Pour sûr : c'est un magnifique brick de quinze toises de long, armé de deux canons à chaque bord. La ligne générale du bateau est soulignée par une structure peinte en noir mais le fond de coque est d'un rouge écarlate délavé par la mer, ce qui donne au bateau une teinte presque rose. Assez basse sur l'eau, *L'Impénitente* n'a pas de dunette saillante : l'espace couvrant la poupe est seulement occupé par la roue du gouvernail et un petit canon. Une longue bôme, sur laquelle bat une brigantine, dépasse cette plate-forme de deux toises et rappelle à l'arrière la pointe formée en devant de la proue par le beaupré. Ajoutez à cela une légère inclinaison vers l'arrière des deux mâts, qui contraste avec la verticalité du bastingage, et c'est un sentiment de légèreté et de vitesse qui s'impose à vos yeux. (Bien qu'à leurs trognes défoncées, leurs bouts de membres manquants et leurs sabres d'abordage, Norbert se dise que les quinze gaillards qui forment l'équipage n'ont pas l'air d'être là pour le plaisir du vent dans les voiles…)

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre IV : Au large de Nieuport

Au nord de Leffrincoucke, par-dessus les bancs de sable qui tapissent le bout de la Manche, un petit bateau tire des bordées avec des grâces de jeune fille décoiffée par un vent mutin. Une brise légère souffle depuis la terre. On navigue au largue et des nuages blancs en forme d'enclume moutonnent du côté où se trouve la désormais invisible côte anglaise. Dans le regard portant au loin – comme il sied à l'aventurier ou au pirate – se lit chez Norbert une mâle assurance. Tout bien pesé, l'homme ne regrette pas de s'être montré diplomate. L'expérience lui a apporté tant de choses. Il connaît sa tendance à dramatiser. Finalement, c'est une satisfaction d'avoir gardé son calme et d'avoir muselé son tempérament méridional. Et peut-être était-ce pour Veyrand une manière de le mettre à l'épreuve, un biais par lequel il voulait le juger ? Bien sûr, il n'a rien dit dans l'auberge, mais son regard a parlé pour lui. Et Veyrand a enfin compris, compris qu'il était de confiance, lui, Norbert, compris et admis comme une évidence longtemps dissimulée par la paresse, l'habitude ou le préjugé. Maintenant, le coude négligemment appuyé sur le plat-bord, écoutant le clapotis des vaguelettes que la petite brise forme sans trop se fatiguer, Norbert Lachassaigne, ci-avant clerc de notaire embusqué, jeté sur les chemins par une épidémie de peste, toise la grande jaunasse comme un dompteur son tigre maté. Pour l'instant passager, il sera timonier dans l'heure et capitaine dans la quinzaine, telle qu'était Perrette avec son pot au lait.

À quelques petites centaines de nœuds derrière le bateau croise *L'Impénitent*, le brick de Veyrand. Sur son petit bateau, Lachassaigne a pour mission

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

d'ouvrir la route à celui-ci, qui craint d'être arraisonné par le bateau de La Buse, dont Veyrand vient soi-disant d'enlever le fils. (Nous y reviendrons, mais pas trop vite : on vogue à six nœuds et nous avons donc le temps d'une petite mise en perspective.)

La Buse n'est pas n'importe qui. Natif de Calais, il s'appelle en réalité Olivier Levavasseur. C'est le plus célèbre des pirates en activité, le primus inter pares, même si sa notoriété n'en fait malgré tout pas quelqu'un de familier, hors les gens de mer. Forban sans foi ni loi, La Buse s'était allié avec tout ce que la Grande et la Petite Caraïbe comptaient de crapules. Il avait fait de très juteuses affaires, spécialement durant les guerres, périodes bénies pour le commerce, temps propices à l'assassinat couvert et au pillage légal. Là, dans les mers chaudes et saphir, où voguaient les vaisseaux chargés d'or, les conflits commençaient toujours un peu plus tôt et finissaient toujours un peu plus tard que dans l'Ancien Monde. Les occasions n'avaient donc pas été rares d'amasser un joli pactole.

Cependant, les vaches grasses n'eurent qu'un temps : il se fait qu'à un certain moment (en 1720 pour ce qui concerne la Buse et ses petits copains), les puissances européennes, ayant maintenant suffisamment d'arrogance pour justifier de plein droit leurs appétits coloniaux face à l'Espagne, prièrent définitivement leurs ressortissants flibustiers de se muer en colons, fermiers, négociants, marchands d'esclaves, juges ou gouverneurs. En somme forbans ayant pignon sur rue, selon une logique de régularisation assez classique des écorcheurs de tout poil. D'ordinaire d'ailleurs, la plupart des gredins en profitent très sagement pour faire souche bien à l'aise, jouissant avec cynisme et discrétion de leur sécurité garantie et de leur nouvelle respectabilité. Les voilà notables, rêvant pour leurs fils de ces charges coûteuses à l'achat mais d'un bon rapport. Cependant, il reste toujours quelques irréductibles romantiques pour refuser de rentrer dans le système et d'intégrer les sphères du plus haut brigandage, celui des puissants de ce monde...

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

La Buse était l'un de ces rétifs, un artisan en somme, un adepte du travail bien fait, des petits coups de main hardis, des yeux dans les yeux et du code de l'honneur ; un réactionnaire, dirait-on de nos jours, qui avait préféré l'aventure à la notabilité. Il n'était pas le seul : ceux de son espèce s'étaient réunis un soir, sur une île des Bahamas, autour d'un énorme feu de camp. Là, pendant que le cochon rôtissait à la broche et que des gourgandines dépoitraillées faisaient jaillir leurs mamelons dans le clair-obscur d'une pénombre orangée, les forbans, groupés en farandole autour du brasier, s'étaient fait le serment solennel de ne jamais abandonner la flibuste. Il y avait là outre La Buse, bien sûr, toute la fine fleur de la truanderie maritime, gredins sanguinaires aux blases devenus légendaires : Sam Bellamy, Black Bart, Pierre le Patachon, John Taylor, Thomas Cocklyn, Joris Dikkenek, Barbe-Noire, Marc dit le Saint, Jos Tenoote, Balthazar le Balbuzard, Marcel Kloot dit le Chafouin et tant d'autres encore à peine moins fameux !

Tout ce petit monde était convenu que l'Océan indien offrait dorénavant plus d'attraits pour les pirates que la zone historique, centrée autour de Saint-Domingue. On avait peu à peu vidé les environs, emportant qui son équipage, qui son trésor, qui sa famille. C'est ce qu'avait fait triplement La Buse. Il avait convaincu son équipage de le suivre sur la route des Épices ; il avait planqué une partie de son magot dans un endroit connu de lui seul ; enfin il avait mis son fils en sécurité à Calais, d'où il était originaire.

Voilà ce qu'avait dit Veyrand à Norbert. C'était faux, évidemment, mais c'est ce que Norbert avait bien voulu imaginer. D'ailleurs, on peut penser, à ce point de l'histoire, que nous n'entendrons plus jamais parler de La Buse. (Certes, le terrible pirate a quitté les Antilles pour les Mascareignes, mais il est loin de Leffrincoucke: à l'heure où Lachassaigne craint d'apercevoir son navire, il croise au large de l'embouchure du fleuve Congo, gueule jaune et boueuse du continent noir ! Bientôt, il mettra pied à terre et, accompagné seulement de trois hommes de confiance, il s'enfoncera dans la forêt

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

tropicale, d'où il ressortira seul, quelques heures plus tard, délesté des trois caisses rectangulaires que portaient ceux qui l'accompagnaient...)

Trêve de balivernes ! L'enfant dans le canot, mouflet morveux et vociférant, assez joliet malgré tout, n'est pas le fils de La Buse ! le bateau qui vient d'apparaître dans un repli de la côte n'est pas *La Reine Indienne,* son légendaire navire ! Ce que t'a raconté Veyrand ? Du pipeau, Norbert ! Du boniment ! Du mensonge ! Des calembredaines ! Veyrand est un filou, Norbert, et toi, un naïf : tu serres contre toi les documents du synode du Désert ? C'est une liasse de feuillets sans intérêt, que personne n'attend à La Haye ! Ta mission ? Du vent ! Ton destin tel qu'il est écrit, Norbert ? Le voici, sot. Mais d'abord, avant ta mort prévue dans quelques courtes heures, précisons ces détails, tandis que tu viens effectivement d'apercevoir un second navire, qui semble surgir tout à coup d'un petit fleuve côtier. L'enfant que tu transportes n'est point le fils de La Buse : c'est le fils de Ninon la Mort.

Voilà deux mois que Veyrand attend patiemment le retour de ses hommes de main, qui avaient été chargés de l'enlever. Disons que le vieux pirate a un compte à régler avec la belle diablesse. Ce n'est pas ton affaire mais, étant donné ta mort annoncée, nous pouvons te dévoiler ceci, Norbert : cet enfant est ce qu'elle a de plus cher au monde. Veyrand le sait et compte en jouer pour récupérer un document que Ninon La Mort a en sa possession. Un parchemin, si tu vois ce que je veux dire, une peau presque cartonnée, constellée de signes étranges, à la signification confuse, un chiffon jauni qui indique l'emplacement du plus fabuleux trésor qui soit ! Et toi, tu es là, à t'émerveiller du friselis des vagues sur la coque sans savoir que tu ne sers que de convoyeur discret. Veyrand attend Ninon la Mort, avec ses cinq canons chargés jusqu'à la gueule. Il va l'attirer au large, distancer son rafiot et ensuite, changera de cap et mettra les voiles sur Middelbourg, où l'homme qui conduit ton navire a ordre de se rendre et d'attendre ton retour. Connais-tu les eaux saumâtres du Verse Meer, Norbert ? C'est là que tu finiras, dans un jour ou deux, la gorge tranchée en deux, lesté de plomb, entre mer et Escaut...

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Alors profite, Norbert, profite de cette brise printanière, goûte le pincement que fait l'eau de mer en séchant sur la joue, respire l'iode, vole avec les goélands ! Profites-en, Norbert, tu es vivant ! Cesse ces signes d'agacement, ce bambin ne t'a rien fait, Norbert ! Que gagnerais-tu à calmer sa terreur avec cette idée de gifle ? Non, Norbert, tu vas résister à la tentation de la cruauté, tu es un pirate responsable : tu ne le jetteras pas par-dessus bord ! Tu te mets à sa place, on a beau être le fils de La Buse, on n'en reste pas moins un petit garçon d'une quinzaine de mois, un nourrisson terrifié par les odeurs, le roulis, les cris qui proviennent du second navire. Car que se passe-t-il, Norbert ? Foutredieu, mais c'est La Buse ! C'est le bateau de La Buse ! Il faut prévenir Veyrand !

Tu t'es levé, Norbert, tu gesticules. À ta place, je me ferais tout petit : les premiers boulets ne vont pas tarder à encadrer ta petite chaloupe. Ça va barder, Norbert, je te le promets solennellement.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre V : La mort lamentable de Norbert Lachassaigne

Dans la manière dont le vaisseau était mené, Veyrand reconnut tout de suite la patte de Ninon la Mort. La garce naviguait comme elle vivait : avec un instinct supérieur, naturellement audacieux. À l'instar de certains rapaces, elle était toujours là au bon moment et au bon endroit pour fondre

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

sur sa proie avec une évidence mathématique qui laissait ses victimes pantoises, terrifiées, si elles n'étaient pas restées inconscientes du danger. Toutes voiles au vent, la *Sémiramis* avait surgi d'un repli du littoral, à l'embouchure d'un petit fleuve qui jaunissait la mer grise.

C'était une goélette conçue pour la manœuvre et la vitesse, très faiblement armée et de taille maniable. Elle semblait voler sur les flots. À première vue, le bateau n'avait rien d'effrayant ; il ne possédait que deux petits canons, deux couleuvrines disposées en parallèle à la proue du vaisseau. Mais la vingtaine de forbans armés jusqu'aux dents composait une équipe d'abordage amplement suffisante à la capture de vaisseaux beaucoup plus lourds et lents, et dont les canons étaient inefficaces contre une cible aussi basse sur l'eau.

Ninon la Mort avait parfaitement repéré *L'Impénitente* et le second bateau. Elle se souvenait à présent de ce que lui avait dit l'aubergiste : un petit bateau. Lequel était-ce ? Le brick de Veyrand ou cette curieuse chaloupe, qui tirait des bordées plein nord, alors que Veyrand s'éloignait vers le levant ? Elle ajusta sa longue vue. Ce qu'elle voyait ? Un homme – c'était Norbert Lachassaigne - gesticulant dans la chaloupe. Il semblait faire de grands signes au pilote - Jean-Baptiste - qui restait pour sa part presque impassible. Quant à *L'Impénitente*, elle semblait se diriger le plus vite possible vers la haute mer. Il n'y avait pas de doute.

- Suivez le gros, dit-elle. Il me faut Veyrand.

- Et la chaloupe ? demanda la Pogne.
- Ce sont sans doute deux pêcheurs qui n'ont rien à voir dans cette affaire, répondit Ninon la Mort, mais je ne veux nul témoin. Canonnez l'esquif, à défaut de le couler, nous lui passerons le goût de s'intéresser à notre commerce.

Et c'est ainsi que La Pogne, en trois bonds, gagna l'avant de la "Sémiramis". En quelques secondes, les deux couleuvrines furent chargées et firent feu sur la chaloupe de Lachassaigne. Le premier boulet de fer s'abîma à

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

quelques encablures. Un second vint frapper exactement le mat, qu'il brisa presque en deux, par un coup de chance extraordinaire. Un moment, le mat sembla vaciller puis, dans une saute de vent, il s'abattit dans un grand fracas dans la chaloupe même, assommant Jean-Baptiste, qui poussait la barre dans l'espoir d'un lof salvateur. Lachassaigne eut plus de chance : empêtré sous la voile, il était aveuglé, mais parfaitement indemne, tout comme le petit enfant, qui hurlait de terreur.

Cependant, dès qu'il se fut dégagé de l'enchevêtrement de la voile et des cordages, Lachassaigne entendit à nouveau la double détonation des couleuvrines. Tournant son regard vers la *Sémiramis*, il eut parfaitement loisir d'observer le panache de fumée consécutifs aux deux explosions, puis, très distinctement, il vit foncer sur lui une sorte de globe noirâtre, qu'il ne comprit pas tout de suite être un autre boulet de canon. Hébété, il vit comme au ralenti la trajectoire tendue du boulet, qui passa à quelques centimètres de son visage.

Ce danger passé, le jeune homme se jeta dans le fond de la chaloupe. C'est alors qu'il comprit que l'autre boulet, volant plus bas, avait fracassé la coque avant de la chaloupe : des flots d'eau s'infiltraient dans le navire par les éclisses disjointes du franc-bord. Norbert se retourna et, dans le fond du bateau, il aperçut, à un pas du corps disloqué du pilote, le cadavre sans tête du petit enfant : celle-ci avait été emportée pour moitié par le boulet de neuf livres qui était passé à deux doigts de sa propre figure.

La première pensée qui passa par la tête de Norbert fut celle-ci : Voilà pourquoi je n'oyais plus rien de ses hurlements. Presque dans le même temps, c'est à dire dans une durée qui n'excédait pas le temps nécessaire à la recharge des couleuvrines sur la *Sémiramis* (La Pogne, aux commandes, était un maître dans cette affaire), il comprit qu'il venait de se pisser dessus, et plus odorant encore. Puis, stupidement sans doute, tandis qu'il sentait une sueur glacée lui couler le long de la raie du dos, il se précipita vers le

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

corps de l'enfant. Peut-être n'est-il pas mort, se dit-il. (Ce qui prouve au lecteur que non content d'être candide, Norbert était encore à ce moment de l'histoire un carabin très médiocre, puisqu'une des premières choses qu'on apprend de l'expérience médicale ou de la fréquentation des facultés est précisément – à moins d'être militaire galonné ou *chief economist* dans une institution bancaire – que le temps de survie d'un être humain privé de cerveau est très largement inférieur à celui qu'il vous a fallu pour parcourir cette interminable phrase.)

Hélas, donc, pas de miracle. L'enfant était bel et bien trépassé, inerte, silencieux, dégouttant de sang et de cervelle. Mais peut-on encore appeler enfant ce petit corps réduit en bouillie ? Ce pantin sanglant coiffé d'une mâchoire grimaçante ? Certes, quelques minutes auparavant, on en eut bien fait du fromage de tête, du jambon persillé ou de l'andouillette, de ce petit être beuglant, mais on n'y pensait pas vraiment, Seigneur ! Alors si Vous pouviez le ramener à la vie… En somme, plonger une main invisible dans l'eau de mer, étendre Vos doigts secourables, récupérer le chapeau crânien, ramasser les deux trois morceaux qui commencent déjà à se désagréger dans le flot, disputer ce morceau de cervelle aux crabes s'attablant… après Vous faites comme Vous voulez, Seigneur, mais Vous remettez tout ça bien en place, une petite étincelle et on fait comme avant, semblant de rien. Il pourra gueuler comme il le veut, ce petit braillard, c'est promis, et même s'il en reste un peu abruti, ce n'est vraiment pas grave, que du contraire, c'est même souvent un atout de se fondre dans le grand corps de la populace grouillante.

Hélas, point de miracle, point de doigt divin raccommodant ce que les lois de la balistique avaient ordonné. Considérant maintenant la scène dans toute son horreur, Norbert prend soudainement conscience de son imbécillité : les morts ne renaissent pas, à moins d'être le fils de Dieu, et il est temps de se bouger les fesses s'il ne veut pas subir le même sort que Jean-Baptiste et l'enfant. C'est comme une décharge de vie qui le ramène soudainement à la

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

raison. Il considère la tête à moitié arrachée du petit garçon. Une irrépressible envie de vomir parvient de ses entrailles. Les reliefs de son repas viennent maculer le petit corps martyrisé d'une bouillie grumeleuse. Une ultime profanation qui ne lui fait pas d'effet. Il est maintenant debout. Se défiler de là ! se carapater ! vider ses grègues ! décaniller ! foutre le camp !

Norbert court vers l'avant du bateau. Il a maintenant de l'eau qui lui arrive jusqu'aux chevilles. Norbert court vers l'arrière du bateau. Toujours autant d'eau. On coule !

Deux autres détonations se succèdent. Norbert se jette à nouveau dans le fond. Norbert voit un boulet passer, tressaute avec la chaloupe lorsqu'il sent que le second vient d'enfoncer le bordage. Norbert a toujours sur lui les papiers du Synode. Mais qu'est-ce qu'il a fait au Bon Dieu ?

Norbert jette un œil. Il voit distinctement cette énorme brute de La Pogne qui fait recharger les deux couleuvrines, le boutefeu à la main. Il n'y a rien à attendre de ce côté-là, il va tirer !

Tout-à-coup, il entend une explosion, dont le bruit vient de derrière son épaule. C'est Veyrand, c'est *L'Impénitente* qui, ayant brusquement viré sur son erre, revient lui porter secours. Sauvé ! Norbert se jette dans le fond de la chaloupe et cesse enfin de faire le ressort.

Ensuite, ce sont quelques minutes d'un duel dont il ne voit rien. *L'Impénitente* crache de toutes ses bouches à feu en direction de la *Sémiramis*. Ninon la Mort ne risque pas grand-chose de cette canonnade, mais l'une de ses voiles est déchirée et la *Sémiramis* perd de la vitesse. Il lui faut virer. Les deux bateaux se croisent en limite de portée. C'est un splendide ballet, dans lequel les deux équipages donnent tout leur talent. Mais Norbert de voit rien de tout cela. L'eau continue à monter dans la chaloupe. Couché dans l'eau verte, il entend comme assourdi le bruit d'une ultime détonation. Un craquement l'avertit que la chaloupe est touchée pour la troisième fois.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Tout va vite. Le boulet a défoncé le bordage. Norbert est touché à la tempe par un éclat de bois. La dernière sensation ? Un magma d'eau verte brouillé par des bulles, comme un goût d'huître en bouche, la vision d'un platane. Des feuilles vertes nimbées d'une lumière jaune, une voix de petite fille, des rires, peut-être un chant d'oiseau – c'est l'enfance qui enfin revient, bouclant la boucle, la vie qui s'en va par là où elle a commencé. La mort résout tous les mystères, résume tous les instants, vous attire comme une sirène aux yeux prometteurs. La mort. La voilà.

Telles furent les dernières pensées de Norbert Lachassaigne, coulé au large de Nieuport. (Il était sans doute écrit qu'il ne ferait pas un bon pirate.) Adieu, Norbert. Salut aux morues qui pullulent en ces eaux poissonneuses, bonjour aux soles et aux turbots qui en tapissent le fond, attention aux crevettes graciles qui accomplissent ce miracle que tu voulais voir sur le garçonnet : elles avancent en reculant. Mais tu le sais, désormais : seule la mort te fait revenir au point de départ. Après, mais qu'y a-t-il, après ?

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre VI : Morts et renaissances

Il y a paraît-il cinquante manières de se débarrasser d'une femme, mais la plus efficace consiste certainement à foutre le camp le plus loin possible en lui faisant croire qu'on est à l'endroit exactement opposé à celui où l'on se trouve.

Après avoir tout essayé pour se dépatouiller de son pot de glu, n'en obtenant rien d'autre qu'un sentiment redoublé, Lazare Van Scheilbroeck avait opté pour cette solution. Quelques mois avant sa subite disparition, il avait commencé à se laisser aller à des confidences. Et de dépeindre à Margriet des rêves d'Orient, de cargaisons d'épices, de comptoirs aux Indes. Et s'il allait là-bas ? S'il s'engageait pour quelques courses, un an ou deux, le temps de faire fortune ? Au retour, la route serait toute tracée : un magasin d'épices à Middelbourg, un négoce lucratif, des affaires juteuses.

Margriet n'y avait pas prêté attention. Elle considérait que son Lazare était un grand nigaud, parfaitement incapable de courir l'aventure sur la route des Indes ou sur tout autre chemin moins exotique. Mais elle adorait l'entendre parler des heures de ses projets mirifiques, pour le simple plaisir d'écouter les inflexions de sa voix chaude. Elle se levait brusquement, tournait autour du dossier de la chaise où il était assis et fondait sur sa nuque comme une possédée, lui mordillant la base des oreilles avec un

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

appétit de veuve au couvent. Lazare s'efforçait de rester placide ; en réalité, il était au supplice. Amoureuse, vibrante jusqu'au dernier point de sa coiffe en dentelle, l'ardente putative Scaldéenne vivait sur son petit nuage. Elle était parfaitement incapable de concevoir le profond sentiment qu'elle inspirait à Lazare, quelque chose qui se situait entre le dégoût physique et l'ébahissement face à ce que ce puritain jugeait comme la dernière des indécences.

Margriet voulait tout le temps l'embrasser ; un jour, sans préavis, elle lui avait pris la main et l'avait placée dans son corsage ; cela avait provoqué une telle émotion en elle qu'elle avait senti une lente vague la décoller du sol et l'amener à un délice dont elle n'avait jamais entendu parler dans la Bible de son père. Le soir même, découvrant les joies du plaisir solitaire, elle s'était envoyée en l'air à plusieurs reprises. Bien vite, elle s'en était ouverte à Lazare, qui en était resté comme deux ronds de flan, lui qui se tapait le chibre sur le bord de son lit pour calmer ses ardeurs. Margriet lui apparaissait désormais comme un succube.

Cependant, lorsqu'il avait relaté cet épisode au pasteur d'une communauté voisine – après tout, Margriet était la fille du pasteur local –, omettant toutefois le bord du lit dans son récit, le serviteur de Dieu s'était contenté de sourire, félicitant Lazare de sa future bonne fortune. Je n'ai qu'un conseil à vous donner, avait-il dit, épousez-la au plus vite !. Cela n'avait eu pour effet que renforcer la résolution du jeune homme : se carapater sans tarder.

Il partit un jour en soirée, sans prévenir. Le dernier à l'avoir vu était son ami Balthazar, avec lequel il avait vidé un cruchon de bière avant de s'embarquer sur le *Marinus*, en partance pour Batavia. Celui-ci avait reçu pour mission de prévenir Margriet de son départ.

La réalité était tout autre. Lazare détestait la mer. Il en avait une peur bleue. Il avait décidé de filer à l'anglaise et de s'engager dans l'armée. Dieu sait comment, il avait fini par atterrir dans les rangs d'un régiment français de l'armée de Berwick. On l'envoya en Espagne vers 1719, où il mourut d'un

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

coup d'escopette non loin d'Urgell, pour une cause à laquelle il n'avait jamais rien compris. Il paraît qu'il mourut sur une demi-molle, en regrettant de ne pas avoir cédé aux avances de son ardente promise, mais ceci nous semble témoigner d'un amendement comme on en voit peu. On le jeta dans un trou creusé à la va-vite dans le renflement d'un chemin creux, luxe auquel beaucoup de ses camarades d'infortune, étendus sur les champs de bataille, ne pouvaient même pas prétendre, attendant les corbeaux, les rats, les loups et les renards précédant les vers.

Margriet n'en sut rien. Elle était aussi dupe qu'inconsolable. Car au lendemain du départ du *Marinus*, une terrible tempête était accourue du fond de l'horizon, poussant devant elle des murs de vagues. Conscient du danger, le capitaine avait tenté de rebrousser chemin mais le mascaret de l'Yser lui avait été fatal. Le bateau s'était retrouvé coincé entre les vagues de la tempête et le pas du fleuve, pris comme dans un hachoir. Les quelques passants épouvantés qui assistaient à la scène avaient aperçu le bateau, jeté sans ancre au gré des flots déchaînés et démâté par la foudre, drossé vers le rivage, puis rejeté vers le large, enfin brusquement arrêté par son échouage sur un banc de sable. Agonisant, le *Marinus* y était resté quelques instants puis, dans un craquement effrayant qui était son dernier soupir, il s'était disloqué sous l'effet des forces contraires, entraînant dans la mort son malheureux équipage. On n'avait retrouvé aucun corps. L'affaire avait fait grand bruit. On racontait que jamais crabes et crevettes ne furent meilleurs et plus nombreux que cette année-là.

Margriet avait accueilli la nouvelle du naufrage dans la sidération, qui s'était vite transformée en déni. Si elle ne doutait pas que Lazare avait bien pris pied à bord du *Marinus*, elle ne pouvait concevoir qu'il fût au nombre des victimes. Elle se mit à croire à son retour. Margriet perdit dans l'aventure sa joie de vivre, son appétit, son tempérament, ses joues rouges et quelque peu des rondeurs qui lui donnaient l'air potelé et appétissant d'une saucisse de campagne. Bientôt, elle se transforma en un grand fantôme amaigri ; son

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

sexe, jadis d'humeur primesautière, ne lui servait plus qu'à la miction ; sa bouche, faite pour les baisers et le rire, s'était figée en une moue triste ; son odeur, jadis fraîche et fleurie, délicatement musquée, était devenue aigrelette. Hantée par son idée fixe, elle escaladait quotidiennement les dunes, les yeux fixés sur la plage, à la recherche d'indices. Elle était persuadée qu'un jour ou l'autre, elle apercevrait un corps inanimé rejeté par les flots et sûre que ce corps serait celui de son Lazare. Ah, le gredin, comme elle avait souffert ! Elle aurait deux mots à lui dire, à cette fripouille, ce petit inconséquent, ce va-nu-pieds qui lui avait promis l'amour éternel, ce gredin qui lui avait volé sa jeunesse ! Ses genoux fléchissaient en s'enfonçant dans le sable. Elle commencerait par lui balancer un sacré coup de pied dans le flanc. Ça le réveillerait autant que cela lui ferait du bien, tiens ! Il ne l'aurait pas volé. Ou alors non, le pauvre petit, comme elle avait tort de s'emporter, comme elle était excessive, il était parti pour elle, pour l'argent, il lui aurait été fidèle, il serait revenu et ils auraient été heureux. Elle s'arrêtait de marcher quelques instants, étendait les bras parallèlement à l'horizon, Dieu tout puissant ! Plutôt, il valait mieux qu'elle pense qu'il avait besoin d'aide, le couvrir de baisers, l'embrasser encore, juste derrière l'oreille, et le sentir frissonner comme avant ! On ne savait plus, finalement, on était loin ; la raison avait appareillé vers des cieux inconnus.

Il y avait eu un grand cri. Quelques minutes auparavant, Bart et Jeroen, qui allaient aux crevettes pour la marée basse, avaient croisé cette foldingue de Margriet. Dans la ville, certains plaisantins l'appelaient « Pince de Crabe » et ils s'étaient souvenus du bon mot à son passage. C'est vrai qu'elle faisait peur, avec son idée fixe, ses yeux bleus fonçant sous la force de sa folie, son front se fronçant puis se plissant et surtout ses manies de veuve éplorée. Les bonnes âmes avaient de la peine en la voyant mais Bart et Jeroen n'étaient pas du nombre. On se souvenait qu'elle avait été plus que jolie mais qu'elle n'avait jamais eu d'yeux que pour son Lazare, expédiant sa main en représailles à tout qui avaient tenté un peu rondement sa conquête ; on

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

constatait à présent que sa lugubre transformation avait de quoi alimenter deux cents ans de blagues cruelles sur les revanches du destin et sur l'avenir de celles qui écartaient les jeunes gens tentés de goûter avant l'heure aux joies de l'amour avec une créature aussi resplendissante.

Au cri, Bart et Jeroen avaient tourné la tête. Ils avaient vu Pince de Crabe agenouillée à quelques pas du bout de l'estran, secouant une longue forme, que les deux hommes n'avaient pas tardé à identifier comme un corps humain. Ils avaient cavalé sans se poser de questions. Margriet hurlait comme un goret qu'on égorge. Lazare, Lazare, Lazare est revenu ! Hystérique, elle faisait de grands bonds en tournant autour du corps. Il respire, dit Jeroen, il est vivant !

Il est vivant ! Lazare est vivant ! Et Margriet, éperdue de bonheur, hésitant entre ses deux extrêmes, de se ruer sur la forme gisante, de l'embrasser et l'insulter, de l'éteindre et le griffer. Une vraie furie qu'il fallut calmer. On imagine la stupeur des badauds croisant cet étrange équipage : Bart qui tenait le cheval au mors, cheval qui portait sur la croupe le corps inerte d'un naufragé, le lourd animal suivi par Jeroen, qui entravait Pince de Crabe. Laquelle répétait, les yeux ronds et l'air hagard, il est vivant, il est vivant ! Jeroen faisait attention à ne pas lui faire de mal, c'était la fille du pasteur, tout de même.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre VII : Vie et mort à Nieuport

À l'époque où cette histoire nous ramène, Nieuport n'était rien d'autre qu'un petit port fortifié sur l'Yser, à une demi-lieue de la mer, fier de son statut de ville mais qui en réalité, ressemblait à une bourgade misérable et puante. Véritable nid d'infections pour le dire crûment, les déchets de toutes sortes, y compris les parures des poissons pêchés, nimbaient de leurs effluves immondes des Flamands matraqués depuis deux siècles par les maniaques de l'Inquisition d'abord, par les excités de la Réforme et de la Contre-Réforme par la suite. On avait changé de maître quelquefois, essayé plus encore : pas mal de sang avait coulé sur les marches du perron de la ville et aux alentours, notamment en 1600, quand la plage avait vu s'affronter les insurgés néerlandais et les régiments espagnols (lesquels étaient étonnamment sortis défaits de l'inutile boucherie) ; bref, lassés des empoignades, les Nieuportois n'aspiraient qu'à une vie paisible, sans guerre, sans famine et sans épidémie.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Sur ce dernier point, la présence d'un médecin constituait une garantie essentielle, tant il est vrai que les médecins ont de tout temps formé une barrière infranchissable contre les maladies, grâce à leurs remèdes éprouvés et leurs méthodes de pointe comme l'usage de leurs lancettes, renforcés par une foi inébranlable dans les ressources de leur pratique. En l'affaire les vaillants Nieuportois pouvaient s'appuyer sur un des plus éminents représentants de la caste, puisqu'ils avaient la chance d'abriter dans leurs murs l'irremplaçable Julius Negraprikus, lequel maîtrisait les humeurs et le latin, et qui en réalité portait le patronyme de Julius Swarteprick. Ainsi que le déclarait le bon docteur : “Sans moi, les vivants mourraient plus vite et les morts auraient vécu moins longtemps”. Il adorait le répéter en latin, que jadis seul le curé et lui comprenaient ; les nombreux protestants, plus ou moins dissimulés durant le siècle précédent mais à présent tolérés, disaient le service en flamand et n'entravaient que pouic (puicus, aurait dit le docteur) au latin.

Le verbe rare, le sourcil broussailleux et le geste assuré, Swarteprick représentait Esculape sur l'assemblée des bouseux et des pêcheurs de crevettes, propageant son unique et incontestable bonne parole. Il portait un avis sur tout et ne professait qu'une seule méthode : la saignée. Il en usait et abusait avec tant de zèle que certains esprits rétifs à ses assertions savantes le considéraient avec justesse comme le principal pourvoyeur de la fosse commune.

On comptait parmi ces incrédules le sieur Augustin Léonce Ghislain Joseph Marie Cronfestu, lequel était apothicaire et goûtait assez peu que Swarteprick n'orientât pas plus souvent les malades vers sa boutique. À la suite d’un revers de fortune, causé par l'administration mal dosée d'un extrait de digitale pourpre sur le neveu d'un échevin qui lui avait fait la vie dure et le commerce impossible, Cronfestu avait dû quitter sa bonne ville de Mons pour venir se fixer à Nieuport, nul ne sut jamais pourquoi là plutôt qu'ailleurs. Il y avait installé quelques années auparavant une boutique

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

flambant neuve, dans laquelle il n'avait pas tardé à décrépir, tant les affaires étaient rares. Cronfestu avait sans doute commis l'erreur de débarquer dans la bourgade en conquérant, maniant, en plus de la langue latine, un élégant français à la perfection.

Cette preuve d'élévation intellectuelle avait été insupportable à Swarteprick, qui usait depuis lors de tout son entregent pour le discréditer. Bref, pour le dire en peu de mots, les deux hommes se détestaient et là où ils vont d'ordinaire de conserve vers la fortune, le carabin et l'herboriste s'en éloignaient, chacun boitant de son côté.

Cependant, il valait mieux à l'infortuné malade tomber sur Cronfestu plutôt que sur Swarteprick : dans le premier cas, le remède imbuvable ou l'intrusif clystère, mais parfois utile ; dans le second, la mortelle saignée.

Dans le cas qui nous occupe, on peut raisonnablement écrire que Jeroen et Bart avaient été bien inspirés de trouver Cronfestu sur leur route, tandis qu'ils cheminaient de la plage à la ville, longeant l'Yser. Encombrés par leur humain fardeau, accompagnés par Margriet, qui hurlait toujours : Lazare est vivant, Lazare est revenu ! comme un goret qu'on égorge, ils furent hélés par l'apothicaire qui entendait assez le flamand pour s'interroger sur ce retour. Il n'avait qu'à peine connu Lazare mais il avait tout de suite conçu que Margriet était en pleine confusion. Il ne s'agissait pas de son bonhomme : celui-ci qu'on lui apportait était un jeune homme aux cheveux noirs, alors que Lazare était roux. De plus, dans les quelques râles qui s'échappaient de sa poitrine, il avait reconnu l'inflexion vocale des gens de langue latine, un Français peut-être, plus probablement un Italien ou un Espagnol, ou alors un Provençal ou un Occitan.

Comme Cronfestu voulait opérer dans le calme et la rapidité, il pria les deux hommes de déposer les deux malades dans son arrière-boutique. Ce qui fut fait sur le champ, avant que les deux hommes ne se retirent, les poches lestées de quelques piécettes destinées à acheter leur silence. L'apothicaire fit boire à la jeune femme une puissante décoction somnifère, à base de

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

graines de pavot, de coquelicot, de tilleul, de mélisse et de mélasse. Puis la fit raccompagner chez elle. Là, Margriet sombra aussitôt dans un sommeil profond, dont elle n'émergea véritablement que le lendemain, toujours aussi délirante.

Quant au mystérieux naufragé, il était assez mal en point. Installez-le dans un bon lit, dit Cronfestu à sa servante, c'est tout ce dont il a besoin. À son réveil, donnez-lui du bouillon et si possible, quelque aliment solide, nous verrons alors ce qu'il convient de faire.

À ce régime, deux jours plus tard, Lazare était ressuscité. Hélas pour lui, Jeroen et Bart avaient un peu trop fêté la générosité de Cronfestu. Sitôt leur silence acheté, les deux bonshommes étaient entrés dans l'estaminet où ils avaient leurs habitudes, "*In de soete inval*" à l'enseigne éloquente d'un client qui choit dans un tonneau, non loin de la grande halle qui faisait la fierté de la bourgade. À la quinzième chopine, tout Nieuport était au courant de l'existence d'un mystérieux naufragé dans la boutique de Cronfestu.

Ceci ne tarda pas à arriver aux oreilles de Swarteprick. Outragé, le bon médecin fit le siège du gouverneur, fit valoir ses droits et obtint la responsabilité de s'occuper du naufragé. Et l'on manda la maréchaussée pour faire diligence.

Lazare était installé dans son lit à manger un plat de fèves lorsque les sergents de ville vinrent frapper à la porte pour l'emmener de vive force auprès de Swarteprick. Pris en faute, Cronfestu ne put s'y opposer et vit partir son jeune patient vers la mort dans un soupir résigné. Puis il se ravisa et prit la direction de la maison du pasteur.

- Il faut que je vous entretienne d'un sujet important, c'est à propos de Margriet et de Lazare, dit-il dans un flamand hésitant. Et Cronfestu de déballer toute l'histoire au pasteur. Le malheureux père, confronté depuis une éternité à la mélancolie de sa fille chérie, vit tout de suite le rapport qu'il

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

pouvait tirer de l'affaire. Les deux hommes s'entendirent : Lazare était bien Lazare et, si quelqu'un venait à en douter, on lui bonimenterait que le changement de couleur de cheveux était dû à l'effroi consécutif au naufrage, et pareillement, l'amnésie dont il souffrait. Bon sang, il fallait que le jeune homme vive pour que Margriet revive ! Et c'est ainsi que deux heures plus tard, le pasteur, accompagné de sa fille Margriet, se présenta au domicile de Swarteprick. Lequel était déjà en train, tel un vampire assoiffé, de ponctionner une dose généreuse de fluide vital à son patient évanoui.

Tout à son affaire, le carabin fit à peine attention à ses deux visiteurs. Il leur tournait le dos et s'affairait à taillader une autre veine de l'avant-bras de son malade. Swarteprick était d'exécrable humeur car son patient semblait prendre un malin plaisir à contrecarrer la marche de la médecine : sa lancette s'enfonçait sans succès dans la chair molle, roulant sur les vaisseaux sanguins sans parvenir à en entailler le moindre d'importance. “Cessez donc de bouger !” maugréait-il à Lazare, qui n'y entendait rien.

Finalement, lassé de ses échecs, Swarteprick enfonça franchement son instrument dans le pli du coude de Lazare. Réveillé par la douleur, celui-ci ne put réprimer un faible cri. Cri fatal, hélas, car il provoqua un grand émoi dans le petit cabinet ! En effet, dès qu'elle eut ouï le cri de son bien-aimé, le sang de Margriet, lui, ne fit rien d'autre qu'un tour. La jeune femme, pourtant affaiblie par les épreuves, bondit sur le médecin telle la vérole sur le bas-clergé flamand. Elle voulait sans doute l'étrangler mais cela ne fut pas nécessaire : dans un grand fracas, le médecin fut entraîné dans la chute, sa tête heurta le petit coin du meuble sur lequel il avait posé ses instruments et Swarteprick resta inerte, râlant à peine.

Arrivé sur les lieux une heure plus tard, Cronfestu ne put que constater qu'il n'y avait plus rien à faire. Swarteprick était entré en agonie, comme en témoignait le filet de sang qui s'écoulait de son oreille gauche. La tempe était enfoncée, il fallait se résoudre à lui prodiguer les derniers réconforts de la

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

religion. Ainsi mourut Swarteprick, muni des sacrements : dans un coin de la pièce, un pasteur agenouillé marmottait des prières inaudibles, surplombé d'un apothicaire hilare ; dans le lit, Margriet tenait son cher Lazare enlacé. Elle lui répétait avec tendresse que rien ne pouvait plus lui arriver. Elle était là, comme toujours, et elle le protégerait. Lazare s'accrochait aux bras de son sauveur comme quelques jours plus tôt il s'était accroché à sa planche de salut. Il serait toujours temps, quelques jours plus tard, de commencer à s'interroger sur qui il était et par quelle incroyable fortune le sort s'apprêtait à le mettre à la place de Swarteprick.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre VIII : La fête de la crevette n'aura pas lieu

Cet accident n'aurait pu arriver à un pire moment : les bruits courent que l'épidémie de peste remonte vers nos contrées. Ce médecin était la meilleure garantie pour prémunir mes concitoyens de ses effets terrifiants. On dit qu'un seul malade peut en contaminer dix autres par la simple action du regard. Et en ces temps, je vois mal comment nous pourrions inciter un autre médecin à prendre la charge de Negraprikus!

Ayant dit ces mots, le *burgmeester* se retourna vers Cronfestu l'apothicaire et le pasteur, leur demandant s'ils avaient la moindre idée de ce qu'il convenait de faire.

- J'ai une solution, effectivement, dit Cronfestu, avec la roublardise du marchand de remèdes qui sait combien la conviction de guérir est la meilleure médication. Un de mes parents éloignés est venu me rendre visite.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Il a fait des études de médecine et il s'appelle Lazare. Il aurait pu faire l'affaire. Malheureusement, je l'ai retrouvé dans un état tel que je me suis vu obligé de recourir aux services de feu notre estimé médecin. Je l'attendais par bateau et Margriet l'a retrouvé sur la plage, inanimé. Votre pauvre fille, dit-il en se retournant vers le pasteur, l'a pris pour son amour disparu ! Bref, je ne sais pas ce qui est advenu à mon petit cousin. A-t-il été attaqué ? J'en suis aux conjectures, car figurez-vous qu'il a perdu la mémoire ! Je suis vraiment très inquiet. Et c'est en le soignant que Negraprikus a fait son malaise fatal ! A-t-il été malade ? J'ai comme vous entendu parler de la propagation du fléau et je ne suis pas sûr qu'il ne soit vecteur de la peste. Ceci pourrait expliquer son amnésie et ce terrible drame, car on dit qu'un regard porté par un malade sur un personne saine peut occasionner une perte de connaissance. Peut-être sont-ce les vapeurs qu'il exhale qui ont occasionné la chute dont est mort Negraprikus ? J'ai donc jugé prudent de le mettre à l'écart en vous faisant appeler. Et je recommande pour lui une stricte quarantaine, chez moi. S'il est encore vivant dans cinq jours, nous pourrons lui demander son secours en cas d'épidémie avérée.

Le *burgmeester* se tourna vers le pasteur, qui ne put lui offrir qu'un regard navré. Poussant son avantage, Cronfestu reprit sa harangue :

- Je ne sais pas si je peux, monsieur le *burgmeester*, mais je me vois obligé, en qualité de premier apothicaire de Sa Majesté l'Archiduc – charge que j'exerçai durant de longues années en son château de Mariemont –, de vous recommander la plus extrême prudence. Il faut avant toute chose faire appel aux candidatures auprès de la faculté de médecine de Louvain et, dans l'intervalle, interdire l'accès à la ville à tous les impétrants. La possibilité de voir l'épidémie se propager dans une ville privée de médecin aurait des conséquences effroyables sur le devenir de vos concitoyens. Vous serez jugé par eux sur votre capacité à les en prémunir et donc, dans votre intérêt le plus évident, nulle âme ne doit rentrer ou sortir de la ville, sous peine de mort !"

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

- C’est de la folie, rétorqua l'édile. Dans une semaine, c’est la *Garnaalfeest*. Tous les maîtres-cuisiniers sont attendus ici pour juger de la meilleure croquette aux crevettes des environs, de Boulogne à Zierikzee. Sans compter les femmes qui ont passé l’hiver à coudre les costumes de leurs hommes pour le cortège des fruits de mer ! Vous rendez-vous compte de que ce l’annulation d’une telle festivité suppose comme conséquence ? C’est toute la prospérité de la cité qui s’en trouvera ébranlée !

- Ne vaut-il pas mieux être privé de ces délicieuses croquettes durant un an plutôt que de voir périr le tiers ou le quart de la population ? Il ne s’agit que d’un report ! Savez-vous qu’à Marseille, d’où l’épidémie est partie, on n’avait plus le temps de brûler les morts ? Pensez-vous qu’ils avaient le temps de se préoccuper de leur bouillabaisse ? Allons, monsieur le *burgmeester*, vous êtes un homme réputé pour sa sagesse et son courage, prenez vos responsabilités ! Agissez !

Convaincu par les arguments et la flatterie de l’apothicaire, le *burgmeester* fit prestement les choses. On enterra Negraprikus en petit comité; on fit afficher en ville et sur l'extérieur des portes des placards à destination des Nieuportois et des éventuels arrivants; le crieur public fut enjoint de prévenir la population que toute entrée ou sortie de la ville était interdite sur le champ et était passible de pendaison ou de mousquetade; enfin on plaça, à tous les postes de garde et sur les remparts, des garde-ville chargé de tirer à vue sur toute personne qui tenterait, par la force ou par la ruse, de s’introduire dans la cité.

Dix jours étaient passés lorsqu’un incident fâcheux vint conforter le bourgmestre que la décision qu’il avait prise était la bonne, alors que ses concitoyens commençaient à gronder quant à ces précautions jugées excessives. Un matin, il vit surgir dans l'hôtel de ville le sergent en charge du guet. Celui-ci l’informa qu’une personne avait tenté de rejoindre la ville et que, nonobstant les sommations, il n’avait pas obtempéré. Par conséquent, il

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

avait fallu tirer. La victime était tombée d'un coup de mousquet et se trouvait au-devant de la porte principale, dans un état qui requérait visiblement des soins urgents.

- Qu'on fasse mander l'apothicaire et son petit cousin. Qu'ils aillent soigner cet imbécile ! Ils sauront quoi faire. En attendant, pas un mot sur ce qui est arrivé !

Lorsque l'ordre d'aller soigner le malade parvint à Cronfestu, cela lui fit l'effet d'un poignard en plein ventre. D'un naturel impressionnable, il s'était lui-même convaincu du danger que la communauté nieuportoise courait et, depuis qu'il en avait parlé au *burgmeester*, il reniflait partout les miasmes de la terrible maladie. Il avait effectivement cloîtré Lazare durant dix jours, aux bons soins de Margriet qui s'en était trouvée ravie. Elle avait accepté de passer les jours de quarantaine avec le malade, au péril de sa vie mais au profit de son cœur : elle le veillait, le nourrissait et, sans vergogne, avait abusé dès qu'elle le pouvait du moindre des signes de sa vigueur. Ahuri dans un premier temps, Lazare s'était rallié au pragmatisme et s'était contenté de se laisser faire.

Margriet revivait ! Elle bouffait comme quatre et baisait comme une enragée. Comme on se réveille apaisé de sortir d'un mauvais rêve, elle avait tourné le dos à la mélancolie délirante sitôt qu'elle s'était plantée sur le sexe érigé du supposé malade. Cet homme lui plaisait. Qu'il s'appelât Lazare ou Martin, peu lui chalait. Il le lui fallait et c'était tout : Dieu et toutes ses créatures n'y pourraient rien changer. Même son père capitulerait. Elle s'empalait sur son amant comme une furie, parce qu'elle y prenait plaisir mais également pour provoquer l'irrémédiable, qui ne pourrait conduire qu'au mariage… Mentir ? Dissimuler ? Cela n'était pas nécessaire : elle disait tout à Lazare, qui n'y comprenait rien et découvrait avec son succube les délices de la fantaisie sexuelle, dans une symphonie d'aveux en flamand. "Vas-y, plus fort ! Baise-moi, fais-moi un enfant ! Je te veux jusqu'à la fin de mes jours. Oui, c'est délicieux ! J'aimerais que tu me manges ! Je veux te sentir bander ! Baise-moi, fais-moi un enfant, tu dois m'épouser !". (Et pendant ce temps, Lazare,

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

enhardi par les exhortations de sa partenaire, dont il ne comprenait pas les mots mais devinait le sens, bourriquait de plus belle…)

Les deux âmes pures étaient en train d'expérimenter les mille avantages de la posture inspirée dit-on par la femelle du lévrier lorsque Cronfestu frappa à leur porte et entra sans désemparer dans la pièce. Margriet était aux anges, Lazare un peu moins. Il n'opposa aucune résistance verbale lorsque Cronfestu lui intima l'ordre de le suivre "toutes affaires cessantes", descendit de sa belle en aplatissant sa chemise sur l'étendard de sa virilité et interrogea le visiteur sur la raison de son intempestive irruption.

Cronfestu lui brossa un rapide point de la situation. Elle était grave. Ils n'avaient pas de salut hors d'obéir aux ordres du magistrat. Les deux hommes se caparaçonnèrent dans un costume improbable. Habillés d'une longue cape de feutre sombre abondamment aspergée de vinaigre et surmontée d'une capuche qui leur revenait aux yeux, le nez couvert par une sorte de long bec de carton blanchi que l'apothicaire avait truffé de plantes médicinales, ils ressemblaient maintenant à un couple de cigognes noires, l'élégance en moins.

Pour une raison qu'il ne s'expliquait pas, Lazare ne craignait pas la maladie et voyait ces simagrées comme un luxe inutile. Cependant, il obtempéra aux injonctions de l'apothicaire car le costume lui assurait de ne pas dévoiler son visage. En effet, le jeune homme était hanté par une peur sourde, celle d'être reconnu. Il ne se souvenait de rien et vivait dans l'angoisse, convaincu d'avoir été victime d'un attentat et redoutait d'être poursuivi par un meurtrier qu'il ne pourrait pas identifier. À choisir, il serait resté pour l'éternité sous l'étreinte passionnée de sa bienfaitrice. Mais tel Ulysse abandonnant l'immortalité pour son devoir, il avait quitté sa Calypso en lui faisant de grands signes de la main, accompagnant la promesse faite en français d'être de retour dans les plus brefs délais et de reprendre leur conversation gestuelle là où ils l'avaient laissée. C'est ainsi qu'il crut deviner

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

le sens du mot *terug*, qui s'ajouta à la traduction de *nog,* qui devait vouloir dire encore. Lazare pensa in petto qu'à ce rythme, il comprendrait le flamand dans un mois ou deux… ce en quoi il ne se fourvoyait pas, mais n'anticipons pas les péripéties qui l'attendent ; là, nous suivons les deux cigognes quittant Nieuport par la porte principale sise au sud-ouest de la ville.

À deux pas était une petite masure en planches dans lequel le blessé gisait. Son odeur était infecte ; il ne bougeait presque plus. Les deux hommes l'examinèrent. La blessure faite par le mousquet l'avait fait abondamment saigner à l'épaule. Son pourpoint était maculé de sang mais, visiblement, aucune partie vitale n'avait été touchée.

- Ce n'est rien du tout, dit Cronfestu en français. Il faut le panser et dans deux jours, il n'y paraîtra plus.

Toutefois Lazare, qui s'était penché attentivement sur la victime, rectifia le diagnostic : Cet homme est en train de mourir, sortons d'ici sans délai !

Et il entraîna brusquement Cronfestu au dehors. Je ne vous préjugeais pas aussi impressionnable, dit ce dernier. Ce n'est qu'un coup d'escopette.

- N'avez-vous pas remarqué certains détails troublants ? Ce teint noirâtre, cette odeur fétide, ces tremblements irrépressibles ? Cet homme baigne dans une flaque de vomissure. Il porte un bubon à l'aisselle gauche. Il présente tous les signes de la peste !

- Comment cela ? fit Cronfestu, mais dans ce cas, vous êtes véritablement médecin !

- Je l'ignore, fit Lazare, mais je puis vous certifier que cet homme est malade de la peste et que d'ici une heure ou même moins, il sera passé de vie à trépas !

Une heure plus tard, de fait, le gisant n'était plus de ce bas monde. Cronfestu et Lazare, restés à proximité, l'avaient entendu râler quelques minutes puis cela s'était arrêté brusquement.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

- Vous aviez raison, dit Cronfestu, c'est la peste ! Tudieu ! Ne restons pas ici.

Les deux hommes frappèrent à la porte ouest de la cité. On leur ouvrit. Ce furent les deux dernières personnes qui pénétrèrent dans la ville en cette fin d'année 1720. Le soir même, après qu'il eut pris le temps de se laver précautionneusement, surtout les mains, qui avaient touché le pestiféré, et de s'exposer à de savantes fumigations et de changer ses habits, Cronfestu fit parvenir une lettre au *burgmeester*. Plus que jamais, personne ne devait entrer en ville.

Les habitants de Nieuport vivraient désormais confinés.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre IX : Sans mémoire mais non sans présent

Qui sommes-nous, cependant, pour nous imaginer avoir le temps nécessaire à la réflexion ? En ce sens, les philosophes furent-ils jamais rien d'autre que de vaniteux jean-foutre ? Les choses vont toujours trop vite : seuls les plus riches croient bénéficier du privilège de décider du cours de leur vie. Quant aux autres, ils font ce qu'ils peuvent avec les cartes que le sort injuste et malicieux leur réserve, tentant autant que possible d'améliorer leur ordinaire en dissimulant aux autres comme à eux-mêmes la tragique réalité de leur incapacité ou de leur imposture.

Sans mémoire, la vie est plus encore une ineffable méprise. C'est du moins ce qu'opinait Lazare, qui n'avait trouvé que cette hypothèse pour s'accommoder de ce que la fortune lui avait réservé. Sorti du néant à l'âge adulte, il avait composé avec ce qu'on lui avait mis en main : une femme, un foyer et une charge de médecin.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Il n'avait pas eu le choix et cela n'avait pas été facile. Dans les premiers mois, quand il croyait encore, il avait pris ce qui lui arrivait pour une épreuve divine; puis, à bien considérer les choses, il en était arrivé à penser qu'il valait mieux que Dieu n'existât point, plutôt que tolérer sa cruauté et son insensibilité face aux drames qu'Il provoquait et qui accablaient Ses innocentes créatures; opinion blasphématoire qui trahissait son manque de formation religieuse et qui était d'ailleurs, lui avait dit le curé, sans doute inspirée par le Créateur lui-même. La réponse du ratichon sophiste n'avait pas satisfait Lazare, qui s'était depuis désintéressé de la question (car il sentait dans son for intérieur que l'examen des desseins du Seigneur provoquerait plus facilement sa révolte que sa soumission, ce qui était dangereux pour sa vie); ce pas sauté, il avait définitivement franchi le palier qui sépare la religion de la philosophie et s'était accommodé de son destin en s'efforçant de vivre le mieux possible selon ce qui lui semblait juste et beau de faire.

Mais que faire ? Au début, il s'était imaginé dans la peau d'un animal exotique. Il se disait que l'honneur lui aurait commandé d'avoir la fierté des singes, qui nous montrent leur cul quand nous allons les admirer au passage d'un montreur. Cependant Lazare n'avait pas cette grandeur dans l'action et il n'était pas de tempérament mélancolique. Prisonnier de l'oubli, il était maintenant affranchi de son passé. Il ne s'agissait en somme que d'accepter son destin et d'aimer son cauchemar. De fait, très vite, il avait repris pied, même si son amnésie le tourmentait encore de temps à autre, le plongeant dans une angoisse qu'il taisait à son entourage, Cronfestu parfois mis à part.

☠

On frappait à sa porte, les malades se succédaient, les affaires allaient bon train. Lazare les soignait sans distinction, selon ce que lui avait enseigné son ami apothicaire, en prenant bien soin de privilégier l'écoute. Lazare étant naturellement doué pour l'apprentissage, la barrière de la langue n'avait pas été longtemps un problème. Il adorait les grasseyements rugueux de ses

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

clients et, bientôt, il avait maîtrisé leur idiome et était capable de distinguer, à l'accent, qui dans ses malades venait de la rive droite ou gauche de l'Yser.

Pour ses concitoyens, l'épidémie de peste n'avait été qu'un épisode vite effacé. Grâce à la prudence de Cronfestu, la maladie s'était arrêtée à la porte du petit port. Personne n'était entré dans les murs durant plus de trois mois et aucun cas n'avait été détecté dans la ville. En somme, on avait vu mourir les gens de loin, dans le petit dispensaire qui avait été installé dans la maison située près de la porte principale. Chacun l'appelait le lazaret, non en raison de l'adoption du mot français, mais bien parce que seul Lazare y avait officié.

Cinq hommes avaient été désignés à son service : deux condamnés de droit commun, encroués pour des peccadilles, deux indigents et un vagabond. Lazare les avait découverts au premier matin du confinement, morts de peur. Les avait-il pris en pitié par grandeur d'âme ou parce qu'il n'aurait de toute façon pas eu le courage d'endosser la responsabilité de leur mort ? Nul le sait, mais le brave homme n'avait pas voulu exposer ses commettants aux effets de la contagion. Il les avait affectés à des opérations périphériques : préparations diverses, entretien du potager, livraison de fournitures, creusement des fosses. Pour le reste, ils étaient barricadés dans une petite maison du faubourg, non loin du lazaret. Personne d'autre que lui n'avait plus approché un malade.

Lazare prodigua des soins gratuits à une quinzaine de personnes. Sans trop de succès, hélas. Les choses allaient généralement vite : en quelques heures, l'affaire était close et le mort enterré. Dans l'intervalle : consolation du malade, soins sommaires n'empêchant pas une rapide agonie, mort, désespoir, sentiment de colère et d'impuissance, questionnement métaphysique, sortie du temps ; enfin Lazare sort de sa prostration, il prépare un grand linceul de toile écrue, traîne péniblement le cadavre dans le jardin du lazaret, bascule le corps dans la fosse, le recouvre de chaux vive et de terre, puis il se rend au bord de la mer ; là, nu comme au premier jour, il prend un bain comme on est baptisé ou qu'on se lave de ses péchés. En

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

ces moments terribles, il y pensait, à cette foi qu'il n'avait plus mais qui revenait le chatouiller. Dieu tout puissant, quel péché dois-je expier pour endurer une telle épreuve ? Qu'ai-je commis de si terrible ? Et ces hommes et ces femmes que Vous m'envoyez mourants, se pressant déjà aux portes de Votre royaume, qu'ont-ils fait pour mériter un tel sort ? Pourquoi les faire mourir de la sorte, seuls, abandonnés, loin du réconfort et de la religion ? Pourquoi ne suis-je pas frappé à mon tour ? Seigneur, donnez-moi la force !

Mais même dans les plus profonds moments de son désespoir, même lorsqu'il sortait dans la nuit noire et qu'il vociférait comme un damné, même lorsqu'il crachait sa haine et son incompréhension aux étoiles scintillantes, même lorsque brisé, il tombait à genoux, les bras en croix et les joues baignées de larmes, même lorsqu'il était redevenu un petit enfant effaré par la révélation de l'absurdité de notre condition, même lorsqu'il n'était plus rien qu'une bête fourbue, même lorsqu'il était le cerf résigné face au regard du loup, même lorsque, même lorsque, même lorsque, Lazare n'obtint jamais la moindre réponse.

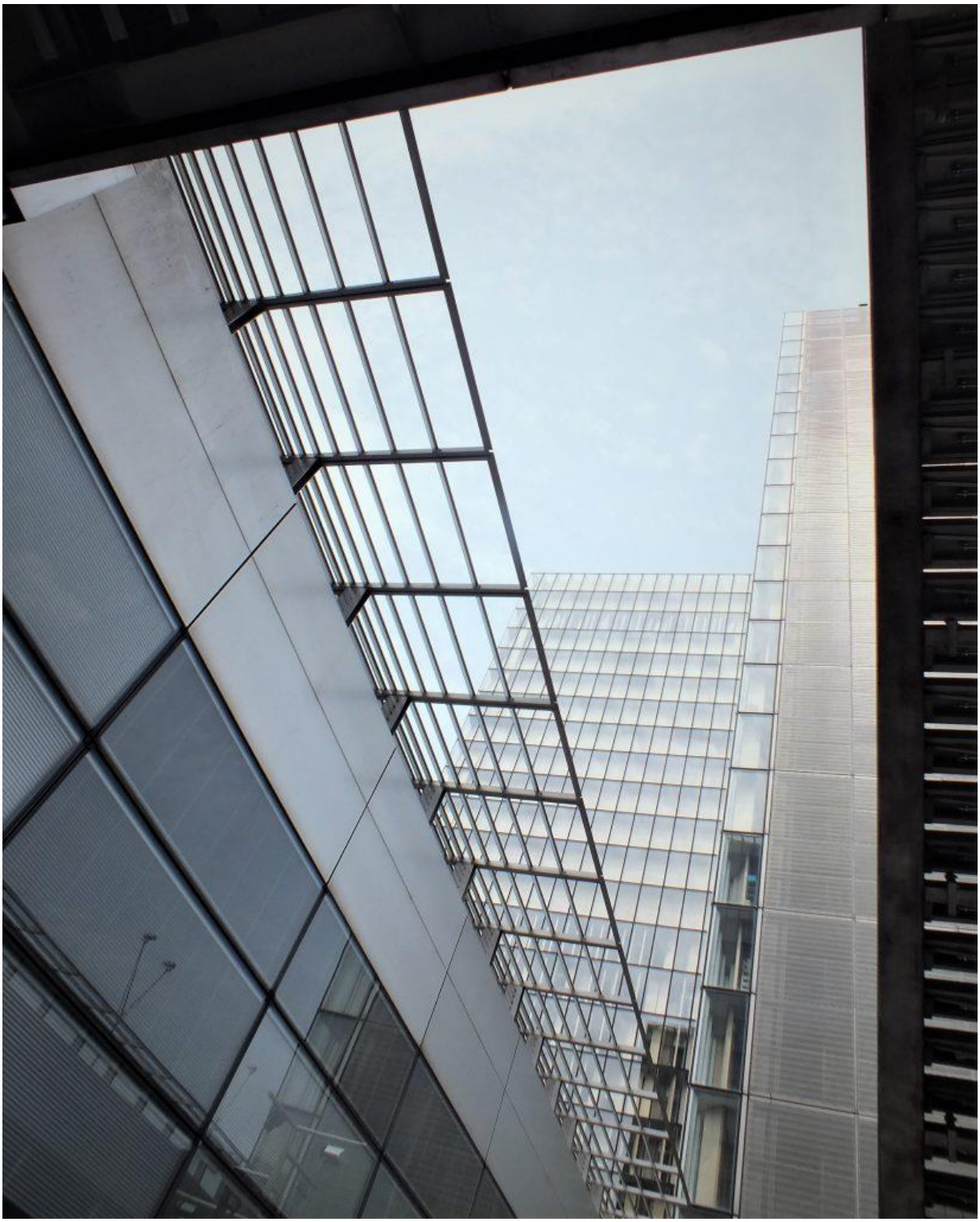
Toutefois, si le Seigneur ne l'avait pas entendu, comment expliquer ce fait surprenant : l'un de ses malades avait bien guéri ! C'était le dernier qui lui était arrivé, dans le courant de février 1721. Un homme patibulaire, parlant le français, qui sitôt remis sur pied, avait tiré sa révérence sans plus jamais réapparaître. L'homme lui avait laissé, en guise de cadeau d'adieu, un curieux petit médaillon de bronze, une sorte d'obole, que Lazare avait fait monter en médaillon et qui ne le quittait plus. Cette guérison fut aussitôt sue, le joaillier étant bavard, et contribua, en mai 1721, lorsqu'il fut bien acquis que l'épisode de la peste était clos, à ce que Lazare fut reçu en héros dans la cité et proposé par Cronfestu comme médecin. Personne ne discuta le fait que le poste jadis occupé par cette baderne de Zwarteprik lui revenait de droit.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Disons-le franchement, cette promotion arrangeait l'apothicaire. En peu de temps, il avait fait fortune, à la façon des marchands d'armes par temps de guerre. Ses affaires précédemment moroses lui avaient valu de constituer des stocks de remède quasiment inépuisables, qui s'étaient avérés indispensables lorsque l'épidémie avait effleuré la cité marine de son haleine fétide. Dès les premiers jours du danger, il avait convaincu le *burgmeester* de faire procéder à des fumigations publiques. Dans les étuves de Nieuport, qui se trouvaient non loin de la halle aux marchands, les habitants s'étaient succédé par paquets de vingt. Quel que soit leur âge ou leur condition, bien qu'on veillât à ce que les convenances fussent respectées, chacun se devait de se dénuder, de se baigner, de se laver et de passer dans une pièce annexe. Là, un énorme chaudron avait été installé, dans lequel cuisaient de savantes décoctions, dont les effets étaient censés prémunir les habitants de la contagion. Cronfestu y fourrait tout ce qui lui passait sous la main, y compris certaines herbes ramenées des Indes. C'étaient des sommités florales dont on lui avait vanté les vertus vulnéraires et somnifères. Les tisanes répandaient une odeur délicieuse, mais leurs effets étaient aussi stupéfiants qu'incontrôlés. On narre qu'il y eut des dérapages cocasses – tel l'épisode où la femme du *burgmeester*, les yeux rougis par l'effet des fumigations, s'était égarée dans les couloirs de la halle, poursuivie par son important et bedonnant époux, et avait surgi nue et hilare devant un groupe de marins de la plus basse extraction. (Cependant, notre propos n'était pas de faire l'apologie des différentes formes de l'ivresse et de dénoncer ses désastreux effets sur les bonnes mœurs, nous nous bornerons pudiquement à clore ce chapitre et à refermer cette parenthèse.)

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre X : La cerise et la myrtille



Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

À quoi passons-nous notre temps, tout de même ? Chacun voit midi à sa porte : les rois ont leurs préoccupations de roi, les courtisans leurs préoccupations de courtisan, les philosophes celles du philosophe ; Icare accomplit son destin, pendant ce temps, les laboureurs labourent et la machine ronde poursuit sa course au milieu des étoiles. Nous ne sommes en somme que des fluides éphémères, tels que jaillis de La Fontaine. Ce qui fait qu'à l'instant précis où tu lis ces quelques lignes qui ne t'apprennent rien, cher lecteur, quelqu'un est probablement en train de manigancer ta perte, d'ourdir une sournoise machination, d'espérer ta mort.

Divertis-toi ! Si par bonheur, tu avais eu la sagesse de te tenir éloigné de la marche du monde, des affaires humaines et du cortège des malfaisants, sache que la cerise qui fit ton déjeuner et dont tu as avalé le noyau par inadvertance poursuit à l'heure actuelle sa course fatale dans tes boyaux fétides; elle a franchi le détroit du gosier, plongé vers l'estomac, surnagé dans la bile avant de s'engouffrer dans l'étroit passage qui marque le début des intestins, là, elle va résister aux assauts répétés des acides puis, décapée, elle ira se perdre dans le cul-de-sac de l'appendice; quelques jours d'immobilité et ce serait l'infection. Tu es sous la menace d'une péritonite aiguë, tu fais des plans sur la comète et tu t'imagines pirate !

Croque un bonbon, la carie guette ! Tu ne vaux guère mieux que Lazare, à la vérité. Lazare ? C'est un bon exemple : ce foutriquet passe sa vie à philosopher – enfin c'est de cette manière qu'il justifie sa tendance à pontifier. Il essorille autant qu'il captive son entourage par ses réflexions désabusées, soulignant sans cesse la vanité de toutes nos entreprises. Il croit sans doute que cela lui donne de l'assurance ? Eh bien voici la cerise, voici les malfaisants : Marius Veyrand est à ses trousses, sur le point de le localiser, et ceci fait, il va le livrer à Ninon la Mort !

Et pendant ce temps, Lazare, médecin des corps et des âmes, un brin fatigué des bras de Dame Margriet, sert son premier carpe diem à Flora, la femme

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

de Dikke Bart, le *burgmeester* de Nieuport, qu'on ne présente plus et qui gonflé par son importance aurait tendance à négliger quelque peu son devoir conjugal. Sujette aux migraines, Cronfestu la dit désœuvrée, Flora, délaissée et déprimée ; l'oreille de Lazare se tend. Cronfestu dit aussi qu'elle professe une inclination pour les accents étrangers – de quoi faire bisquer son mari, qui tient sa popularité de la méfiance qu'il professe envers tout ce qui ne parle pas son flamand ; la pupille de Lazare s'écarquille. Moi-même, dit Cronfestu avec trois points de suspension, moi-même si j'avais voulu mais je n'ai plus vingt ans et mes goûts me portent vers d'autres aventures. À l'ouïe de cette confidence, l'anus de Lazare se contracte mais la double information est cruciale : si c'est vrai, la triste couille molle se rangera dans la longue cohorte des cocus et Cronfestu ne sera jamais un rival.

Et le médecin de s'empresser auprès de la belle languide. Chaque semaine, Flora consulte. D'abord chez Lazare, mais les céphalées sont telles que la présence du carabin est requise à domicile. Et ce jour de conseil, Bart à peine parti vers ses fonctions avec l'air d'importance et de puissance qu'il prend volontiers en cette occasion, la citadelle ouvre les portes au conquérant choisi. Voilà la belle qui s'affale sous le dernier sous-entendu, qui déplie la nuque à son premier baiser, qui fait semblant d'être patiente et maudit son vertugadin.
Ces deux-là sont murs pour une longue et délicieuse liaison adultère. Mais quittons ce petit cabinet à l'air iodé, laissons nos deux amants profiter quelques temps des délices de l'amour : de grands changements s'annoncent à la cour de France.

Nous sommes asteure en 1723. C'est la fin du temps béni de la Régence, cet interrègne heureux, presque paisible, où les principales préoccupations des puissants tenaient à la douceur du drap de lit et aux règles du jacquet. Louis XV monte officiellement sur le trône…
Bien sûr, dans la sinistre galerie des rois de France, on ne fera jamais pire que Louis XIV, ce tyran mégalomane, cette boursouflure à l'ego démesuré,

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

cet infâme névrosé – oui, celui-là est de très loin le pire et le moindre de ses jours de règne justifie à lui seul cent ans de révolution populaire, mais le Capet quinzième de son prénom passé de Clovis à Louis ne sera pas mal non plus – on peut même affirmer qu'il va tenir la dragée haute aux plus fieffés fécalomes de ses pairs, le roi si mal dit le Bien Aimé. Ce n'est pas qu'il ne soit pas sympathique, notez-bien, on nous le décrit éduqué, jouisseur, aimant la fesse ronde et le cotillon plat, mais n'est pas Diderot qui veut. L'astre de Versailles n'étincelle pas autant que le soleil de Langres. Vous m'objecterez que c'est un peu normal : les souris blanches ne font pas de vieux os dans un nid de vipères… alors s'il n'y a pas de raisons que les puissants soient meilleurs que nous, ils ont en revanche beaucoup plus d'excuses d'être sournois, hypocrites, maniaques, arrogants et pingres. Et c'est peut-être pour ça que notre jeune souverain est un obsédé du complot, un tisseur de toiles, un Louis XI à la puissance triple. Contrôler, fabriquer, répandre l'information, voilà la grande affaire du Versaillais en chef. Louis XV est un potentat moderne, un précurseur : sa première préoccupation va consister à mettre sur pied un réseau d'espions et d'indicateurs dans toutes les cours et les villes d'Europe.

- Ah, tu es mon pirate, Lazare ! Tu as pris mon cœur et mon corps ! À l'abordage ! À l'assaut ! Viens me polir la myrtille !

L'homme éclate de rire à cette tirade commencée mezzo voce et terminée crescendo. Il est toute la jeunesse du monde. Molto vivace, il escalade le lit, nu comme au premier jour, se tortille vers son amante qui l'accueille dans un gloussement de plaisir annoncé. Andante maestoso, il plonge sa tête vers le nombril de la belle, qu'il couvre de baisers affamés ; une main obéissante a plongé vers l'entrejambe, à la découverte aveugle de son mont de Vénus mais sa progression est entravée car la femme vient d'agripper son membre, qu'elle serre à la folie. Délices ! c'est comme un coup de fouet ! Oh, si c'est comme ça, il lui offre volontiers la plénitude majestueuse de son érection mais de l'autre main, il s'arroge le droit de lui saisir ce sein, qu'il lèche avec

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

délectation. Il voit le ventre qui palpite, qui se soulève. Démesure, frénésie ! Se parfumant de leurs muqueuses, les deux amants s'enroulent dans une danse de serpents. Caresse des peaux, des étoffes soyeuses, rires dans la nuque (on prendrait bien leur place, passons).
Soudain, à la faveur d'une roulade sur le côté, la femme passe une jambe sur le torse de son partenaire, appose les mains au thorax et d'un coup, s'assied sur lui, offrant au regard enfiévré de son partenaire le merveilleux spectacle de son ventre tendu vers le plafond du baldaquin… Il me semble qu'un œil invisible les observe. Qui est-ce ? Dikke Bart, le mari trompé ? Margriet, la femme bafouée ? Que non pas ! C'est une image : pour l'instant, ils sont seuls et rien ne vient troubler la séance de leurs voluptés.

Toutefois, exactement au même moment, à la seconde près, Marius Veyrand met le point final au premier des rapports qu'il enverra à Sa Majesté, le tout-puissant roi de France par la grâce de Dieu.

Ces documents sont maintenant publics et disponibles aux Archives nationales. Une copie, que j'ai consultée, se trouve même égarée parmi les trésors innombrables de la Très Grande Bibliothèque de France. On peut y aller pour l'architecture mais en ce qui concerne les documents relatifs à Veyrand, on sera déçu : c'est un piètre littérateur à l'orthographe incertaine et à la grammaire cahotante. Vous ne trouverez dans sa prose rien d'autre que des banalités dessinées à l'arabesque, de mesquines élégances, de tristes justifications de l'espionnage… Nous résumons : Sire, vos anciens sujets réformés forment à Amsterdam et à La Haye une petite communauté autonome et prospère / en lien avec toute la diaspora protestante, ils intriguent en permanence contre l'intérêt du Royaume / voici des noms (suit une liste) / je manque de moyens, Sire !

Marius Veyrand s'est appliqué au rapport. Les nouvelles responsabilités qu'il a obtenues lui donnent une chance inespérée de se refaire. Il était temps. C'est peu dire que les choses n'ont pas tourné rond depuis quelques temps.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

D'abord, l'enlèvement de l'enfant de Ninon a été un fiasco. Le marmouset a disparu avec cet imbécile de Norbert et cet incapable de Jean-Baptiste, ils se sont probablement noyés tous les trois et, avec eux, la possibilité de faire chanter Ninon a pris l'eau. Adieu fortune, adieu la carte du trésor des Frères de la Flibuste, la belle est disparue elle aussi, en allée sur les flots gris de la mer du Nord ; personne apparemment n'entend plus parler d'elle. Pour ne rien arranger, le bateau de Veyrand, son *Impénitente*, un magnifique brick taillé pour la course, a été arraisonné par les autorités anglaises au port de Southampton. Maudits Godons : ils n'étaient pas dupes de son passé de navire corsaire. Le bateau a été vendu au bénéfice de la couronne, au prétexte que Veyrand ne pouvait payer les droits de douane, ridicules, et les frais du procès, gigantesques ! Le vieux forban s'est juré de faire payer très cher le goût de leurs procédures à ces maudits Anglais ; en attendant, il y a perdu toute sa fortune et, plus gênant, tout son crédit. Par conséquent, son équipage s'est dispersé dans les tavernes de Southampton.

Marius Veyrand, alors, a traîné une vie de misère durant quelques longs mois, jusqu'à son arrivée à Londres. Là, à force d'intrigue, il est parvenu à obtenir un entretien avec l'ambassadeur du Régent, qui l'a fait rapatrier en France, en guenilles. S'ensuivirent d'autres longs mois d'errance et de mensonges, puis un exil à La Haye, au milieu des calvinistes. Veyrand s'y est installé sous son propre nom, en austère gentilhomme protestant. D'après la rumeur, presque ruiné par l'effondrement du système de Law, quelques années auparavant, il vit chichement à crédit. Les bonnes gens lui sourient dans les travées du temple, il a bien du courage ! Dans leurs prières, les plus zélés dévots ne l'oublient pas : si seulement ce bon vieillard pouvait voir ses entreprises couronnées de succès, ce serait une illustration éclatante de la miséricorde divine !

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre XI : Lazare et le pendu

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Lazare quitta son fauteuil et vint se poster à la fenêtre de son cabinet. Par la fenêtre ouverte, le vent qui soufflait du large lui apportait des parfums entêtants. Cela faisait déjà quelques jours que notre héros était plongé en pleine réflexion. Il pressentait qu'une idée faisait son chemin en lui, qu'il ne parvenait pas à saisir. Sauf que plutôt d'une idée, il eût mieux valu parler d'une gêne constante, un sentiment de danger, quelque chose qui l'entravait sans l'oppresser, comme le poids d'une corde autour du cou ou la pointe d'un couteau dans le dos. Tout à coup et comme toujours lorsqu'il était sujet à des humeurs tangentielles, il eut envie de jouer avec son fils.

Lazare connaissait cet état. Depuis son amnésie, son cerveau était de temps à autre celui d'une bête traquée. Dans les débuts, ses angoisses n'étaient à vrai dire que des interrogations, pénibles, certes, mais supportables. Il en était quitte pour quelques heures de gamberge, pour le même examen minutieux de ce qui lui était resté de sa vie antérieure, c'est-à-dire les quelques effets qu'il portait sur lui au moment où il avait été retrouvé sur la plage et le ressassement de ce qu'il savait de lui : Français probablement, venu par la mer, ayant des connaissances en latin, donc ayant étudié. Il en sortait par une grande balade sur la plage, du temps passé avec son petit garçon, une discussion avec Cronfestu, une étreinte avec quelqu'une, une lecture philosophique : il y avait toujours quelque chose ou quelqu'un pour le divertir.

Cependant les choses avaient peu à peu empiré. Lazare savait maintenant que ce qu'il ressentait n'était sans doute que les prémisses d'une nouvelle crise d'angoisse, qui culminerait dans une série d'épisodes d'épouvante, avant de s'étioler dans une phase de prostration. Lazare s'accrochait à cette certitude : il y aurait une phase de régénération. Mais il était terrorisé à l'idée de qui l'attendait avant.

Il avait connu sa première crise sérieuse presque quatre ans auparavant, dans le courant du printemps 1725, le vingt-cinq du mois de mai pour être

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

précis, à l'occasion d'une fête populaire. Il s'était ce jour-là agi de pendre un étranger convaincu du crime de brigandage de grand chemin, lequel avait été perpétré contre un notaire qui voyageait incognito et qui s'était trouvé dépouillé de tout ce qu'il possédait sur lui (à l'exception notable de sa cravate, on ne sait trop pourquoi). On n'avait pas eu de mal à confondre le malfaisant, un vagabond qui parlait un dialecte presque incompréhensible, que Cronfestu avait défini être le patois des pays d'Outre-Meuse, l'Ardenne ou la Lorraine, sans plus de précision.

Tandis qu'il se trouvait englué dans une interminable conversation avec le *burgmeester*, lequel s'interrogeait sur le savoir-faire du bourreau, Lazare avait ressenti une étrange sensation.

De ses aveux obtenus rapidement par les moyens traditionnels (dire que vingt à trente litres d'eau suffisaient !), on avait compris que l'homme avait quitté sa région natale pour s'engager aux Colonies. Il avait sans doute perpétré son odieuse agression afin de garnir sa bourse en prévision du long voyage qui l'attendait. Pour preuve supplémentaire, il portait sur lui une lettre de recommandation, plutôt une sorte de vade-mecum de l'exil volontaire qui lui indiquait la marche à suivre : rallier Dunkerque, s'y embarquer pour Lorient. Là, dans le port neuf du Nouveau Monde, signer un contrat au bénéfice d'un planteur des Caraïbes. Ensuite, reprendre la mer pour le grand saut vers la fortune. Arrivé à destination, le volontaire aurait été au service de son patron durant trois ans, avant de recouvrer la liberté. En plus d'être logé, nourri, blanchi, l'homme aurait remboursé de la sorte le prix de son voyage.

L'affaire n'était-elle pas avantageuse ? À espérer que le commettant n'allât pas se compromettre avec l'une ou l'autre négresse (ce pourquoi on venait judicieusement d'inventer le racisme d'état et d'interdire les mariages interraciaux) ou rallier une troupe de pirates, c'était en quelque sorte du gagnant-gagnant, dans la plus noble tradition de l'exploitation de la misère et de l'esclavage volontaire. Un procédé aussi astucieux qu'intemporel (il est paraît-il toujours répandu de nos jours), qui valorisait la débrouillardise et

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

l'esprit d'entreprise, réduisait la verrue salariale, stimulait la navigation et fournissait l'Occident en produits de première nécessité (l'honnêteté nous pousse cependant à prévenir le lecteur désargenté que, dans le cas où quelque force insoupçonnée le pousserait, lisant ces lignes révélatrices, à fuir la misère pour entreprendre le grand voyage vers Cocagne, il est judicieux de savoir nager - aucune bouée n'étant fournie par les armateurs- et d'emporter un petit chandail pour le cazoù - vu qu'il fait froid sous nos ponts, en dépit du réchauffement climatique).

L'affaire avait été rondement menée et le criminel pendu au gibet à l'entrée de la ville. Cela avait été l'occasion de belles réjouissances, car l'avancée du droit et la diffusion des idées de progrès faisaient à l'époque beaucoup de mal à la pratique de l'assassinat légal, qui se faisait par conséquent plus rare. Heureusement en l'occurrence, pour peu que l'on ne se fût pas trop inquiété des incohérences du récit du notaire et des initiales protestations d'innocence – au demeurant fort peu dignes – de l'accusé, toutes les conditions avaient été respectées et il avait été possible de rendre une belle et exemplaire justice.

À dire vrai, Lazare était peu friand de ce genre de spectacle. Toutefois, la place qu'il commençait d'occuper dans la bonne société nieuportoise lui commandait en quelque sorte d'assister aux exécutions. Son hypocrisie l'écœurait un peu mais d'ordinaire, cela passait vite : Lazare fermait les yeux pour ne point trop en voir et s'efforçait par la suite d'éviter la vue du cadavre, en saisissant prestement toutes les occasions de s'esbigner. Or cette fois-là, quelques minutes après l'affaire, tandis qu'il se trouvait englué dans une interminable conversation avec le *burgmeester*, lequel s'interrogeait sur le savoir-faire du bourreau, il avait ressenti une étrange sensation. C'était comme si son estomac s'était violemment retourné en même temps qu'il se crevait, comme si tout ce que ses boyaux contenaient de fluide s'était répandu dans son corps et avait incontinent corrompu ses chairs, précédé par une vague de haut-le-cœur et une remontée de bile dans le fond de la gorge. Courte et étrange convulsion ! Lazare avait pressenti que quelque chose de plus grave se préparait. Il avait pris congé précipitamment et avait

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

fait retraite à grand-peine jusqu'à son domicile, poursuivi par la vision du pendu. Les quelques souvenirs qui lui étaient restés de sa fuite tournaient autour d'un sentiment de perte de contrôle, d'agression permanente, de danger confus, d'oppression par la foule, d'effroi et de frisson. La foule ! c'était ce grand corps, cette hydre, ce nuage d'étourneaux dans le crépuscule, qui allait et venait au gré de sinistres embrassades, une nappe de brouillard de laquelle surgirait la lame de l'assassin ! Haletant, Lazare avait fermé le verrou et s'était affalé dans le corridor.

Les choses ne s'étaient pas arrangées dans cet espace clos ; une sueur froide inondait tous ses membres ; il entendait au dehors les cris étouffés de la fête. De temps à autre, des voix plus proches, celles des piétons qui conversaient en passant devant chez lui, le mettaient au supplice. Il était persuadé que chacune de ces voix était celle de la mort, que le toc-toc-toc des semelles de cuir et des sabots sur le pavé dur allait s'arrêter devant sa maison et qu'il entendrait bientôt d'autres coups répétés, celui d'une hache qui entaillait le chêne de sa porte. Comment fuir ? Prostré dans un recoin du vestibule, Lazare n'était pas capable de marcher ; même ramper hors de son corridor lui était impossible, il était tétanisé.

Combien de temps était-il resté ainsi, nul ne savait. Margriet l'avait retrouvé gisant, presque inanimé, et avait fait appeler Cronfestu. Pareil à lui-même, l'apothicaire avait fait administrer à son ami une décoction de son invention, des jours durant, Lazare en avait gardé l'âcreté en bouche. Cet épisode avait débouché sur une période de nuits courtes et de cauchemars. La même vision lui revenait toujours, d'autant plus effrayante qu'il la savait correspondre exactement à la réalité. Lazare revoyait les lamentables minutes qui avait précédé l'exécution : le criminel qu'on extrayait de la prison, le premier cri de haine de la foule, les efforts des sergents d'armes pour contenir celle-ci, les pas heurtés du condamné, qu'il fallait littéralement pousser vers son destin, ses cris étouffés dans l'infernale cohue, la lente progression vers l'échafaud.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

À la décharge de Lazare, il faut préciser que le gredin n'avait pas donné un meilleur spectacle que la veille, lors de son interrogatoire et de son procès ! Les épaules fléchies, l'allure piteuse, la mine renfrognée, il jetait des coups d'œil sournois à droite à gauche. Ah, pour sûr, celui-là n'aurait pas fait un engagé honnête : il était du bois dont on fait les fuyards et les malandrins, un lâche qui vous plante un couteau dans le dos à la moindre inattention, un futur pirate, sans doute ! D'ailleurs, n'avait-il pas, profitant de la maladresse du bourreau, tenté de fuir lâchement ? On l'avait vu plonger, les mains liées dans le dos, dans la foule compacte. Vociférant comme une bête enragée, le malfaisant s'était précipité droit devant lui, distribuant coups de tête et d'épaule aux honnêtes gens qui s'agglutinaient près de la potence. L'affaire aurait mal tourné et le misérable courrait sans doute encore s'il ne s'était trouvé quelques solides et courageux gaillards pour l'intercepter ! Et encore, avait-il encore fallu par la suite force coups de poing et de pied pour le ramener à bon port et le remettre tout pantelant entre les mains du bourreau.

- Ce bourreau est un incapable et ce misérable valait bien son sort ! avait conclu le *burgmeester*, tandis que le criminel commençait sa rapide ascension vers les cieux.

Depuis ce jour funeste, à une fréquence de deux à trois crises par an, Lazare était condamné à revivre cette scène. Et lorsque, finalement, il fut bien établi que le notaire était un fripon et le criminel un innocent, les tourments de Lazare s'accrurent encore. Certains jours, la vision de ses concitoyens lui était insupportable. Il aurait donné cher pour les fuir, ce qu'il aurait probablement fait sans la présence de son fils, qu'il idolâtrait. Mais pour aller où ?

Lazare referma sa fenêtre. Aller où ? C'était une bonne question. En attendant, notre héros se dit que la meilleure chose à faire était sans doute d'aller rendre une courte visite à Flora. Il n'avait à vrai dire plus grand-chose

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

à lui dire depuis un certain temps mais, si le sentiment s'était étiolé, l'attirance physique était toujours là, rendue plus confortable encore par l'habitude qu'il avait de son corps.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre XII : Quand soudain...

Dans le fond, il n'a peut-être pas tout à fait tort, s'était dit Lazare en reposant le livre qu'il venait d'achever, mais je n'ai peut-être pas tout compris. C'était un petit traité sur la fugacité des sentiments amoureux écrit par Friedrich von Beck-Beyeder, un obscur moraliste allemand qui professait que la durée du sentiment amoureux n'excédait pas les trois ans. Lazare l'avait plus lu pour la forme que pour le fond (il s'était mis à l'allemand sur

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

un coup de tête) mais il ne pouvait s'empêcher de faire des parallèles avec sa propre vie amoureuse.

Au fond, avait-il jamais ressenti le moindre sentiment pour Margriet ? C'était difficile à dire et si c'était le cas, cette pensée lui déplaisait fortement. La fringante cavalière de ses nuits enfiévrées était en effet assez vite retournée à son état de maritorne. Le seul fantasme que la mégère suscitait encore chez notre héros était celui d'un rapide veuvage. Ah, pour ça, il en rêvait la nuit, le jour et en couleurs.

Lazare était parfaitement incapable de faire du mal à une mouche mais il comprenait mieux la fuite de son prédécesseur. Sacrebleu : Margriet était une querelleuse de classe mondiale juchée sur une bible ! Où avait-elle été chercher ce fichu caractère, et ces certitudes qu'il fallait faire comme ceci et non comme cela, qui fallait penser ci, qu'on ne pouvait dire ça, et patati, et patata. Et en prime de cette étroitesse d'esprit, un goût pour l'insatisfaction qui relevait du prodige et qui était la source inépuisable d'interminables bouderies. Incroyable ! Dire qu'elle avait été belle, souriante, heureuse ! Il y a des gens à qui le sort ne rend pas service en les gardant en vie ! Par pitié, Seigneur, abrégez leurs souffrances, ce faisant, vous réduirez les nôtres !

Mais (Lazare y voyait une preuve supplémentaire de Son inexistence), Dieu n'avait pas exaucé ses souhaits. Margriet se portait comme le Pont Neuf, promenant nuit et jour son regard désespéré et ses soupirs à fendre l'âme. De temps à autre, Lazare lui rendait les hommages, heurtant en cadence son bas-ventre à ses hanches saillantes. Il la troussait à l'impromptu, dans le couloir parfois, avec hâte et sans conviction, feignant la lubricité, profitant du fait qu'il pensait à d'autres et que son système hormonal lui garantissait une vigueur qui faisait illusion sur son désir. Toutefois, Margriet n'était pas dupe de ces retours de vaillance, elle comprenait exactement le sens de cette provocation. Cependant, comme elle en tirait la satisfaction de pouvoir se plaindre de la sexualité déviante de son époux, elle ne l'en empêchait pas. En bref, il n'y avait plus rien qui tenait droit entre ces deux-là. Quant à l'enfant, il avait également, à sa manière, contribué au naufrage sentimental

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

puisque les deux époux n'étaient d'accord sur rien, sinon sur le fait que l'autre parent exerçait une influence néfaste sur lui.

L'adorable petit garçon, qui atteignait maintenant sa huitième année, était arrivé vite. D'après les savants calculs de Cronfestu, il n'était pas impossible qu'il eût été conçu à la première étreinte. C'était un solide bambin, bien nourri, dont la vigueur et la taille lui donnaient l'air d'avoir deux ans de plus (ce détail, insignifiant en temps normal, devrait lui valoir des aventures que le bambin ne méritait pas).

Antoon était un charmant garçonnet, blond comme dans un rêve, qui tenait son caractère et son apparence de son père. Curieux de tout, affable, souriant, il charmait son entourage par sa gentillesse et ses câlineries. Tout jeune, il était le seul à pouvoir dérider sa mère, mais, au fur et à mesure que la ressemblance avec son père se fit jour, il eut moins de grâce à ses yeux. Bientôt, elle lui battit froid également.

Antoon n'avait qu'un rêve, celui de devenir corsaire, ou pirate, ou médecin comme son père. Cependant, certains jours, il se serait bien vu sergent d'armes. Ou alors Roi de France. En somme, c'était un garçon très ordinaire, éveillé et joueur. Lazare en était fou et l'emmenait avec lui dès qu'il le pouvait. Parfois d'ailleurs, les raisons du père n'étaient pas celles qu'il mettait en avant : franchement, Lazare allait-il rendre visite à Flora pour son propre plaisir ou pour donner l'occasion à Antoon de jouer avec le fils que cette dernière avait eu avec son *burgmeester* de mari ?

Flora ! Dieu que sont compliqués les sentiments amoureux ! Trois ans avait écrit le Teuton, non, cela avait été plus long ! Mais quelle tristesse de considérer que la liaison entre Flora et Lazare prenait l'eau de partout, pour ne pas dire qu'elle ne se poursuivait plus que par habitude.

Flora était aussi gentille, sensuelle et dévergondée que cette gourgandine de Margriet était un tue-l'amour. C'était son exact inverse et il n'avait

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

strictement rien à lui reprocher. Lazare et elle s'étaient aimés profondément, avec infiniment de respect et de tendresse, sans jamais perdre de vue le plaisir ou le bien-être de l'autre. Ils étaient naturellement compatibles : leurs conversations étaient pleines de verve et d'esprit, leurs centres d'intérêt étaient les mêmes, leurs envies convergeaient, joyeuses et sans fausse pudeur. Un jour, tandis que l'amour les avait laissés tous deux nus sur le lit, ils s'étaient imaginé partir et ils avaient rêvé d'une vie ailleurs. Mais il leur avait bien semblé que c'était un miroir aux alouettes, qu'ils ne seraient véritablement jamais dans de meilleures conditions que celles qu'ils trouvaient à Nieuport, pour peu qu'ils fissent attention à ne pas étaler leur liaison au grand jour. De concert, ils avaient regretté que le sort ne les eût pas mis en relation plus tôt. Mais bon, c'était la vie ! (Un dernier baiser et je prends la poudre d'escampette, Margriet va rentrer).

L'amour et l'humour ont ceci en commun que les explications qu'on en donne les assèchent. Depuis ce jour, Lazare se demandait si ce n'était pas cette conversation qui avait mis tout à bas. Oh, cela n'avait pas été un écroulement, il n'y avait pas eu de dispute. En réalité, ce fut tendre comme la caresse de la vague sur un château de sable, insidieux comme le vent qui descend des collines, sans pitié comme le temps qui passe.

Où en étaient les deux amants aujourd'hui ? Ils s'aimaient par habitude, baisaient par paresse, ne rêvaient plus que du passé.

Ce jour-là, Lazare était arrivé avec Antoon. Il n'avait pas jugé bon de fournir des explications sur son énervement extrême, que Flora avait tempéré par quelques bécots bien mis et les caresses qu'il aimait dans sa chambre où fièrement était exposé un Rubens que le *burgmeester* n'avait acheté que pour montrer sa prospérité. Lazare s'était encore certainement disputé avec Margriet. Les relations houleuses entre Lazare et sa femme lassaient Flora au plus haut point. Elle supportait avec vaillance un mariage raté avec un imbécile et elle comprenait le tourment de Lazare, mais les mésaventures de

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

son amant lui rappelaient trop sa propre infortune. Peut-être qu'ils s'en étaient trop dit, qu'ils s'étaient trop aimés ? Aucun d'eux ne voulait rompre mais les deux s'en voulaient pareillement de ne pas avoir le courage d'en finir. Le silence s'installait.

- Je vais partir, dit Lazare, tu entends, je vais partir !
- Comme d'habitude, non ? Tu restes de moins en moins longtemps… Tu t'es lassé, Lazare.
- Ce n'est pas ça que je voulais dire. Non, je vais vraiment partir. (Lazare fit une pause. Il se leva du lit et se rapprocha de la fenêtre.) J'étouffe dans cette ville. Je n'en puis plus. J'ai l'impression que je vais perdre la raison si je reste ici. Cela fait quelques jours que je ressens à nouveau l'approche de mon mal. J'ai l'impression d'avoir des hallucinations… j'ai l'impression qu'il se passe des choses bizarres.
- Qu'est-ce que tu veux me dire, mon chéri ? Tu me quittes, c'est cela ?
- Pardonne-moi, il faut que je m'en aille ! Je ne supporte plus Margriet et ses humeurs, j'en ai assez de ne pas savoir qui je suis, j'ai l'impression de gaspiller ma vie ici, que tous les gens savent qui je suis, et pas moi ! Tout le monde me regarde, c'est insupportable et cela me fait peur. Je suis décidé. Je pars quelques temps. J'ai l'intention de franchir la frontière et de me rendre à Paris. Et je prends Antoon avec moi, je ne veux pas le laisser entre les griffes de Margriet!
- Lazare, tu n'es pas sérieux, fit doucement Flora. Est-ce nécessaire de mettre tout cela en scène ? Que veux-tu me dire exactement ? Que tout est fini entre nous ? Mais je l'ai bien compris et je l'accepte, ne le vois-tu pas ? Nous resterons amis, voilà tout.

Flora croisa le regard désolé de Lazare. Elle comprit alors qu'elle s'était trompée sur le sens de ses mots. Elle se rhabilla prestement. Je comprends. Et tu me demandes de l'aide, n'est-ce pas ? Tu n'as pas besoin d'argent… C'est Bart qui t'inquiète ? Tu pars seul ? Je veux dire, tu pars avec quelqu'un d'autre que ton fils ? Cronfestu, peut-être ?

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Lazare fit non de la tête : Je pars seul. Je ne me fais aucune illusion sur la réaction de Margriet. Elle va me haïr. Elle ne me laissera pas disparaître comme cela. Dans les deux heures suivant l'annonce de mon départ, j'aurais les sergents d'armes à mes trousses… Et ton mari sera au courant de notre liaison. Il faut que tu te protèges !

- Me protéger ? Mais de quoi ? Et que veux-tu que je fasse ? Je ne vais tout de même pas la tuer pour garantir son silence ? Et depuis quand sait-elle ?
- Je ne sais pas. Nous nous sommes disputés. Je te l'ai dit, je ne me sens pas très bien depuis quelques jours. J'ai l'impression de courir un grave danger. Bref, j'ai parlé à Margriet d'effectuer un voyage, elle n'a pas été dupe. Elle a hurlé, elle a menacé, et je suis sûr qu'elle est au courant de notre liaison !
- Tu as pensé à la battre ?
- Oui, bien sûr, mais cela n'y changera rien. C'est la fille du pasteur, les gens seront contents de ses commérages. Je ne peux passer ma vie avec une femme recluse que je battrais au moindre doute, cela n'est pas même envisageable !
- Mais pourquoi ? Il est normal qu'un mari batte sa femme tout de même ! D'autant plus si elle lui déplaît ! Moi-même, je ne fais pas un mois sans recevoir une gifle. Au bas mot.
- Et tu hais ton mari, et il est cocu ! La belle affaire, si je commence à taper dessus, je ne suis pas sorti de l'auberge. En outre, cela ne va pas régler mon problème.
- J'ai peut-être une idée, reprit Flora. Écoute, tu te rends masqué au port, tu te portes acquéreur de quelques tonnelets de poudre noire, au bas mot une dizaine, tu les fourres sous son lit avec une longue mèche. Le soir, lorsqu'elle va se coucher, tu y mets le feu, badaboum, tout saute. Adieu Margriet, les ennuis, le chantage. Te voilà veuf, tranquille.
- Ha ha, ricana Lazare, à la vérité, c'est une très bonne idée ! Mais je vais me faire repérer. Et si c'était toi qui préparais la bombe ?

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Flora vint se blottir dans ses bras. Les deux complices étaient maintenant à la fenêtre. De là où ils étaient, ils pouvaient voir, à une centaine de mètre, la robuste silhouette de la maison de Lazare, l'une des plus riches de Nieuport.

- Et qui te dit que je ne l'ai pas fait ? ajouta Flora. Ah, Lazare, nous nous sommes tant aimés ! J'aimerais tant pouvoir t'aider. Maintenant viens, s'il te plait !

Flora attira Lazare vers le lit, dans un dessein qui ne nécessite pas d'en faire un. Mais à peine les deux amants étaient-ils enlacés lorsqu'une assourdissante explosion se fit entendre, soufflant des morceaux de verre dans toute la pièce. En deux bonds, Flora fut à la fenêtre et hurla : Lazare, ta maison ! Elle a explosé !

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre XIII : Mourir en pleine action

Ostende !

"Y entres mais n'en sors", cette éclairante maxime, que l'on peut encore de nos jours deviner gravée dans un cabochon de pierre au-dessus de la porte du plus vieil estaminet de la ville, était assez révélatrice de l'exécrable réputation qu'avait la cité portuaire au début du XVIIIème. Léopold II, roi congolesque, pillard pré-hipster, premier manucure de l'Afrique centrale, n'y avait pas encore posé ses valises et levé ses maîtresses

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

; il y faisait alors sale, puant, crasseux ; Ostende était l'anus du monde ; c'était aussi le rendez-vous des pirates.

La ville était un coupe-gorge et le port un cloaque. À toute heure, on croisait des filles faciles, enlaidies par la misère, chahutées par des marins venus de tous les horizons et ayant dompté les éléphants gris vert que la Mer du Nord avait en vain placés sous leurs coques. On voyait les chevaux de la mer qui ramenaient des navires ventrus comme des otaries. Parfois, un marin imbibé chutait dans l'eau glauque, suriné par une lame anonyme ; on le retrouverait à l'ombre des digues, caché dans les rouleaux – flottez hippocampes, droits comme des i! - et personne ne s'en préoccuperait. Avec ça une pluie permanente, têtue, obstinée, une pluie de partout en somme, mais pourtant d'Ostende, une pluie drue qui vous cloue le regard au sol tant et si bien qu'on finit par se demander si ça vaut le coup de vivre sa vie… Bref, on était très loin du séjour enchanteur de la future reine des plages !

Et donc, sous l'enseigne de la "dertiende penne" (que l'on pourrait traduire par "la treizième plume"), au croisement de la rue du Sépulchre et de la rue du Cimetière, se trouvait le plus immonde bouge de la cité maritime. Jefke Grootmeester y régnait sans partage sur une assemblée hétéroclite d'assassins faussement repentis, de flibustiers en goguette, de putains borgnes, de voleurs, trafiquants et contrebandiers de tout acabit. Qui n'était de la bande était en danger de mort : celui-là était un futur macchabée et son sort funeste servirait de leçon aux imprudents.

C'est là, dans ce bas-fond sordide, que Cronfestu attendait Veyrand. Il avait laissé Antoon et Lazare à l'entrée de la ville. Par précaution, l'apothicaire serrait une lame sous son pourpoint. On n'est jamais trop prudent et Cronfestu avait des raisons de se méfier de son vieil ami.

(Toutefois, ce n'est pas lui qui, treize minutes plus tard, lorsque l'horloge sonnerait minuit, planterait son couteau dans le cœur du vieux Jefke, mais n'anticipons pas.)

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Les deux hommes et l'enfant étaient partis le plus vite possible. On n'avait pas traîné. Cinq minutes après l'explosion, Cronfestu tambourinait déjà à la porte de Flora. On ne prit même pas la précaution de dissimuler la nudité de Lazare à la chambrière.

- Lazare ? Il a pris un morceau du lit sur la tête et il est inanimé, avait dit Flora, il faut m'aider. Tu ne diras rien à mon mari, n'est-ce pas ? Fais entrer Cronfestu, fais vite !

Quelques instants plus tard, les trois complices s'animaient autour de l'inanimé, lequel, à force d'être palpé, revint à lui. Où suis-je ? avait dit Lazare. Il me semble que la maison m'est tombée sur le crâne.
- Ce n'est pas tout à fait faux, avait répondu Cronfestu, mais c'était seulement un morceau du baldaquin. Le souffle de l'explosion a soufflé tout le quartier, il n'y a plus une vitre qui tienne, quant aux plafonds, certains éléments se sont retrouvés sur la tête d'habitants endormis, comme vous. Rhabillez-vous vite, mon cher : nous devons causer, de surcroît, dans cet état, vous donneriez des idées lubriques à quiconque est privé de caresses depuis trop longtemps (sur ce, Cronfestu avait adressé un clin d'œil égrillard à la dame d'atours de Flora, qui avait rougi, convaincue que ses regards en coin sur l'anatomie du viril carabin avaient été repérés).

Un quart d'heure plus tard, Lazare était sur pied. Les trois amis étaient attablés dans la chambre de Flora, en grand conseil de guerre.

- Je ne vais pas y aller par quatre chemins, Lazare, tu n'as plus de maison. Et pour faire bref, tu n'as plus de femme non plus. À l'heure qu'il est, Margriet doit se présenter devant le Seigneur, éparpillée en petits morceaux. Ta maison a explosé, Dieu sait comment et pourquoi, et tu dois filer. Tes impressions étaient bonnes. À l'heure qu'il est, chacun doit te croire réduire à l'état de cadavre, il faut en profiter. Tu es en danger, il faut décamper et au plus vite !

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

- Je ne parviens pas à concevoir que mon mari ait fait une chose pareille, dit Flora. Mon Dikke Bart a toujours été cocu et avant, il n'en faisait pas tout une affaire ! Il m'avait habitué à tout autre chose.
- Mais qui vous dit que c'est lui, très chère ? Non, je ne le pense pas. Je vous dois des explications…

Une heure plus tard, Lazare et son fils, accompagnés de Cronfestu, quittaient subrepticement la ville, en direction d'Ostende, prétextant au garde une recherche de plantes médicinales. Obséquieux, le garde, tellement bête que même ses collègues s'en étaient rendu compte, ouvrit grand la porte aux deux notables sans trouver suspecte une cueillette survenue moins d'une heure après l'explosion qui avait ébranlé la ville. À deux lieues de Nieuport, à un relais de poste, les fuyards trouvèrent des chevaux, ce qui accrut leur allure. L'humeur de Lazare oscillait sans cesse entre la sidération, l'angoisse et l'allégresse. Enfin de l'aventure ! Enfin débarrassé de Margriet! Mais pourquoi ? Et que dire à Antoon ? Les mots de Cronfestu lui restaient à l'esprit, tournaient et retournaient dans son cerveau. Il lui semblait les entendre en boucle : Non, je ne sais pas qui vous êtes, mais je sais qui vous cherche, et je sais qui pourra vous protéger, vous et votre fils.

De son côté, Cronfestu était en proie à de tout autres pensées. Il avait vu périr suffisamment d'innocents ou de héros au long de sa carrière de flibustier pour ne pas s'embarrasser de certains scrupules, de sorte qu'il lui était presque indifférent d'avoir envoyé Margriet ad patres – pour ça, il était bien sûr d'avoir rendu service à l'humanité entière – mais il concevait que ses mensonges et son silence l'avaient une fois de plus conduit à une impasse. Il se sentait las.

Il pensait à cette grue, sur le port de Nieuport, qu'il avait passé des heures à contempler, tant pour l'ingéniosité de sa conception et de sa facture que

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

pour le spectacle qu'elle offrait. La grue, certes, n'était pas une invention récente mais celle-là avait été perfectionnée et constituait un modèle du genre. En soi, l'outil était plutôt biscornu : cela ressemblait à une sorte de gigantesque escargot, le cou tendu vers l'avant, tel qu'on pourrait s'imaginer l'animal laborieux tentant de dévorer une feuille de salade hors de portée. Mais sur le flanc de cette animal étrange palissé de bois, à la place de la coquille, se trouvait une roue à aubes dans laquelle les portefaix marchaient inlassablement, afin d'actionner le savant mécanisme de cordages et de poulies qui permettaient à la bête de décharger la cargaison des navires accostés. On les voyait monter et descendre sans cesse, comme ces cages d'écureuils qu'on offrait à l'ennui des petits enfants riches.

Une fois de plus, pensa-t-il, je me suis fait berner. J'ai pris tous les risques et me voilà repris par le même démon. L'homme que j'accompagne était mon ami – il y a fort à parier qu'il ne le resterait pas s'il savait que je l'espionne depuis plus de huit années et que je suis cause de la mort de sa femme. Et que dirait-il du risque que je lui fais mener, au nom d'une fraternité dont je suis le seul à assumer les charges et qui me pousse à le livrer à un démon ? Maudite flibuste !

Ostende !

On y prendrait un bateau pour La Haye. On ne l'y attendait pas, Veyrand le lui avait défendu : que Lazare vienne seul avec son fils, ou gare ! Mais le vieil apothicaire était impavide, sans colère et résigné à son sort. Lazare était son ami : il irait avec lui, lui porterait secours, assurant son gîte et son couvert, le protégeant lui et son fils. Et puis quoi, rester à Nieuport ? Combien de temps aurait-il fallu pour découvrir le pot-aux-roses ? Il fallait de solides connaissances en poudres diverses pour provoquer une explosion de cette ampleur. Il se figurait aussi que les marchands du port ne seraient pas longs à faire le lien avec l'attentat, eux qui lui avaient vendu une vingtaine de tonnelets de poudre noire en moins d'une quinzaine.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Et encore : cela n'était encore rien par rapport à l'effroyable scandale qui allait s'emparer de la tranquille cité lorsqu'on découvrirait le burgmeester mort, le postérieur dans une position ne laissant pas place au doute sur la nature de ses préférences sexuelles, dans son propre lit !

Qu'on ne se méprenne : Cronfestu et le burgmeester n'avaient jamais couché ensemble précédemment, le gros phoque faisant horreur à l'élégante cigogne. Mais celui-là avait flairé son homme aussi sûrement que le grand requin blanc, dit-on, perçoit à trente lieues la menstrue de la nageuse imprudente. Des années, Cronfestu avait résisté aux avances, aux supplications et au chantage sournois de l'édile, mais il avait fini par entendre dans ses sous-entendus le danger qu'il y aurait eu à résister plus longtemps et avait fait semblant de céder à ses avances, acculé qu'il était.

Mais rien n'avait été selon les vœux du répugnant édile. Je pensais être à Nieuport et nous voilà à La Panne, avait malicieusement conclu Cronfestu devant son sexe en berne, Rassurez-vous, mon cher, ce n'est pas grave. Vous allez prendre une pincée de cantharide et vous asseoir sur le lit : je connais une méthode pour vous rendre la vigueur.

Dikke Bart avait posé ses fesses mafflues sur l'édredon de Cronfestu, celui-là tournant le dos à celui-ci. Tant que j'y suis, s'était dit Cronfestu, cela fera aussi plaisir à Flora. Et il avait serré de plus belle autour du cou de sa victime, lequel, bandard mou autant que tantouse honteuse, ne pratiqua qu'une fois la strangulation amoureuse pour pallier ses défaillances érectiles.

(Il passa heureux de la petite mort à la grande.)

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre XIV : À l'enseigne de la XIII° penne

L'homme était tapi dans un coin d'ombre. À vrai dire, dans ce bouge mal éclairé, on n'en voyait que la main, longue, délicate mais cependant nerveuse et musclée, dont les doigts parcouraient le seul carré de table illuminé en une cavalcade ininterrompue.

- Qu'est-ce qu'on lui sert ? demanda Jefke Grootmeester d'un ton rogue.

Les doigts s'arrêtèrent brusquement, rattrapés par le mouvement de la main, qui s'en alla farfouiller dans une poche de la veste. Elle en sortit une petite pièce de métal ronde, coincée entre le pouce et l'index.

- Un renseignement, répondit Cronfestu à l'aubergiste, tout en lui exhibant une sorte de petit médaillon, rond comme une obole, qui ressemblait de loin à une tête de mort.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

L'aubergiste s'approcha, considéra la pièce avec attention, y décela les deux petites encoches dans le métal qui tronquaient le rond parfait et en faisaient la représentation d'un crâne avec sa protubérance maxillaire.

- Je devine, mon frère, mais tu ne payeras pas ton repas avec une monnaie de la sorte, reprit l'aubergiste. Que puis-je pour toi ?
- J'ai rendez-vous avec un de nos Capitaines, dit Cronfestu, du nom de Veyrand. Marius Veyrand.

Jefke Grootmeester bascula ses épaules vers l'arrière, bomba le torse et redressa sa trogne louche, dévoilant un œil torve à son interlocuteur.

- Entendu, j'ai eu l'honneur de faire partie de son équipage. Qui dois-je annoncer ?

Cronfestu posa ses deux mains sur la table, les coudes fléchis à l'angle droit, de sorte que son visage était maintenant éclairé et que son interlocuteur pouvait le voir. Son visage se fendit d'un sourire matois, de celui qu'un joueur fait lorsqu'après avoir annoncé sa mise, il dévoile sa carte gagnante.

- Vous pouvez par exemple lui dire que le sieur Cronfestu a honoré son rendez-vous. Ou que le Vicomte est arrivé, puisqu'il me connaît sous ces deux identités. Je suis le Vicomte René de Triviers, premier chirurgien de *L'Impénitente*, s'il est nécessaire de lui rafraîchir la mémoire, et je demande le secours de la Fraternité.

Sur ces mots, Cronfestu se rejeta dans la zone d'ombre. Le tapotement des doigts recommença de plus belle. Cependant, les choses ne se passèrent pas comme le vieux flibustier, soi-disant premier chirurgien d'origine montoise (en réalité rejeton égaré d'une branche agonisante de la petite noblesse chimacienne) l'avait imaginé. Au contraire, plutôt que de prendre congé sur le champ afin d'aller prévenir Veyrand de son arrivée, une expression de haine profonde se fit jour sur le visage de Jefke Grootmeester.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

- Cela ne vous sera pas nécessaire de prouver votre identité, dit l'aubergiste en s'empourprant, Vicomte, je vous ai reconnu ! Vous souvenez-vous de ça ?

Jefke Grootmeester, dans un mouvement qui tenait presque de l'entrechat, prit appui sur sa jambe droite et posa sur la table ce qui lui restait de sa jambe gauche, c'est-à-dire un moignon s'arrêtant juste au-dessus du genou, coquettement pourvu d'un morceau de bois. L'aubergiste se mit à hurler, son visage était maintenant empourpré par la colère : Campeche, 1685 : ma première expédition corsaire ! Le bois précieux des Espagnols, la ville à feu et à sang, le butin facile. Voilà ce qu'il m'en reste, du bois des Espagnols ! Une jambe postiche !

Il ôta sa jambe de la table où elle était posée. En touchant le sol, la prothèse rendit un toc sourd et bref.

- Maudit chirurgien ! Vous ne vous souvenez pas de m'avoir entendu crier lorsque vous m'avez coupé la jambe, n'est-ce-pas ?

Feignant de ne pas comprendre, Cronfestu s'efforçait de rester calme, de ne pas savoir qui il avait en face de lui.

- Raccourcir un membre ou écourter sa vie, il faut savoir choisir. Le code pirate prévoit le juste dédommagement à ce désagrément. J'imagine que votre part du butin et le prix de votre jambe vous ont permis l'achat de cette gargote, non ? Dites-moi si je me trompe. Et qu'ai-je à voir avec cette blessure ?
- Vous m'avez raccourci d'un tibia et d'un péroné, voilà ce que vous avez à voir avec cette blessure. Je gueulais comme un âne, pourtant !
- Un pirate serre les dents lorsque ce genre de choses lui arrive, répondit Cronfestu.
- Sauf lorsque le chirurgien est saoul comme une grive et plein comme une barrique, bref, ivre mort ! Je gueulais comme un âne, que je vous dis ! La balle qu'on devait m'extraire me taraude toujours la fesse gauche, au point qu'il m'est certains jours impossible de m'asseoir sans m'évanouir, et vous, vous m'avez coupé la jambe !

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

- Je débutais, plaida Cronfestu, c'était ma première expédition. Vous comprenez, dans la presse et l'énervement… Vraiment, je ne me souviens pas.
- Espèce d'incapable sans cervelle et sans mémoire, voilà quarante ans et plus que je vous maudis, tous les jours de mon existence ! J'allais passer gabier, vous comprenez, gabier : courir dans les gréements, à vingt mètres de hauteur. Et avec mon œil d'aigle, j'étais fait pour être à la vigie ! Vous m'avez cloué au sol ! Qu'est-ce qu'un dédommagement peut y faire ? j'avais vingt ans, trente ans d'expéditions devant moi, j'étais fort comme un cheval. Vous m'avez coupé la jambe !

Jefke Grootmeester se saisit d'un coutelas qui était posé sur la table voisine.

- Je vais te saigner comme un goret ! Commence à couiner, vermine, je vais te larder !

La main de Cronfestu se crispa plus fort sur le couteau qu'il cachait sous son pourpoint. Il fallait jouer serré, calmer l'abruti. Il parla d'une voix posée.

- Je ne peux plus rien faire pour votre jambe, dit-il, et j'ai fait de mon mieux. Que croyez-vous ? Pouvez-vous vous figurer ce que suppose être chirurgien lors d'une expédition pirate ? Croyez-vous qu'on ait le temps de tout contrôler ? Ah non, monsieur, on vous amène du sang et il faut l'arrêter le flux. C'est cela ou c'est le trépas. J'ai coupé ce jour-là une vingtaine de membres, qui s'entassaient à côté de la table. J'ai coupé, scié, tranché, si bien que ma main poisseuse en était percluse de crampes. Quant à écouter les hurlements, mieux vaut ne pas y penser : dans ces extrémités, chacun hurle en son patois et à cette époque d'ailleurs, je n'entendais rien ou presque au flamand .
- Tu te fous de mon gueule ? Je vous ai aussi dit ça en français ! hurla Jefke dans cette langue, afin de prouver à Cronfestu qu'il la maîtrisait. Couic, je vais te couiquer, te découper comme un saucisse, t'égorger !

Il se passa sur la gorge le côté non-tranchant de son coutelas, en un geste qui ne laissait aucune ambiguïté sur sa maîtrise de la pratique.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Cronfestu montra à nouveau la pièce en forme de tête de mort.

- Je suis venu pour la Fraternité !
- Fraternité, fraternité, fraternité, hurla Jefke en roulant abominablement les “r”, tu peux t’asseoir dessus ! Et l’espérance aussi, ça n’est pas nécessaire de la espérer, tu es mort bientôt, je te couiques ! Hop, la gorge !
- Monsieur, vous avez prêté serment. Vous avez juré sur votre honneur de pirate ! Nous réglerons cette affaire après, nous verrons à nous arranger, je vous l’assure. Mais en attendant, votre devoir de Frère de la Flibuste vous impose de m’annoncer au Capitaine, c’est lui qui m’a convoqué ici, ce soir ! dit Cronfestu en repassant au flamand.

- Compte les minutes qui restent à ta vie, rien à foutre du Fraternité !

En dépit du danger qu’il encourait et de la nécessité qu’il avait de garder son sang-froid, Cronfestu laissa échapper un soupir de dépit. L’homme mettait en effet la loyauté au-dessus de toutes les autres vertus et ne pouvait supporter de la voir ainsi bafouée ; Cronfestu se serait fait tuer plutôt que de manquer à ses engagements et il n’y en avait de plus sacré pour lui que les devoirs dus aux Frères de la Flibuste.

(C’était d’ailleurs au nom de cette fidélité à la parole donnée qu’il n’avait pu, huit années auparavant, refuser à Veyrand de surveiller Lazare, lorsque son vieux complice lui avait révélé que l’amnésique s’appelait en réalité Norbert Lachassaigne et que ce dernier connaissait l’endroit où La Buse avait caché son trésor – ce dont, soit dit en passant, il doutait maintenant fortement, au point qu’il était maintenant sûr que Veyrand ne lui avait pas dit la vérité.)

- Maintenant, tu vas rester bien tranquille, je te conseille de pas bouger !
- Ah bon ? fit Cronfestu. Y aurait-il un risque supplémentaire à celui de perdre la vie ? Je requiers de l’aide, vous la refusez, vous me menacez, vous envisagez de me tuer et je dois me tenir tranquillement assis dans ce recoin

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

obscur ? Et qui vous dit que je ne dispose pas d'un complice, prêt à bondir au premier de vos gestes ?

Jefke Grootmeester tourna la tête à droite et à gauche, en jetant des regards appuyés aux autres clients attablés, pour s'assurer que Cronfestu tentait bien une diversion.

- Ça ne prend pas, vermine, on t'a vu rentrer seul ! C'est la première chose que les serveuses regardent, combien vous êtes !
- Cela suffit, reprit sèchement Cronfestu, j'en ai assez, pour la dernière fois, j'en appelle à la fraternité. C'est le devoir d'un frère de la Flibuste !

Il repoussa la table, se mit debout et, avec la même brusquerie, sortit de son pourpoint la lame qu'il tenait cachée depuis son entrée dans l'estaminet. Les deux hommes se faisaient maintenant face, à portée de main.

- Laisse-moi passer, imbécile, dit Cronfestu, tu as le cerveau plus épais que le bois dont est fait ta jambe !

Jefke Grootmeester regarda Cronfestu avec un sourire sadique. Il commença à parler, avec une voix qui enflait au fur et à mesure qu'il enchainait les phrases : Je vais te crever, je vais te percer au niveau des boyaux, tu vas te vider lentement. Et tu vas avoir tout le temps de te voir mourir, charogne de vicomte du trou de mon cul ! Ce n'est même pas ici la fin de ta vie, non, ce serait trop court ! Non, ce n'est pas la fin de ton existence, plus précisément, c'est le début de ta mort ! Ça va être long et tu vas avoir tout le loisir d'en profiter !

Grootmeester se tourna vers la salle et maintenant vociférant, il poursuivit : Hé les gars, venez voir, il y a du spectacle ! Il y a ici un salopard de vicomte qui va crever ! J'offre le spectacle, C'est Jefke qui régale ! Tournée générale : bière et genièvre pour tout le monde, servez les filles, et soyez généreuses ! On va voir ce qu'on va voir : dans cinq minutes, il y a ici quelqu'un qui va regretter d'être né. Il va nous supplier d'abréger ses souffrances, maudire sa

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

mère d'avoir vu le jour. Du grand spectacle. Mais d'abord, emparez-vous de lui, on va l'attacher au piquet central !

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre XV : La prise de Campêche

Comme de bien entendu, la tirade de Jefke Grootmeester produisit des effets immédiats et saisissants. Malgré l'heure avancée, tous les clients du troquet furent comme frappés de frénésie. Pensez, tout ce programme sans avoir à délier les cordons de la bourse ! il y avait là de quoi réveiller le plus endormi des pochards, distraire le plus libidineux des marins, appâter le plus paisible des étrangleurs.

Et chacun, selon son tempérament, de se lever dans un grand fracas de tables repoussées. À l'abordage ! Celui-là se rue vers les serveuses, à peine séparées de la cohue par une longue planche de chêne ; celui-ci sort son couteau et se précipite vers ce bon Jefke, sous l'œil ébahi de la fille qu'il lutinait quelques instants auparavant.

À boire ! À mort ! De l'alcool et du sang : on n'a jamais trouvé mieux pour échauffer la foule, tant le pochard ou l'assassin sommeille en chacun de ses membres. Et celui qui résiste à l'aspiration du collectif, le prix de vertu qui conserve son courage et sa tête n'a qu'une chose à faire : prendre la poudre d'escampette ! Car il serait fou de se mettre en travers de ce déferlement de

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

pulsions sordides, il serait molesté, déchiqueté, mis en pièces. Voyez Ida, l'inflexible chef des serveuses, ce vieux sac d'os et de hargne, ce cœur desséché dont un seul regard peut barrer la route au plus épais des soûlards, voyez Ida qui tente de mettre un peu d'ordre à la cohue : elle a campé son demi-quintal d'aigreur sur ses genoux crochus et elle se dresse devant la table, entre la foule et les serveuses, comme Léonidas, dit-on, se tenait aux Thermopyles entre Xerxès et la Grèce.

Chacun son tour ! Elle a levé ses bras décharnés et glapit d'une voix pointue face à la foule : Chacun son tour ! Tournée générale ! lui a répondu le chœur des ivrognes en liesse, dégage, maudite femelle ! Une bourrade à ladite, puis c'est la curée ; Ida beugle, Ida tape, Ida vocifère, rien n'y fait : le flot des pillards la soulève en un hurlement où se mêlent le rire et l'impatience, Ida est emportée par une mer de bras, bientôt projetée de l'autre côté de la table dont elle barrait l'accès. Elle finit sa course folle, la mâchoire brisée, sur un tonneau en perce, et son sang se mêle à la bière que les filles servent précipitamment. Plus vite, nom de Dieu !. Personne ne discute les ordres de la foule !

Personne ? Tournons nos regards vers l'autre côté de la cohue, là où nous avons laissé Cronfestu seul face à son destin. L'homme est courageux, rompu au maniement des armes, mais il sait bien qu'il ne fera pas le poids. Il va mourir ici, dans cette gargote enfumée et sombre, à cause d'un imbécile qu'il avait tenté de sauver quand il était jeune.

À l'heure du danger, la masse molle tourne vite et les souvenirs sont précis. Des images de la prise de Campêche lui reviennent en mémoire, sans rien altérer de son acuité du moment, comme si la vigilance et la réflexion naissaient dans deux parties distinctes du cerveau. La longue approche sur la mer verte du golfe du Mexique ; l'honneur que lui avaient fait les deux chefs de l'expédition de lui proposer une place à table ; les deux hommes ? Michel de Grammont, général de la Flibuste, illustre parmi les illustres,

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

impavide et nerveux, arrogant comme le sont les nobles du Royaume de France et, comme en un miroir inverse, Laurent de Graff, Hollandais sans foi ni loi, qui se faisait donner du “Sieur de Baldran” pour donner le change, mais dont le sobriquet de “Fléau de l’Ouest” illustrait mieux la cruauté ; Grammont picore, se tamponne les commissures à l’aide d’un mouchoir brodé… face à cette componction, de Graff parle la bouche pleine et pète en bâfrant ; la ville est mal protégée et les failles de sa défense bien connues des contrebandiers qui pullulent aux alentours ; le vicomte est mal à l’aise, que fait-il au milieu de ce duel ? Quarante-deux ans plus tard, Cronfestu pressent qu’il a servi de modérateur muet ; militaire de rang, Grammont veut accoster à deux lieues, rallier Indiens et Marrons et, la petite troupe gonflée par ces alliés de circonstance, prendre d’assaut la médiocre levée de terre qui sert de rempart à la ville – ce serait une courte manœuvre de poliorcétique, il en glousse d’aise : “Polioquoi?” De Graff le pragmatique est un marin-né, rallier les esclaves en fuite, les Indiens maltraités ? la belle affaire, ce n’est pas son problème !

Je n’ai que foutre de cette valetaille, j’en tue si j’en rencontre ! Nous y disperserions nos forces, je n’ai confiance qu’en mes hommes ! ; son plan est simple et hardi, pointu comme la dague dont il se sert pour désosser le gigot froid : On entre dans le port avec nos huit navires, on canonne tout ce qui bouge, le premier navire accosté déverse son flot de boucaniers et, après, c’est au tour des autres ! et il s’agit de faire vite : tuer les soldats, n’épargner que les officiers, capturer les autres, tout doit se faire en l’espace de quatre heures, torture et mise à sac sont remis à la soirée ; l’alcool est interdit, on repart le matin, à la marée montante: on boira sur les bateaux, voguant vers la Tortue ; qu’aurait fait Cronfestu à la place de Grammont ? et qu’aurait fait Grammont s’il était maintenant à sa place, armé de son seul coutelas ? comme lui reculer jusqu’à s’adosser au mur, renverser une table entre lui et Grootmeester, garnir sa main libre d’un petit tabouret ; l’hôpital de fortune dressé dans la dunette, sous un soleil qui perce au travers des carreaux de la dunette : les instruments disposés sur une petite table, les tonneaux d’eau, la charpie, le brasier qui rougeoie, l’alcool enfin – une petite rasade me

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

soutiendra, avait-il pensé ; on s'arrête à peine de canonner qu'on accoste : c'est le plan de de Graff qui a été adopté dans de grands hourras ; Cronfestu n'a pas vu grand-chose de la suite, il a senti l'odeur de la fumée âcre, entendu la mousquetade et les hurlements ; ces chiens d'Espagnols se défendent comme ils le peuvent, ils sont dix à faire face au bout de la jetée, armés de longues hallebardes, protégés des balles par leurs pourpoints d'acier, à quelques toises de ce rempart humain, cachés aux embrasures des fenêtres de la capitainerie, il paraît que des tireurs embusqués déciment nos rangs ; les premiers blessés arrivent à Cronfestu dans un brouillard de rhum et de poudre noire ; lequel était-ce, ce Jean-François Grootmeester ? il a tant coupé ! ; « à moi la Flibuste! à moi les Frères! honni qui m'abandonne ! » Les corps mutilés se crispent, les membres s'entassent, lequel était-ce encore, celui de Grootmeester ? « Mettez-le là, je m'en occupe après ! » ; « Coupez, nom de Dieu, vicomte, coupez ! » ; on opérait des morts ; le vicomte entend la mousquetade qui s'éloigne, signe que le petit rempart des soldats vient d'être submergé et que la piratesque sanguinaire se déverse dans les rues de Campêche ; comme elle se rue aujourd'hui pour sa propre mise à mort.

- À moi la Flibuste, à moi les Frères, honni qui m'abandonne !

Quarante-deux ans plus tard le même cri de guerre a retenti sous le plafond boisé. De toute sa vie, Cronfestu ne l'avait jamais poussé. Qu'il ne s'en fût jamais senti digne, qu'il n'en eût jamais l'occasion ou que sa prudence naturelle l'en eût dissuadé, l'histoire ne le dira pas, mais en cette extrémité, le sage et vieux flibustier l'avait exhumé de ses souvenirs enfouis en un cri puissant comme le tonnerre.

Aussitôt, il y eut comme un flottement dans le rang des assaillants.

- C'est un frère, c'est un frère, arrêtez ! Trois hommes s'étaient arrêtés dans la course, freinant les autres.
- Comment ça un frère ? ze m'en fous, moi, ch'est pas mon frère, éructe en

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

zozotant un gars dépoitraillé à qui il ne reste que deux dents sur le devant. On va rire un brin, ch'est tout.
- Un pas en avant, et je t'estourbis !

Un premier poing s'écrase sur la face rougeaude, ce qui déclenche une réaction en chaîne incontrôlable.

- On m'achachine, au checours ! Demoichelles de la nuit !
- Courage cousin, je suis là ! dit un gars qui vient à son secours, en dévoilant une chauve-souris sur son avant-bras. Et de flanquer une gigantesque torgnole au frère de la Flibuste.

Sur ces entrefaites, la brute se fait traiter de vampire par un petit attroupement de quinze bonshommes, dont le gars Tichke qui entreprend de lui faire manger son chapeau. Gare aux bittes ! hurlent-ils.

La mêlée devient générale.

- Nom de Dieu, des bittes ! À l'assaut, les gars !

Ce sont d'autres énergumènes qui se rallient à ce nouveau cri, ravis d'en découdre. Et bientôt, par la grâce des fraternités secrètes, la salle est en proie à un gigantesque pugilat, où chacun secourt un agressé, avant d'être agressé lui-même et d'appeler au secours… (Seul dans un coin, caché sous une table, un inconsolable marchand, perdu dans son chagrin d'amour, vide les derniers cruchons, invoquant Mercure et Venus entre deux glouglous sonores.)

Évidemment, dans ce tohu-bohu, c'est à peine s'il est arrivé trois ou quatre lascars pour seconder Jefke…

Or il aurait besoin de rescousse car, dans la cohue générale, deux inconnus sont venus se flanquer aux côtés de Cronfestu. Autant l'un est immense, doté de mains démesurées et d'un torse herculéen, autant le second paraît

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

frêle et contrefait. C'est pourtant ce dernier qui, sans hésiter l'ombre d'une seconde, plante sa dague dans le bide du vieux Jefke, qui roule des yeux étonnés avant de s'effondrer dans un cri d'agonie. Le géant bondit presque à terre, arrache la jambe de bois du macchabée tout frais et, n'ayant pas lâché la prothèse, entame une série de puissants moulinets menaçants qui font autant reculer les complices du pauvre aubergiste qu'exploser les pommettes des imprudents à sa portée.

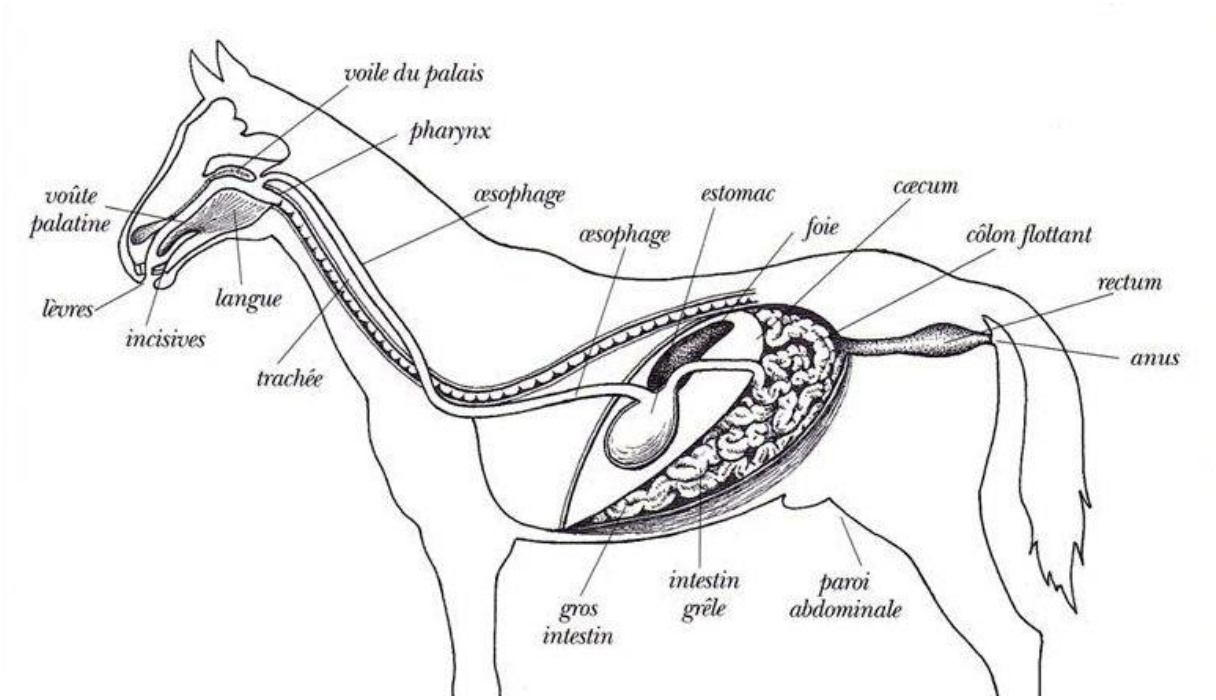
- Arrière, vermines, arrière ! Le colossal truand s'enfonce dans la foule comme une hache dans du bois tendre. Puis s'arrête, revient sur ses pas et, aux deux autres – c'est-à-dire à Cronfestu médusé et à la demi-portion qui est en train d'essuyer sa lame sanglante sur son haut-de-chausse – il dit : Suivez-moi, le coin est malsain, je vais nous faire de la place.

Bien sûr, se dit Cronfestu, évidemment, ce ne pouvait être qu'eux !

Dans ses deux sauveurs, le vieux pirate vient de reconnaître La Pogne et Mafumba.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre XVI : Chevaux et roses



En quelques instants, les trois hommes furent dehors, comme happés par l'espace qu'ouvraient devant lui les vigoureux moulinets de La Pogne. Celui-ci frappait sans sourciller, de droite à gauche et sans se retourner. La porte de la venelle s'ouvrit comme par magie (cependant, il faut signaler que la plupart des clients de la gargote étaient trop occupés à se taper dessus ou à écluser les chopines pour se préoccuper le moins du monde de ce qui se passait à plus de deux mètres, ce qui facilita grandement l'extraction).

- Je ne vous connais pas, dit La Pogne à Cronfestu, qui donc ai-je eu l'honneur de secourir ? s'enquit courtoisement le géant.
- Nous fûmes pourtant présentés, jadis, répondit Cronfestu en s'essuyant le paletot, et suffisamment proches pour ne pas vous avoir oublié, moi ! Vous êtes La Pogne, et moi, j'étais le chirurgien du général Michel de Grammont… René de Triviers, pour vous servir, mais on ne m'appelle plus dorénavant que Cronfestu.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Le vieil apothicaire tendit une main hardie à La Pogne, qui l'enveloppa de sa formidable paluche, si bien qu'on ne voyait plus que les bouts de ses doigts.

- Foutredieu ! dit le colosse, ton visage me revient. Sans te fâcher, frère, du temps a passé depuis notre jeunesse ! Et la tienne était déjà plus avancée que la mienne : j'étais encore béjaune que je te voyais passer sur la dunette ! Et je te croyais mort ! Il y a plus d'un quart de siècle qu'on te dit disparu… Quant à Grammont, cela en fait bien au moins un tiers qu'il n'a plus donné de nouvelles… En aurais-tu, à propos ?
- Je ne suis pas là pour évoquer les disparus ou ma jeunesse, répondit Cronfestu. Il se fait que j'avais céans un rendez-vous avec le Capitaine, et que cet imbécile d'unijambiste a tout fait capoter. Cependant, je ne l'ai pas aperçu à l'intérieur, pouvez-vous m'en dire plus ?

Sur ces mots, Cronfestu lança un regard interrogateur à l'intention des deux hommes mais seul La Pogne répondit.
- Le Capitaine ? cela fait bien longtemps que je n'ai ouï son nom. Que lui veux-tu ?
Après quelques instants d'arrêt, Cronfestu regarda droit La Pogne dans les yeux.
- Aide et assistance, pardi ! Que demander de plus ? Où est-il ? Je sais que vous le savez, toi et Mafumba ! Vous n'étiez pas céans par l'effet du hasard ! Parlez donc, j'ai besoin de savoir où il est ! Vous me devez la vérité !
- Le hasard ? fit La Pogne, mais qu'y a-t-il d'autre pour un pirate ? C'est le seul dieu dont je connais le nom. Mais est-ce vraiment le hasard qui m'a mis en cet endroit ce jour ? Ou la nécessité de trouver un équipage ? J'imagine qu'on m'attend à La Tortue, j'essaye donc de m'y rendre, c'est pourtant simple. Et dans quel autre endroit trouverais-je plus facilement un moyen de m'embarquer discrètement ? Non, sur la Fraternité sacrée, parole de frère de la Flibuste, que Satan me damne si je sais où ce coquin se trouve ! J'en connais d'ailleurs qui auraient plus de deux mots à lui dire ! Certes, au vrai, cette information m'intéresserait également…

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Le doigt en l'air, La Pogne interrompit brusquement le dialogue, comme s'il ravalait une dernière phrase. D'un ton abrupt, il déclara que de toute façon, il lui fallait prendre congé et, parce qu'il y avait oublié une bougette contenant son argent, retourner à la taverne dévastée. Sur le champ, ayant souhaité le bonsoir et la bonne chance à Cronfestu et Mafumba, il les planta dans la ruelle et s'en alla quérir ses économies. Lorsqu'il ouvrit la porte de la gargote, on entendit distinctement le tumulte produit par la bagarre générale et, tout à coup, une exclamation : Jefke est occis, Jefke est mort, que personne ne sorte !

- Il va y avoi' du g'abuge, il ne faut pas moisi' céans, dit Mafumba qui s'était tu jusque-là, où sont-ils ?
- C'est donc vous seul ! s'exclama Cronfestu.
- Ce couillon n'a 'ien à voi' avec notwe affai'e, mais je dois 'econnaîtwe qu'il nous a été bien utile. On nous attend, où sont les aut'es ? dit Mafumba, qui escamotait ses r comme le bon locuteur créole qu'il était.
- Un instant, Mafumba, tu connais La Pogne, n'est-ce-pas, et c'est un frère ! Pourquoi ce dédain ? Que me cache-t-on ? Y aurait-il quelque brouille entre le Capitaine et Ninon ?
- C'est à c'oiwe que tu déba'ques, l'ami, répondit Mafumba. Tu ne sais donc pas que Ninon la Mo't a tenté de livrer le Capitaine aux Anglais ? Que ceux-ci ont a'waisonné son bateau, l'ont 'evendu et que, moi ho'mis, tout l'équipage fut dispe'sé aux quatwe vents sauf ceux qui fuwent pendus. Ah, c'est peu di'e de pa'ler d'une bwouille : le Capitaine et Ninon se haïssent comme chien et chat.
Puis, entraînant Cronfestu par la manche, Mafumba conclut, avec son accent *cawacté'istique* : Il ne faut pas wester ici, le guet ne va pas ta'der à fai'e une descente, je préfè'e ma'cher que de cou'i'. Mène-moi aux deux autwes, je t'expliquewai du long…

Et les deux hommes s'enfoncèrent dans la ruelle obscure.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Durant tout ce temps, Norbert (Lazare) et son fils Antoon étaient restés à l'extérieur de la ville, dans une petite auberge qui servait de relais de poste et qui portait un nom pittoresque : « *Den geplofte Dierenaerts* », allusion à un épisode tragicomique resté légendaire. On en avait même tiré une chanson que les colporteurs vendaient dans les villages, imprimée sur une grande feuille et illustrée de manière réaliste. Ce même dessin figurait sur le panneau peint qui pendait au-dessus de la porte.
L'enseigne figurait l'image grossière d'un hippiatre, lequel, genoux fléchis, semblait souffler avec beaucoup d'entrain dans le postérieur d'un cheval hilare. L'histoire, trop belle pour être vraie, racontait qu'un vétérinaire du cru (qui faisait également office de maquignon) avait mis au point cet ingénieux système afin de rendre les chevaux qu'il vendait plus gros. Hélas, un jour funeste, cette ruse s'était retournée contre lui, lorsqu'une jument facétieuse avait soufflé la première… La conséquence de cette inversion d'air avait été l'explosion du pauvre type, dont on avait retrouvé des petits morceaux un peu partout aux alentours.

- Allez, papa, allez papa, s'il te plait, dis-la moi encore ! Allez papa, encore une fois ! Juché sur les genoux de son père, Antoon tirait sur ses oreilles en suppliant. Rien qu'une fois encore !

Pour la douzième fois depuis le départ de Cronfestu, maudissant intérieurement l'imagination grotesque de l'auteur de l'enseigne, Lazare raconta à son petit garçon l'anecdote cocasse. Fais aussi le bruit, papa, fais aussi le bruit ! S'il te plaît !

- Prrrtttt! fit Lazare en faisant vibrer sa langue, et boum! il a explosé. Et sais-tu, petit garnement, ce qu'on inscrivit sur sa tombe ? Hein, tu le sais, sacripant ?

Et le papa, câlin comme toujours, plongea ses deux mains sous la veste du petit garçon, les glissa sous sa chemise, pour les plaquer enfin sur la petite peau tiède, dans un grand éclat de rire partagé.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

D'ordinaire, il n'y avait rien qui faisait plus plaisir à Lazare que d'entendre le rire de son fils mais pour l'occasion, il se sentait un peu coupable, tant la fatale mésaventure du vétérinaire lui rappelait la fin tragique de Margriet. À la vérité, il ne pouvait ni s'en distraire ni l'avouer au petit, tant et si bien qu'il avait abusé d'un mensonge. Il avait prétexté que Cronfestu et lui devaient se rendre à La Haye afin de prendre possession d'une livraison d'herbes médicinales, et que la grande valeur des produits ne laissait aucune place à l'attente, ce qui avait justifié leur départ précipité. L'enfant, heureux d'être de l'équipée, parlait depuis leur départ des aventures trépidantes qu'ils allaient vivre à trois, et de ce qu'il pourrait en rapporter à sa mère. Hélas, s'il ne se trompait pas sur le premier point, comment lui faire comprendre qu'il n'avait plus de maman ? qu'il ne se trouverait même pas pour elle de tombe sur laquelle déposer un bouquet de roses blanches, le dimanche venu ? Son bonheur paternel tout à coup suspendu à ces pensées tragiques, Norbert avait cessé de chatouiller Antoon. Celui-ci avait arrêté de se tortiller et, comme il le faisait depuis quelques heures, s'était redressé sur les genoux de son père, il allait très probablement le supplier de faire le vétérinaire lorsque Lazare le souleva pour le poser à côté de lui, sur la banquette : Cronfestu et un petit homme venaient d'entrer dans l'auberge, l'air préoccupé.

- Je dois vous conduiwe au Capitaine Vey'and, glissa Mafumba en saluant Lazare (Norbert). Il n'a pas pu veni' et nous attend à Middelbou'g. À bonne allu'e, nous y se'ons dans trois jours.
- Je vous attendais répondit Lazare en se coiffant de son tricorne, nous y allons. Il se tourna vers son petit garçon resté assis. Tu as entendu, Toine, nous y allons !
- Oui, mais d'abord, tu racontes à Tonton l'histoire du cheval qui pète !
- Oh non, fit Cronfestu, je crois que je la connais et elle ne me fait pas rire : il est arrivé la même affaire à mon père, qui était aussi vétérinaire !

En son for intérieur, Lazare se posa sérieusement la question de savoir si Cronfestu prenait la mesure de ce qu'ils étaient en train de vivre, tant son détachement le stupéfiait. En réalité, c'était mal connaître le vieux forban.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Cronfestu avait du sang froid mais, à bien l'observer, Lazare aurait pu reconnaître les marques du trouble dans le comportement de son ami. D'ailleurs celui-ci, dès qu'ils furent tous les quatre grimpés à dos de cheval, s'approcha subrepticement de lui : Lazare, quelque chose ne tourne pas rond. Je connais ce Mafumba ! Il a été élevé parmi les nègres, c'est un cannibale ! Je suis prêt à parier qu'il nous ment ! Il n'y a aucune confiance à lui accorder !

Et, quelques longues minutes de cogitation plus tard, Lazare vit à nouveau se rapprocher le vieil apothicaire, qui précisa : Le rendez-vous à la taverne était un guet-apens dont je suis sorti par miracle, ne te retourne pas trop vite mais jette un œil : nous sommes suivis depuis Ostende.

Quelques minutes plus tard, au prétexte de soulager un besoin naturel et pressant, Lazare descendit de cheval au sommet d'un petit promontoire. Il eut largement le temps de discerner, dans l'immensité plate de l'arrière-pays ostendais, une petite troupe en armes qui semblait suivre le même chemin. À leurs larges chapeaux, leurs vêtements en guenilles et leurs trognes patibulaires, on eût juré voir s'avancer quelque troupe de flibustiers à la recherche d'une ferme à piller. Lazare replia prestement la longue vue d'étain que lui avait discrètement confiée Cronfestu. Sa main à couper qu'il s'agissait de pirates !

- Je ne vous conseille pas de gager le moindre de vos membres, mais c'est fort probable que c'en soit, en effet, avait conclu Cronfestu, en jetant un coup œil rapide derrière lui. Quant à Mafumba, il n'avait pas l'air de se préoccuper de ce manège.

Deux journées de chevauchée plus tard, à deux lieues de la destination finale et n'y tenant plus, Cronfestu finit tout de même par s'ouvrir de ses craintes : Ils étaient trois, les voilà quatre à présent ! Je vous dis qu'il y a de l'étrange là-derrière !

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Mafumba ne s'en émut toujours pas. Il sifflotait doucement une berceuse de son pays, en bâillant sitôt que possible, comme sujet à une perpétuelle nonchalance. Je vais m’en assuwer, d’acco'd, dit-il lorsqu'il eut fini sa chanson.

Les gens de cet acabit sont-ils autre chose que de grands enfants ? se demanda Lazare, in petto, la peste soit de cet endormi et de ses façons de nègre !

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre XVII : Au nom du père

En ce printemps de grâce 1729, tandis que résonnaient partout dans la chrétienté l'appel varié des cloches de Pâques, Mafumba n'avait en réalité aucune raison de s'inquiéter de la présence des quatre hommes qui suivaient sa petite troupe : Veyrand lui avait précisé qu'il l'escorterait de loin, et qu'il apparaîtrait quand la situation serait propice. C'était lui, à n'en point douter, accompagné de trois hommes de main : il s'en était assuré à la faveur d'une halte.

Tandis que Lazare et Cronfestu jouaient avec le petit, Mafumba avait escaladé un arbre avec la prestesse d'un chat conçu sur une vergue. De là-haut, il avait scruté la plaine ; c'est ainsi qu'il avait vu Veyrand et ses hommes. Les quatre hommes cheminaient à cheval ; les montures allaient au petit pas et maintenaient en permanence une distance équivalant à la ligne de vue sur terrain plat. Ils étaient assez près pour intervenir en cas de

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

besoin, assez loin pour ne pas être dévisagés – d'ailleurs, autant pour protéger leurs identités que pour se prémunir de la poussière, ils avaient remonté leurs foulards sur leurs bouches, ce qui fait qu'ils apparaissaient masqués, comme s'ils craignaient quelque maladie.

Les instructions étaient claires : Mafumba avait pour mission de suivre les trois fuyards, de liquider discrètement Cronfestu et de lui ramener Norbert et le petit Antoon. Il n'était cependant pas question de mettre la charrue avant les bœufs : Veyrand se méfiait de Cronfestu et de Lazare. Veyrand, matois comme toujours, avait facilement perçu la réelle amitié qui s'était nouée entre les deux hommes. À sa dernière visite à l'apothicaire, lorsqu'ils étaient convenus de liquider Margriet, il avait ressenti un trouble chez Cronfestu: lui toujours si loyal à sa parole donnée, semblait flotter, irrésolu. Il n'avait pas voulu s'engager clairement à demeurer à Nieuport après le départ de Lazare. Il s'agissait donc pour Mafumba de tuer Cronfestu à un moment où Lazare ne serait pas dans les parages. Le rendez-vous à l'enseigne de la XIII° penne était prévu à cet effet, mais il avait fallu que cet idiot de Jefke Grootmeester mette son grain de sable dans l'affaire.

Un autre élément inattendu tarabustait le tueur à gages : c'était la présence de La Pogne dans la taverne. Les deux hommes se connaissaient bien, ayant écumé ensemble les rivages espagnols de la mer des Caraïbes lorsque les équipes de Veyrand et de Ninon ne faisaient qu'une. Lorsqu'ils s'étaient séparés, La Pogne était resté fidèle à Ninon et lui à Veyrand, comme de bien entendu. Il était donc bien certain que La Pogne avait menti lorsqu'il avait déclaré qu'il était seul à Ostende et qu'il cherchait à s'embarquer sur un navire : là où était La Pogne, Ninon se trouvait aussi, depuis toujours.

Tirant un petit miroir de sa poche, Mafumba entreprit de communiquer avec Veyrand. Il plaça le miroir en face du soleil et, à l'aide d'un petit cache, il commença de signer. Il fit d'abord trois éclairs, ce qui signifiait qu'il maîtrisait la situation. Veyrand répondit par deux longues et une courte, ce qui voulait dire : j'attends des explications. Ce dialogue lumineux ne dura que deux minutes mais fut suffisant pour que Veyrand fût au courant de la

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

présence de La Pogne dans les parages, et du fait que Cronfestu n'avait pas été éliminé. Tant pis, avait communiqué Veyrand, on s'occuperait de lui plus tard : il fallait en priorité s'assurer que Lazare n'avait pas recouvré la mémoire et ne rien faire qui eût pu provoquer sa fuite.

À l'instar de la plupart des traîtres, Veyrand ne faisait confiance à personne. Il vivait dans une insécurité permanente, qui le rongeait et le rendait plus cruel encore. Comment eût-il pu, alors qu'il en était lui-même incapable, s'imaginer qu'une personne pût lui être loyale ? C'est pourquoi, tout au long des neuf années qui s'étaient écoulées depuis la fin piteuse de l'enlèvement du fils de Ninon la Mort, il avait fait de fréquentes navettes entre la Haye et Nieuport afin de s'assurer par lui-même que ce corniaud de Lazare restait au chaud dans le cocon portuaire. Veyrand nourrissait de grands projets pour lui, n'ayant pas renoncé à mettre la main sur la carte au trésor que détenait Ninon. Il était persuadé que celle-ci serait encline à échanger le précieux parchemin contre son fils. Et il était le seul à savoir que celui-ci avait disparu au large, la tête emportée par un boulet. Cela, même Augustin Cronfestu ne pouvait le savoir. La naissance d'Antoon avait donc été une bénédiction pour Veyrand et, depuis son baptême, il attendait l'occasion de faire savoir à Ninon que son fils était vivant, qu'il pouvait le lui livrer, en échange bien entendu de la carte au trésor. Le seul hic, en vérité, était donc la présence de Cronfestu…

Il est temps à présent de revenir quelques années en arrière, pour démêler l'écheveau et comprendre exactement quelles étaient les liens qui unissaient autrefois les différents protagonistes de l'affaire… Le temps que Veyrand rattrape les trois fuyards.

Tout d'abord, il y avait eu ce fameux Grammont, le bien-nommé général de la Flibuste. Grammont n'était pas n'importe qui : il était né de souche noble en 1645 à Paris. Mais orphelin de père très tôt, il n'avait pas supporté que sa sœur fût courtisée par un aristocrate de haut rang. L'impudent, s'étant

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

ouvert à l'adolescent de ses projets matrimoniaux, n'avait reçu, en guise d'accueil dans sa nouvelle famille, qu'un coup d'épée qui lui avait transpercé les boyaux. Se sentant mourir, le presque beau-frère avait rédigé son testament d'une main tremblante : le petit Grammont l'avait occis selon les règles (imbéciles, comme il est souvent) du code de l'honneur de l'aristocratie française ; il lui laissait son pardon et 10.000 livres. Absous par sa victime, il fallut toutefois éloigner l'enfant, qui intégra la Royale, où il servit quelques temps comme mousse – le temps d'apprendre à naviguer comme Ulysse et à jurer comme le capitaine François de Hadoque.

Vers 1665, nous retrouvons Grammont du côté de Chimay. Profitant d'une escale, le jeune homme a mis les bouts et a décidé de voir du pays. Il ne perd pas de temps : la fille du prince est jolie, il l'engrosse, lui promet l'amour éternel et parvient en tout état de cause à ne pas s'aliéner ses beaux-parents. On met au point un mariage en catastrophe. Las, le temps manque, lorsqu'elle atteint les huit mois de grossesse, la belle Isabelle meurt dans des couches prématurées. L'enfant ? C'est un miracle, il est vivant. Plus question de mariage donc, et notre Grammont se retrouve avec un petit bâtard sur les bras. Que faire ? Grammont est inconsolable, il a perdu l'amour et la foi, il ne veut pas de cet enfant qui est l'assassin d'Isabelle… Le voilà reparti sur les eaux bleues de la mer des Caraïbes, flibustier flamboyant, qui passe sa rage et son chagrin sur tout qui se met en travers de son chemin. En dix années de coups de main, d'abordage et d'expéditions audacieuses, Grammont est devenu le cauchemar des Espagnols et la gloire des corsaires français.

Pendant ce temps, le petit René grandit à Chimay. On ne l'a pas trop éloigné de sa famille maternelle, qui veille à son éducation. Augustin est confié au médecin du château, un brave homme qui lui apprend tout ce qu'il sait, en ne lui cachant rien de ses origines. Lorsque le médecin s'éteint de sa belle mort, en 1683, René, dix-huit ans aux fraises, sent battre dans ses tempes l'appel de l'aventure. Sa timidité le pousse aux audaces extrêmes : il s'en va rejoindre papa sur l'île de la Tortue.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

À cette époque, Grammont est le maître absolu de la flibuste française ; il a de surcroît enrôlé dans ses rangs la fine fleur de la crapule hollandaise, désœuvrée depuis la paix entre les Provinces Unies et l'Empire espagnol. Intrépide et expérimenté, il emmènerait ses hommes au bout du monde. À partir de 1678, secondé par ses lieutenants bataves, il mène une série de raids audacieux contre Espagnols et Portugais, pillant et rançonnant sans répit toute la côte, du Vénézuela au Mexique. Maracaïbo, Gibraltar Trujillo. La Guaira, Toulha, Puerto Cabello, Veracruz, Cumaná et encore Veracruz sont prises et mises à sac.

De retour dans son fief de la Tortue, le fier pirate est un patron prodigue, qui paie en alcool et en filles. Gloire à Grammont ! hurlent les flibustiers, en brandissant leurs épées sanglantes : on lui pardonne tout, même son athéisme militant.

Mis en présence de son père, René de Triviers est abasourdi par le personnage. On l'introduit tout intimidé dans la pièce où l'homme se trouve, seul. Grammont, grand et bien bâti, est assis dans un fauteuil de velours cramoisi, les jambes croisées, et il attend avec un sourire goguenard celui qui s'est fait annoncer comme le vicomte de Triviers. L'entrevue est brève. Lorsque René lui annonce qu'il est son fils, Grammont part d'un énorme éclat de rire. Il a trop d'enfants pour en reconnaître un seul ! Et, définitivement, vicomte, je vous l'assure, je n'ai jamais mis les pieds à Chimay. Grammont se lève et s'approche du jeune homme dépité. Allons, allons, n'en faites pas une affaire, enrôlez-vous à mon service et vous serez traité comme n'importe lequel de mes hommes, et je traite chacun d'eux comme si c'était mon propre fils !

Et, en guise de conclusion, Grammont a flanqué une énorme bourrade à René et débouche une bouteille de son meilleur tafia. Il l'enivre horriblement

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

et l'emmène se faire déniaiser dans les lupanars du repaire corsaire. Ce sont deux semaines de folle neuvaine, durant lesquelles les deux hommes ont tout l'occasion de considérer ce qui les sépare. "Tu apprécieras quand tu seras un homme, beugle Grammont, le pantalon sur les chevilles, tandis qu'il besogne une putain de la Tortue, avance-moi la boutanche !" Mais rien n'y fait : René ne goûte ni les femmes ni la gloire. Il se cherchait un père et il a découvert une âme damnée.

Le passage à Saint-Domingue, en face de l'île de la Tortue, n'est guère moins déstabilisant. Un tout autre Grammont se dévoile à René. Il se montre alors d'un extrême raffinement. L'homme est également un brillant causeur, beau comme un astre et plus entreprenant que toute la flibuste réunie : sous les yeux ahuris de son fils, en une soirée, il fait le siège – et obtient la reddition – de Madame Levasseur, la fille chérie du premier gouverneur de la colonie française. C'est de bon augure pour les aventures qui s'annoncent.

Je t'emmène à Campêche, Vicomte, la gloire nous y attend ! Nous serons quinze cents corsaires, de toutes nations confondues ! dit-il à René. Lequel accepte de l'accompagner, à condition de ne pas avoir à se battre. "Marché conclu, jeune mauviette, tu seras le chirurgien du bord ; tu auras double part sur les prises ! Tu peux me faire confiance, tu auras ton comptant de sang !

De ce jour, Grammont emmène René partout. Il doit apprécier sa discrétion : celui-ci n'a jamais osé révéler à quiconque le lien qui unit les deux hommes. Car, bien qu'il ne le reconnaisse pas, Grammont multiplie les marques d'affection paternelle à René et s'amuse à se contredire. Un soir sur la dunette, il évoque avec son fils la campagne de Froidchapelle, qui se trouve non loin de Chimay, une autre fois, il appelle : "Vicomte, venez voir, j'ai quelque chose à vous montrer". Il sort de son pourpoint une petite médaille, sur laquelle René lit distinctement le nom de sa mère : C'est la seule femme que je n'ai jamais aimée vraiment, dit Grammont. Elle est morte et le paradis n'existe pas, pas plus que l'enfer ; j'en conclus qu'il faut vivre bien et fort."

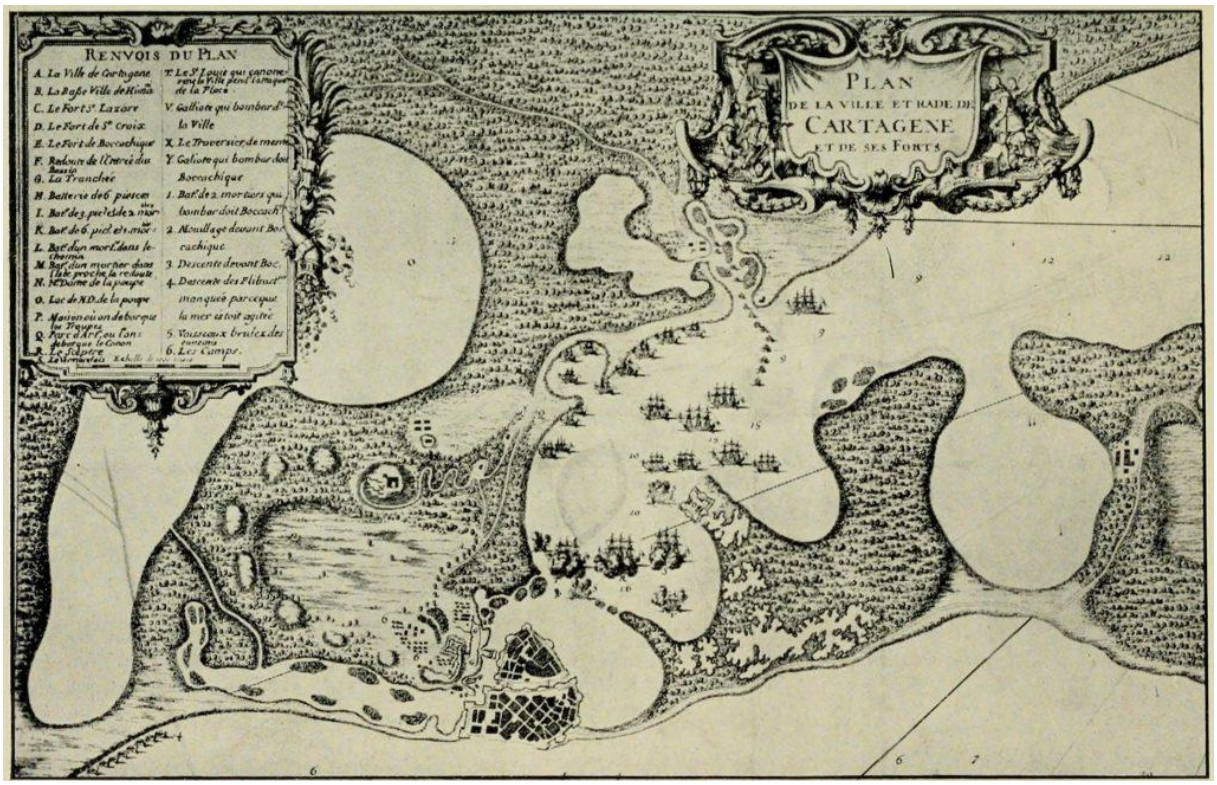
Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

C’est bien du personnage, d’ailleurs : il est toujours là où on ne l’attend pas. Grammont est sans pitié mais pas sans honneur ni scrupules : il répugne à l’usage de la torture, ne fait pas de différence entre pauvres et riches, colons, esclaves, indiens, métis. Surtout, le plus étonnant pour un pirate, il ne prise rien tant que la vie, aussi répugne-t-il à tuer ailleurs qu’au combat.

Grammont disparaît un jour de 1686, avec ses trois vaisseaux, on ne sait pas comment. C’est son lieutenant principal qui prend sa relève : il s’appelle Veyrand, Marius de son prénom ; et c'est le grand amour de René de Triviers. Peu de temps avant sa disparition, ils sont entrés en même temps dans la fraternité des Frères de la Flibuste, adoubés en une même cérémonie par Grammont en personne.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre XVIII : La fourmi vorace et les anthropophages



Mafumba tenait son surnom étrange aux circonstances dans lesquelles on l'avait trouvé. C'était vers la fin de la guerre de la Ligue d'Augsbourg, en 1697 ou 1698 (on ne savait plus très bien, tant il fallait de temps aux nouvelles du continent pour arriver aux Caraïbes), peu de temps après la prise de Carthagène par l'expédition franco-corsaire du seigneur de Pointis… Celui-ci, autant roublard que bon capitaine (il avait d'ailleurs commencé sa prestigieuse carrière en tant que corsaire, sous Jean Bart et Tourville), s'était radiné au début de l'année à Saint-Domingue, à la tête d'une escadre d'une dizaine de bateaux qui contenaient douze cents soldats de l'armée régulière. Pointis savait que c'était trop peu : pour atteindre l'objectif qui lui était imparti, il avait absolument besoin de troupes supplétives. L'alliance avec la flibuste seule lui apporterait non seulement l'appui des meilleurs marins et combattants des Caraïbes, mais encore l'effroi que ceux-ci provoquaient éviterait sans doute à son corps expéditionnaire de s'enliser dans un siège coûteux. Contre la participation à l'entreprise, il avait donc promis à l'assemblée des flibustiers une conquête

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

lucrative, puisqu'ils seraient payés selon le code de répartition pirate ; de plus, il s'était engagé à ce qu'ils soient associés aux décisions stratégiques.

Les flibustiers avaient été engagés dans les plus rudes coups de main, soit la prise des deux forts qui commandaient l'entrée de la rade, puis garnisonnés aux mêmes endroits, tandis que Pointis recueillait le prix de leurs efforts et entrait dans la ville à la tête de ses seuls soldats.

Durant les semaines de négociation qui s'en étaient suivies, les valeureux flibustiers avaient eu toute l'occasion de ruminer leur amertume, qui s'était accrue au moment du partage du butin, puisqu'ils n'avaient évidemment pas été rétribués comme il avait été prévu mais avaient reçu une solde comparable aux hommes de garnison. Au moment de quitter Carthagène, les flibustiers floués avaient fait volte-face, étaient retournés dans la ville et, une seconde fois, l'avaient mise à rançon. Cependant, comme il ne restait plus que quelques plumes à la volaille d'or, la fortune n'avait pas été au rendez-vous : les pirates étaient repartis grugés.

Harassés et mal payés de leurs efforts, les flibustiers s'étaient éparpillés en une multitude de petites formations, tant pour échapper à la poursuite anglo-espagnole qu'à cause de leurs divergences quant à leurs prochains objectifs. La suite fut un désastre, digne de la liquidation des Compagnies d'écorcheurs : tandis que Louis XIV arguait de ce succès pour forcer les Espagnols à signer la paix, les flibustiers, maintenant privés de l'appui royal, tombèrent de Charybde en Scylla. Partout où ils se rendaient, ils trouvaient sur leur chemin populations hostiles, escadres ennemies ou autorités soupçonneuses. Il n'en fallait pas plus pour faire voler en éclat le code d'honneur de la piraterie : chacun voulait réaliser son petit profit et, au bas mot, sauver sa peau. En quelques mois de ce régime, le grand corps de la flibuste française avait été annihilé.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Les Frères de la Flibuste n'avaient pas échappé à ce délitement. Les premières années après la disparition de Grammont avaient encore été lucratives mais Veyrand n'avait pas l'ascendant de Grammont. Il manquait au jeune flibustier le courage physique de son prédécesseur, ainsi que son goût pour l'égalitarisme. Triviers ne cessait de le répéter à son amant : cela déplaisait aux flibustiers. De plus, la chance n'avait pas souri aux audacieux. Deux des navires de la petite troupe avaient disparu corps et biens, et les prises, qui avaient coûté très cher, avaient rapporté fort peu. La plupart des bateaux capturés étaient de lourds vaisseaux, chargés de bétail ou de maïs, difficiles à écouler. Peu à peu, on en vint à reprocher à Veyrand son manque de lucidité, son entêtement et son avarice : il s'acharnait à chasser sur des flots déserts et lorsqu'il revenait mouiller à La Tortue, il n'avait pas le bon goût d'abreuver à l'œil ses équipages déconfits.

Durant toutes ces années, René de Triviers n'avait pas cessé de mettre Veyrand en garde, pointant justement ses maladresses et son manque de hardiesse. Toutefois, la seule erreur que ce dernier avait jamais reconnue, c'était de ne pas avoir caché à ses hommes sa liaison avec Triviers, qui avait nui à son prestige personnel. Une manière déguisée d'insulter son amant et de lui signifier la distance qu'il entendait désormais mettre entre eux, puisque l'homosexualité était courante entre les marins et que ceux-ci se fichaient comme d'une guigne des orientations sexuelles de leurs frères, tant qu'ils restaient eux-mêmes libres de leurs goûts et de leurs pratiques. Veyrand resta donc seul dans sa tour d'ivoire.

Cependant, Veyrand était tout sauf un idiot. Orgueilleux mais pas aveugle, il savait dans son for intérieur reconnaître comme des évidences les vérités que Triviers lui avaient révélées. Lorsque l'affaire de Carthagène s'était présentée, il en avait tout de suite conçu le profit qu'il pourrait en retirer. En plus de la fortune promise par Pointis, cela affermirait son autorité battue en brèche et, peut-être le point le plus important, cela le rapprocherait

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

personnellement des œuvres de la Couronne, puisqu'il songeait déjà à raccrocher…

Veyrand avait donc mis tout son poids dans la balance pour convaincre ses hommes de participer à l'expédition. Chose faite, c'étaient les Frères de la Flibuste qui avaient pris d'assaut le fort de Boca-Chica, initial succès qui avait permis la prise de la ville !

À cette aune, on peut se faire une idée de l'amertume des flibustiers de Veyrand lorsqu'ils s'étaient retirés de l'aventure. L'assemblée pirate qui s'était tenue trois jours plus tard avait eu comme conséquence logique que Veyrand s'était vu mis en minorité et bientôt jugé par son équipage : il avait été décidé que lui et cinq de ses hommes restés fidèles seraient marronnés, c'est-à-dire abandonnés seuls, sans armes et sans nourriture sur la terre la plus proche. Sans l'intervention de Triviers, le programme eût été appliqué à la lettre, mais le chirurgien fit valoir que le capitaine et ses cinq fidèles n'avaient commis d'erreur que d'avoir cru un peu plus que les autres aux promesses de Pointis ; à ce titre, ils furent autorisés à conserver leurs sabres, leurs fusils et un tonnelet de poudre.

Aussitôt dit, aussitôt fait, une chaloupe avait été mise à l'eau, qui avait débarqué les six hommes sur un littoral inhospitalier. Seul Triviers avait jeté un œil sur le rivage qui s'éloignait, dans sa longue vue, il avait vu Veyrand, le poing en l'air, qui vociférait ses imprécations.

Lorsque René de Triviers revint sur les lieux six mois plus tard, des marrons, seul Veyrand et le nègre Congo étaient encore en vie. Très vite en effet, les six hommes avaient été attaqués par des Indiens du village voisin. Deux d'entre eux avaient été enlevés au cours de la première confrontation : ils avaient fini boulottés au terme d'un grand festin, puisque les indigènes étaient anthropophages. Plutôt que d'attendre l'assaut suivant, Veyrand avait décidé d'attaquer le village. Les quatre survivants avaient tout brûlé

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

sur leur passage. Tous les indiens de la tribu, hommes, femmes et enfants, soit près de soixante personnes, avaient été exterminés au terme d'un coup de main audacieux. Seul un des quatre assaillants avait été occis dans l'aventure.

Lorsqu'ils étaient arrivés dans la dernière case, les trois survivants y avaient trouvé un jeune garçon de cinq ou six ans, atterri là par un mystère resté inexpliqué. Au milieu du tumulte et des incendies, l'enfant était occupé à ronger avidement un restant de carcasse, comme si de rien n'était. Mafumba, c'est un Mafumba ! s'était écrié en sa langue maternelle le nègre Congo, qui faisait allusion à des fourmis reconnues pour leur voracité, et il avait éclaté de rire avant de prendre l'enfant sous sa protection.

S'il est bien certain que l'attaque du village était une prévention nécessaire pour éviter une fin gastronomique, Veyrand et ses deux acolytes, qu'on appelait Congo et Casamance, ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'il avait été excessif de brûler le village entier. Il n'y avait plus rien à manger et il ne se trouvait aucun indigène pour ramasser quelque pitance sur l'estran ou en lisière de l'épaisse forêt tropicale. Durant quelques temps, les trois hommes et Mafumba se nourrirent de noix de coco, de crabes, de singes hurleurs que Casamance grillait ainsi que des quelques restes qu'ils exhumaient dans le village brûlé mais bientôt, les vivres vinrent à manquer et la famine s'installa. On en fut réduit à sucer des écorces et mâcher des racines, le regard vide, fixé vers l'horizon.

C'est sans doute durant un de ces moments d'attente que Casamance conçut le funeste projet qui lui coûta la vie. Il alla trouver Congo et lui expliqua qu'il fallait se résoudre à sacrifier la vie du plus faible pour sauver celle des plus forts et qu'à ce titre, il fallait tuer Mafumba pour pouvoir le manger. Cette perspective fut insupportable à Congo qui avait en très peu de temps conçu un attachement viscéral, de nature paternelle, à son jeune protégé. Du coup, il se leva et fracassa la tête de Casamance.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Toutefois, le soir, autour du feu, tandis que la cuisse de ce dernier chantait encore sur le gril selon le mode dont le repas avait lui-même usé pour les singes, Veyrand, Congo et Mafumba concédèrent que Casamance ne s'était pas trompé sur tout. Veyrand avait donc proposé que le prochain à être mangé serait tiré à la courte paille… Mais il n'eut pas le temps de tricher.

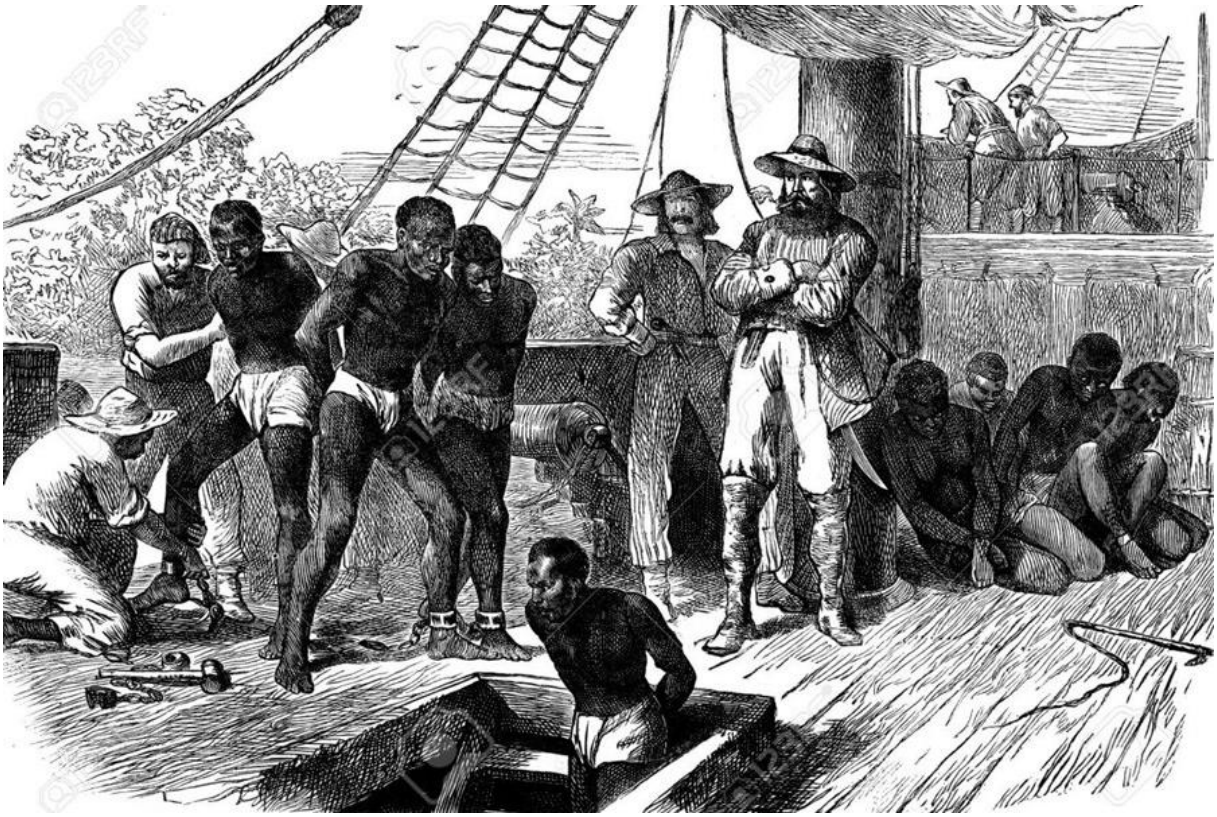
Hanté par l'idée qu'il avait abandonné son amant, son ami, son frère, René de Triviers, sitôt qu'il avait rallié La Tortue, avait rassemblé quelques économies, mis sur pied un équipage et était retourné sur les lieux du drame. Il était arrivé juste avant le sinistre tirage au sort.

Lui, c'est Mafumba, il est avec Congo. Il est avec nous, ce n'est pas négociable, avait dit Veyrand en montant à bord du brick qu'avait affrété Triviers.

Lequel avait pensé qu'un autre enfant serait bien utile pour distraire Olivier ; ils seraient donc deux enfants à bord.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre XIX : Trois louis d'or



Il y a des moments particuliers dans la vie, des moments où la tourbe indistincte de ce qui fait nos jours, nos nuits, nos préoccupations, nos désirs, nos espérances, nos rêves et nos actes, semble tout à coup prendre une intention claire et précise, où l'on sent que l'on n'a plus qu'à tendre la main pour cueillir ce qui était à la fois confus mais tellement profond et qui se refusait à nous depuis si longtemps. C'était donc ça et c'est là! Enfin à portée et sous cette forme qui semble un œuf, tant elle est aussi parfaite qu'évidente.

On prend ce miracle pour la récompense de la patience et du calcul, du soin qu'on a pris pour se rapprocher de l'objectif, mais cet alignement des astres est parfois aussi le fruit du hasard, qu'il faut alors forcer, du moins si l'on est un pirate. Ô moralistes, ne venez pas nous rebattre les oreilles avec la vertu et la satisfaction que la poursuite d'un objectif noble apporte aux âmes

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

élevées ; ce qui fait notre satisfaction, c'est de goûter à l'objet du désir ; il n'y a pas de bonheur supplémentaire dans la vertu (à la grande rigueur une exaltation masochiste, toutefois on a vu très peu de flibustiers portant le cilice).

C'est bien cela. Pour se figurer ce qui l'anime, disons qu'il n'y a pas de moment plus abouti pour lui que celui où, s'apprêtant à tirer, un œil rivé sur l'objectif, l'autre fermé sur l'oblitération de sa pensée, il entame la course molle de la détente : à un moment précis qu'il ne peut se figurer mais qui est proche, le coup va partir, dans un fracas de fortune, un tourbillon de richesses, un nuage de diamants. Bien sûr, il y a loin de l'œil du fusil à la cible. C'est qu'il peut encore s'en passer des choses : un hoquet de la houle, une saute de vent, l'appel d'un camarade. La balle passe à côté, tout est à recommencer ; qu'importe, si l'on tire, c'est parce qu'on voit la balle pénétrer les chairs, avant qu'elle ne soit partie. Enfin, on voit… rien de moral ici, pas la moindre prise en compte de cette intolérable piqûre, qui ensanglante et brise une vie : quand on s'appelle Veyrand et qu'on désire la fortune, on ne s'embarrasse pas de principes.

Les principes, ah, c'est du brouet pour les ahuris, cela ne remplace pas la richesse. Lui, Veyrand, il savait : il était né au plus profond de la misère, il en connaissait toutes les secrètes flétrissures, les amertumes, la désespérance. Il s'était juré d'en sortir seul et avait haï ses parents et ses frères et sœurs pour leur résignation paysanne : c'est à croire qu'ils se complaisaient dans les ordures, les famines, les épidémies et l'obéissance obtuse qu'ils avaient envers leurs maîtres et leur dieu. Comme si Dieu était armé d'un fusil !

Il avait cherché la fortune toute sa vie et ne l'avait jamais trouvée. Cent fois, il avait cru l'atteindre et elle s'était refusée à lui ; la frôler, oui, la posséder, jamais encore. Plutôt que de l'abattre, cela n'avait fait que renforcer sa cupidité.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Veyrand avait quitté son bourg dévasté un jour qu'il avait neuf ans, parce qu'un capitaine d'un régiment de dragons lui avait donné à manger en échange d'une caresse. L'infâme pouvait en faire sa chose, le forcer à se conformer en tout point à son désir, le prostituer à d'autres, au moins ne crevait-il pas de faim. À son service, le soldat lui avait appris à lire, à écrire et, plus important à ses yeux, à compter. Quelques mois plus tard, il avait été perdu au jeu. Par le hasard du jacquet, il était entré au service d'un jésuite, de qui il préparait les tisanes et bassinait la couche, comme de bien entendu. Il acheva son éducation en cajolant le prêtre.

Cet apprentissage avait duré cinq années, qui s'étaient conclues par un premier vol et son embarquement comme mousse sur un bateau négrier, parti de La Rochelle. On avait navigué jusqu'aux côtes de Casamance, où l'on avait trouvé la cargaison, un ramassis pouilleux d'esclaves épuisés, déjà transbordée à deux reprises en raison d'avaries répétées. La moitié de la marchandise était morte durant le voyage car le navire s'était trouvé bloqué dans une bonace durant près d'un mois, ce qui avait provoqué une famine à bord. Une des missions du mousse consistait notamment à faire l'inventaire de la cargaison chaque matin, on jetait par-dessus bord les morts et les mourants, avec de grands soupirs du capitaine, qui voyait fondre son bénéfice ; Veyrand comprenait son dépit, il pensait qu'il était dommage d'en être réduit à abandonner cette fortune au bénéfice des requins.

La traversée s'était achevée à l'approche des Caraïbes, lorsque le piteux bateau avait été attaqué par des pirates hollandais. L'affaire avait été rapide : un abordage hurlant, quelques coups de fusil, le capitaine et quelques hommes qui tombent et puis, presque aussitôt, la reddition de tout l'équipage. Chacun avait eu le choix (la marchandise exceptée, qui fut vendue aux Anglais à la Jamaïque) de rester sur le navire et de rejoindre les forbans. Les autres seraient débarqués à la vue du premier port… Cependant, tout le monde était resté car, tout compte fait, il valait mieux embrasser l'état de pirate que celui d'esclave ou de prisonnier, même temporairement.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Cette bifurcation du destin n'entama en rien la résolution de Veyrand, qui gardait son cap obstinément. Fort de sa formation de mignon, il passa au service de son nouveau capitaine, sûr qu'il pourrait en tirer un bénéfice futur. Il avait à l'époque cousu dans le revers de son pourpoint les trois louis d'or qu'il avait volés au jésuite.

Quand il était seul, il les caressait à travers l'étoffe, comme font les pères émus sur le ventre des femmes enceintes, mais le plus souvent, il se contentait, avec une précision d'usurier, d'en estimer le poids : les quelques dixièmes d'once d'or qu'il portait sur lui accompagnaient tous ses mouvements ; il les sentait à chaque pas, à chaque balancement. Lorsqu'il officiait au service de son maître, il ne les perdait pas de vue et se rhabillait sitôt l'affaire finie. L'autre prenait cela pour une coquetterie, il avait tort. Il s'était imaginé que Veyrand l'aimait : cette erreur lui coûta cher puisque sitôt arrivé sur l'île de la Tortue, il reçut, au propre comme au figuré, un inexplicable coup de poignard dans le dos. Il en expira deux jours plus tard.

Libéré de ses obligations, Veyrand garda l'état de pirate. Il se fit engager sur un navire en qualité de matelot. Son statut s'améliora vite, grâce à l'amitié d'un moucheur, qui lui apprit l'art du mousquet. C'était Veyrand qui, durant les abordages, chargeait alternativement les armes de son amant. De la sorte, celui-ci dégommait en double. Loin de la mêlée, Veyrand voyait tomber les capitaines, les maîtres d'équipage, les chefs de pièce avec une satisfaction contenue. Bientôt, il fut assez habile pour tirer à son tour et l'élève dépassa vite le maître. Comme Veyrand avait pour habitude de tirer depuis la hune et qu'il était d'une précision redoutable, il hérita du sobriquet de fauconneau. Sur cette réputation, il n'eut aucun mal à intégrer l'équipage de Grammont.

Sitôt engagé sur l'*Isabelle*, Veyrand rêva de séduire son nouveau capitaine. Mais Grammont se fichait comme d'une guigne de ses œillades, au grand dépit du jeune homme, qui en conçut une haine farouche à son égard, bien qu'il ne la fît jamais savoir à personne. Tout en Grammont provoquait son

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

dégoût, depuis sa flamboyance jusqu'à la pitié qu'il éprouvait de temps à autre envers ses victimes. Pour ça, on pouvait dire que le godelureau n'avait sans doute jamais eu faim, il en serait revenu de ses grands airs !

Mais comme toujours, il fallait serrer les dents et courber l'échine, cacher ses intentions, faire bonne figure, apprendre… un jour, la fortune viendrait à lui ! Il saurait la recevoir comme on accueille un vieil ami de retour de voyage.

Veyrand ne se trompait pas et ne dut pas attendre longtemps qu'elle lui fît un signe. Celle-ci lui apparut sous les traits de René de Triviers, vicomte de son état. C'était un jeune homme dégingandé et maladroit, que Grammont avait exhumé d'on ne sait où et qu'il avait bombardé chirurgien. Il ne fallait pas être grand clerc pour se rendre compte que c'était un praticien inexpérimenté. Veyrand en avait donc fort opportunément conclu que, pour une raison ou pour une autre, il avait intérêt à s'en rapprocher. À l'espionner, il ne tarda pas à se rendre compte que Triviers n'était pas attiré par la gent féminine : du pain bénit pour lui. Un jour qu'il le surprit à pleurer la mort d'un matelot, il s'était approché pour le consoler. Il avait plaqué violemment ses lèvres sur les siennes, ainsi qu'une main entreprenante sur son entrejambe. Une demi-heure plus tard, à la faveur d'une cambuse, ils étaient unis par le pêché de chair et Triviers était à lui.

Leur histoire dura près de quinze ans, durant lesquels Triviers, ensorcelé, souffrit du manque de tendresse et d'empathie de son partenaire. Dans l'intervalle, il n'eut jamais la force de le quitter (ni de prendre la mesure exacte de sa duplicité, celle-ci lui étant inconcevable). D'ailleurs, faut-il parler de rupture au terme de ces quinze années ? C'était beaucoup dire : disons simplement que lassé des tueries et de l'inconfort, Triviers décida d'en finir et de retourner au pays. Veyrand décida alors que l'inconstant le paierait cher, mais, comme d'habitude, il avait le temps.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Triviers ou Cronfestu, comme il se faisait dorénavant grotesquement appeler, restait sa fidèle marionnette. Lorsqu'il le visitait à Nieuport, malgré les années passées et le ressentiment, l'apothicaire ne résistait jamais longtemps à ses avances. C'était chaque fois la même chose, il suffisait d'attendre : il y avait toujours un moment où le vieil apothicaire accepterait de fourrer son sexe en bouche. En somme, Cronfestu était un faible, soumis aux caprices de ses cœur et corps, et cela lui était une occasion supplémentaire de lui vouer un secret mépris. Par conséquent, il avait commandité son assassinat avec délectation.

Maintenant, Mafumba lui apprenait que le coup n'avait pas porté. Qu'il attende alors, il ne fallait pas effaroucher le pigeon et, tout bien pesé, il pouvait encore être utile. Avec Ninon la Mort dans les parages, Cronfestu reprenait de l'importance : lui seul était capable de calmer cette irréductible peste. Oui, vraiment, c'était une bonne chose que le coup ait raté. Ninon se présentait plus vite que prévu au rendez-vous : grâce à cette baderne de Cronfestu et cet idiot de Lazare, on allait lui servir son fils sur un plateau. À condition qu'elle livre sa carte au trésor, bien sûr. La fortune, enfin, enfin, enfin ! Sur son cheval, le vieux Veyrand en frémissait d'aise : après long temps de visée, le moment de tirer était enfin venu.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre XX : Au rendez-vous de la marquise

Il se trouvait à quelques lieues de Paris, ou plutôt devrait-on dire à quelques méandres en aval, un fort commun patelin du nom de Chatou. C'était un modeste village de chaumières en torchis, dans lesquelles s'entassait une population aussi malheureuse que misérable ; les temps étaient encore durs. Depuis toujours, la Seine coulait à Chatou son cours large et généralement paisible, parsemant au cours de ses crues soudaines les rivages de gravières et de terres propices au maraîchage. En 1650, on avait franchi le fleuve d'un pont, et l'économie s'était accrue grâce à la nouvelle liaison avec la capitale, qui permettait de valoriser le surplus et bientôt même de spéculer un peu et de s'enrichir ; on avait aussi commencé à voir des nobles et des bourgeois fortunés qui s'étaient offert l'un ou l'autre rendez-vous de chasse dans les environs, attirés par les forêts environnantes.

La dernière en date de ces habitants en quête de quiétude était la très belle et très riche Madame de Jussieu-Fronsac, marquise de son état et accessoirement châtelaine de Montmaur, seigneurie aux portes de la Provence. Les affaires de Madame la Marquise l'appelant à Paris quatre à cinq mois par an, elle avait résolu de se faire construire ni trop près ni trop

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

loin de la capitale et de Versailles une habitation digne de son rang et n'avait pas lésiné sur la dépense. Madame la Marquise ne cherchait pas à dissimuler l'opulence que sa fortune lui permettait.

Elle commença par ceinturer sa propriété d'un mur de briques plus haut qu'un homme de grande taille portant un nain sur les épaules. Le portail, fait d'une lourde grille en fer forgé, ouvrait sur un immense courtil, aux espaces étonnamment découpés selon un schéma concentrique. Il y avait d'abord, sur tout le pourtour intérieur et sur une largeur de quinze toises, des plates-bandes qui constituait un immense potager. Puis, un espace de verger ceinturé d'une double rangée de haies épineuses. Ensuite venait un espace boisé, au milieu duquel, comme planté au milieu d'une clairière, s'élevait la demeure de Madame la Marquise.

Cette demeure s'appelait le château de la Garenne. Le château était neuf, mais sa structure rappelait les nécessités des siècles perturbés. Il était construit sur un soubassement plein, qui le plaçait d'emblée à six pieds du sol. On y accédait par une seule porte, une grande poterne carrossable qui donnait accès à la cour d'entrée. Ce bâtiment était fendu en son milieu d'une grille verticale qui pouvait à tout moment en barrer l'accès. On pénétrait alors dans l'espace que Jussieu-Fronsac appelait à proprement parler la garenne, un vaste terrain dégagé qui semblait aspiré par la convergence des chemins rectilignes qui menaient vers la façade intérieure du château.

Cette façade, faites de briques rouges et de pierre de taille, comme il était commun dans les environs, était disposée en deux niveaux. Le premier, dévolu à la vie sociale, présentait quatre hautes portes-fenêtres et, au centre, la porte d'honneur. L'invité y entrait dans une vaste salle d'apparat, qui traversait le bâtiment de part en part et qui pouvait contenir, disait-on, deux cents personnes les soirs de fête. Les murs étaient d'une blancheur éclatante, rehaussée par le dessin des moulures en stuc, plaqués à la feuille d'or.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Madame la Marquise était jeune et riche ; elle ne manquait pas de prétendants ; on se pressait à son appel, lorsqu'elle daignait ouvrir les grilles de son domaine. C'étaient quelques heures de froufrous étourdissants, de buffets somptueux, de sorbets délicats confectionnés avec les fruits du jardin (principalement des fraises et des framboises), de bons vins que l'on buvait en écoutant des bourrées éperdues.

Quelle excitation ! Tout Paris se pose cette question : quel était le déguisement de la Marquise, lors de la dernière fête ? Son préféré ? Un masque de carton noir, semblant une tête de mort, qu'elle porte sous un tricorne à large bords, embelli de quatre grandes plumes d'autruche teintes en rouge. Quelle divine excitation : personne ne pouvait jamais être assuré qu'il s'agissait précisément de la marquise car quatre créatures absolument semblables à elle déambulaient tout le long de la réception. Les belles mystérieuses n'étaient pas moins enjôleuses pour autant. On cherchait des secrets, on en était tout émoustillé.
À l'aube, les lampions s'éteignaient. Affalé dans son carrosse, chacun rentrait chez lui, contenant un haut-le-cœur à chaque cahot de la route. Que maudits soient les patachons et les traîtres punchs, vous avez gâté les coussins du carrosse ! À la garenne, Madame la Marquise restait seule avec sa laborieuse domesticité. Elle donnait des ordres clairs et précis. Quelques minutes plus tard, sortant des bâtiments d'aile, une armée de petites mains aurait tout rangé et nettoyé.

Dans l'intervalle, nous avons suivi Madame de Jussieu-Fronsac dans ses appartements. Elle nous précède dans l'escalier, ce qui nous permet de la contempler avec toute l'impudeur nécessaire à l'examen détaillé. Vertudieu, c'est une jolie poupée, la marquise ; l'escalier est bien… grand… en fait on s'en fout : on est rivé à la silhouette dansante de Madame de Jussieu-Fronsac, châtelaine de Montmaur. On a beau dire, dans dix marches, nous serons dans le secret de ses appartements, et ça fait quelque chose.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Mais non. Monter, il n'en était pas question. Il aurait déjà fallu trouver les escaliers dérobés, dissimulés dans les boiseries des salons latéraux… Pour ses commodités amoureuses, la Marquise avait simplement fait aménager un petit salon privé attenant à la grande salle d'apparat. Elle s'y éclipsait de temps à autre au cours de la soirée.

Il se disait que Madame la Marquise aimait la compagnie des hommes, cependant il ne s'en trouvait guère pour se vanter d'une bonne fortune. Les fanfarons semblaient frappés d'un sort funeste. Les silencieux restaient taciturnes. Plus que beaucoup d'autres, la belle marquise avait depuis longtemps compris que son succès mondain reposait sur le mystère qu'elle incarnait, et elle en jouait avec beaucoup de malice. On lui prêtait des bons mots, des réparties piquantes : en vérité, elle parlait peu. Et si d'aventure, elle cédait aux avances d'un amant discret, elle ne lui donnait jamais le loisir d'admirer le tatouage en forme de tête de mort qu'elle portait sous le sein gauche, : Madame de Jussieu-Fronsac avait ses coquetteries.

Les appartements de la marquise étaient constitués de quatre grandes pièces en enfilade, chacune d'entre elle étant séparée de l'autre par un petit salon. La première pièce était une salle de réunion, dans laquelle trônait une grande table ronde et une dizaine de fauteuils ; la seconde était une bibliothèque, aux murs lambrissés ; la troisième était une salle d'armes ; enfin la quatrième constituait la chambre à coucher de la marquise, flanqué de deux petits appartements attenants. L'un de ces deux appartements était d'ordinaire occupé par l'homme qui, jour et nuit, s'attachait à son service. C'était un géant patibulaire, aux mains démesurées, qui partageait son temps entre la culture des légumes potagers et sa charge de garde du corps ; depuis deux jours, la marquise en attendait des nouvelles.

Et donc, la voilà qui, ouvrant un placard, débouche sur un escalier qui monte dans les combles. Après quelques espaces vides, on arrive dans le pigeonnier, dont on entend le ronflement. Madame la Marquise de Jussieu-

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Fronsac salue un homme qui est occupé à nettoyer des cages ; elle demande s'il y a du nouveau, le type répond que non. La marquise est inquiète : voici deux semaines qu'elle est sans nouvelle de La Pogne. Il a deux jours de retard sur ses prévisions. Depuis qu'elle a réceptionné le rendez-vous de Veyrand, Christine de Jussieu-Fronsac s'est reprise à espérer. Son fils est vivant ! Elle le sent, son instinct de mère ne peut pas se tromper ! Elle l'a toujours su ! Elle le veut ! Il ne peut en être autrement : que sa volonté soit faite !

Elle redescend dans ses appartements, se glisse dans la sorte d'alcôve qui est fait par un renfoncement dans le mur. Elle s'assoupit quelques minutes sur le lit. Quelqu'un vient frapper et dans un demi-sommeil, elle entend qu'on lui dit : "La Pogne vient d'arriver, boss, j'ai pensé que ça vous intéresserait de l'entendre".

Christine de Jussieu-Fronsac, aussitôt réveillée, se lève, redresse son juste-au-corps et descend incontinent là où elle est certaine de retrouver La Pogne : dans les cuisines du château. Le dialogue suivant s'établit :

NINON : Donc, il attendait Veyrand.

LA POGNE : Je vous l'affirme, boss !

NINON : Veyrand ne ment pas. J'aurais dû y retourner, c'était évident. Palsambleu ! Cronfestu ! Cronfestu…

LA POGNE : J'ai failli en mourir, et il n'y avait pas d'enfant trouvé à Nieuport. Cronfestu était seul, je suis formel ! C'est autre chose.

NINON : Bast, c'est égal, l'heure n'est pas aux conjectures. Veyrand nous fixe rendez-vous à La Haye. Mais à combien s'établit notre retard ?

LA POGNE : Il m'a fallu deux journées à bride abattue depuis mon départ d'Ostende. Mais ils ne cheminent pas vite, nous les aurons rattrapés dans les cinq jours.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

NINON : Non. Je ne veux prendre aucun risque. Nous allons scrupuleusement suivre les instructions du coquin. Et nous allons lui donner ce qu'il veut. Fais recopier la carte, je l'ai posée sur la table de la salle du conseil. Et après va te reposer, nous partons dans cinq heures. Qu'on avertisse les relais du nord !

LA POGNE : Entendu, boss, je finis de souper et je m'y mets !

NINON : J'ai bien peur qu'il te faille encore abandonner tes laitues et tes framboises quelques longs mois. Nous récupérons Olivier et nous retournons à Montmaur sur le champ.

LA POGNE : Je vais donner les instructions, boss.

NINON : Je n'en doute pas. La chasse est relancée. Je cours m'habiller !

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre XXI : Au sommet du Grand Morne

Il y a dans les Indes Occidentales une île enchanteresse, aux collines rabotées par une végétation touffue ; ces reliefs sont appelés les mornes et cette île, jadis nommée Hispaniola, se nomme à présent Saint-Domingue.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Le Grand Morne se trouvait à proximité de Petit Goâve, une bourgade érigée en colonie en 1663 par les Français, qui en avaient fait le siège de leur administration. Le Grand Morne était une haute colline giboyeuse, depuis laquelle on pouvait contempler la mer ou plus prosaïquement guetter l'arrivée d'une proie espagnole. Alors on redescendait quatre à quatre, on prévenait les copains et on se mettait en chasse. Dans d'autres circonstances, on y traquait sans pitié la viande à boucaner ou l'esclave en fuite. En effet, depuis le développement de la colonie et l'essor du commerce international, la main d'œuvre était rare, or sans main d'œuvre, comment cultiver le tabac et le sucre ? comment aurait-on pu satisfaire la demande des salons européens ?

Malgré l'adoption du Code Noir, fort opportunément rédigé par Colbert pour limiter les exactions exercées contre le prolétariat servile, il se trouvait encore quelques esclaves assez rétifs pour préférer la liberté au confort de leurs cases, la faim au délice que représentait leur brouet, la sauvagerie aux bienfaits de la civilisation. Sous peine de fumer du mauvais tabac ou de boire son chocolat trop amer, il fallait éviter que leur exemple ne fût suivi par le plus grand nombre ; de la sorte, on coupait l'oreille à la première fuite, on tranchait le jarret à la récidive, enfin, si l'essorillé boiteux clopinait encore vers la brousse, indifférent aux appels du bon sens, on était en droit de le pendre.

Il était aussi permis de l'occire là-haut, car c'était plus commode de ramener un cadavre qu'un prisonnier qui traînait la patte mais dans ce cas précis, il fallait une commission délivrée par le Gouverneur de sa Majesté. C'était un rare privilège qui n'était accordé qu'aux meilleurs tireurs, et encore fallait-il qu'ils fussent bien en cour.

- Congo, quelle heureuse surprise ! Puis-je savoir ce que tu fabriques avec cette pelle en main ? Que voilà une étrange préoccupation pour un nègre en fuite…

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

- Je ne suis pas en fuite. Je suis un homme lib' et j'ai loisi' d'aller où bon me semble !
- En un sens, je ne peux te donner tort. Grammont t'a affranchi… mais voilà dix ans qu'il n'a plus donné signe de vie et les gens sont de peu de mémoire. Il faut se rendre à l'évidence : la couleur de ta peau atteste de ton statut… Il y a des gens qui disent que tu es un esclave. Des gens sont à ta recherche… Je les ai précédés pour te prévenir.

L'homme armé de son fusil marqua un temps d'arrêt avant de reprendre, patelin :

- Mais ces considérations sont hors de propos. Je ne suis pas d'avis que la condition d'esclave soit irrémédiable et je t'apprécie. Toutefois, il me semble que je t'ai posé une question, n'est-ce-pas ? Or toute question a sa réponse, pas vrai ? Nous avons tant fait ensemble, nous sommes un peu amis, non ? Et si je ne m'abuse, tu comptes parmi ceux qui m'ont valu d'entrer dans la confrérie de la Flibuste…

Congo posa sa pelle et se redressa. Il jeta un œil aux alentours. Depuis combien de temps Veyrand l'observait-il ? Il fallait sans doute gagner du temps, obtempérer.

- Montre-moi le parchemin, Congo.

- Quel pa'chemin monseigneu' ? Je n'ai pas de pa'chemin…

- Allons, je pourrais me fâcher, te menacer de mort… je n'en fais rien. Je suis là pour t'aider, même si c'est moi qui tiens le fusil, à ce qu'il semble.

Congo tira de sa culotte élimée un vieux bout de papier poisseux.

- Ah voilà, tu es intelligent, Congo, n'est-ce-pas ?

- C'est le frè'e géné'al qui me l'a donné ! Ce papier est ma p'op'iété, je l'ai 'eçu des mains du frè'e géné'al.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

- Montre-moi ce parchemin, Congo, nous l'allons examiner.

Congo tendit le bras. Veyrand s'empara du texte et déchiffra péniblement :

Prime du triangle gravir le grand morne
Creuser des tombes Sinistres À répéter mort De l'amour
Ad libitum restent Prime et Carte

Comme souvent, Grammont avait opté pour l'audace. Le village désert ne payant pas de mine. Les pirates étaient partis à l'assaut comme à l'exercice, avec des grâces de danseurs sans orchestre, avançant à pas furtifs et précis. Ils n'avaient pas pensé qu'une douzaine de soldats aguerris et résolus les attendaient dans le seul bâtiment en pierre. La salve en avait fait tomber cinq du premier coup.

Grammont avait gueulé. Nom de Dieu, c'est une embuscade. On tire d'en face, protégez les flancs ! Mais les rangs flottaient ; il y en avait, dans la cinquantaine de forbans débarqués, qui ne pensaient déjà plus qu'à une chose : déguerpir le plus vite possible et rejoindre le navire. C'est un piège ! hurlait Grammont. On se retranche et on fait le carré, les moucheurs au milieu !

Puis les Espagnols étaient sortis de leurs cachettes. Grammont pensa à Hannibal. C'était la tactique de Cannes, sans doute, qui avait inspiré les hidalgos : de chaque côté de la colonne flibustière, cinq cavaliers se préparaient à la charge. Coup d'estoc d'abord, puis coup de taille ensuite : ils étaient encerclés. Apprêtez-vous à les repousser, ils ne sont pas nombreux. Ce sont des hidalgos, ils ne vont pas attendre les mousquetaires, ces Espagnols sont trop fiers pour être de bons combattants ! Les voilà qui se mettent à la charge. Restez ici, nom de Dieu ! Mais rien à faire : un petit groupe de six forbans apeurés se carapate à vive allure ; les Espagnols donnent la chasse ; les fuyards jettent leurs armes, courent éperdus droit devant eux, vers le bateau ; ils sont sabrés par les cavaliers ; pour toujours

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

affalés sur le littoral de Floride. Les imbéciles ! dit Grammont. On reste groupés et on tire sur mon ordre !

Ah vraiment, cela avait été une rude affaire ! Les pirates tiraillaient sans beaucoup d'effet sur les cavaliers. Durant ce temps, des Espagnols embusqués les prenaient pour cible. Nous sommes à découvert, avait dit Grammont, il faut rejoindre la lisière plutôt que la plage, le chemin est bloqué ! Tenez les rangs !
Dans l'intervalle, quatre hommes étaient encore tués, d'autres blessés.

Maintenant, c'est chacun pour soi. Rendez-vous au navire, où vous serez sous la protection de nos canons. J'attendrai ici jusqu'au lever du soleil… Nous allons donner de l'occupation aux Espagnols, parole de Grammont ! Je veux mes six hommes avec moi !

Sortirent du rang Jean de Bordeaux, François de Nantes, Laurent le gars du Canigou, Pierre le Normand, Joël de la Charente et Congo, qui formaient depuis toujours la garde rapprochée de Grammont. Compagnons des premiers jours et de tous les mauvais coups, les sept hommes s'estimaient pareillement, au point qu'ils avaient formé une fraternité secrète et qu'ils eussent préféré périr que de voir tomber leurs camarades. Ils aimaient à l'occasion vider un dernier verre discrètement à l'exclusion masquée des autres et parlaient chacun de leur pays avec un vague regret qui un instant, leur poignait le cœur ; qui eût pensé que ces durs-à-cuire étaient sensibles à la nostalgie. Mais au réveil ils étaient redevenus ce qu'ils étaient : de redoutables combattants.

Pourtant, malgré leur vaillance, leur courage et leurs aptitudes au combat rapproché, cette fois il n'en revint que deux. Laurent fut frappé d'une balle en plein front, François fut occis d'un coup de sabre peu après, Joël tomba lors de l'assaut suivant, puis ce fut Pierre le Normand qui fut touché au genou droit, ainsi que Grammont blessé à la cuisse. Comme le soir tombait,

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

on prit parti de se replier. Congo emmena Grammont sur son dos et Jean fit de même de Pierrot ; on ne sait pas ce qu'il advint de ces deux derniers hommes : il y eut des coups de feu, Grammont voulait que Congo fît demi-tour, celui-ci refusa.

Grammont manqua de peu de mourir des suites de sa blessure infectée. Alité, fiévreux, pressentant la fin, il fit appeler son ami. Congo, je veux voir Congo, seul !

Les deux hommes parlèrent longtemps. Lorsqu'il sortit de la cabine, Congo en larmes serrait dans sa poche un petit parchemin.

- Je te crois, Congo, je te crois. Tu peux continuer à creuser… je te garantis un juste et équitable partage.

L'homme reprit son ouvrage, creusant sans cesse une terre rouge, presque pulvérulente. Veyrand restait au-dessus du trou. Bientôt, une longue boîte de bois apparut. C'était un cercueil ; on le sortit à grand effort ; il était occupé par le corps momifié d'une jeune femme qui avait dû être abondamment pleurée ; des fleurs desséchées, un bijou en forme de cœur en pectoral ; mais de trésor, point.

- C'était un leurre dit Veyrand, c'était bien trop facile. Et il fallait une grosse bête pour y croire ! Peste !

Veyrand, sentant la colère l'envahir, relit le parchemin. Le Grand Morne, la tombe, l'amour : tout y était. Mais comment interpréter *Ad libitum restent prime et carte* ? Il devait y avoir autre chose. Et ce Triangle ?

- Ce parchemin ne nous donne pas tous les éléments. Si j'y songe, il y a un bizarre triangle gravé sur le fronton de la chapelle de Petit-Goâve. C'est là que doit se trouver la carte ! Nous ne cherchons tout simplement pas au bon endroit !

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

- Non, Congo, tu ne feras pas dix pas en ville. Voici ce que je te propose. Tu me laisses le parchemin, je l'étudie au calme, je trouve la clef - peut-être à la Chapelle - et nous nous retrouvons ici à la prochaine lune, d'accord ?
- J'imagine que je n'ai pas le choix.
- Fais-moi confiance, Congo, si j'avais voulu te tuer ou te voler le parchemin, j'aurais eu cent fois l'occasion de le faire, non ? Nous sommes frères, je te le rappelle… Prends mon viatique, tu y trouveras de quoi t'alimenter durant les quelques jours qui te restent à m'attendre, mon pistolet et mon sabre. Prends, nom de Dieu ! Maintenant, fous le camp dans la forêt, je te dis qu'il y a des hommes à tes trousses !

Congo prit le pistolet, le passa dans sa large ceinture d'étoffe, puis il jeta le sac de provisions sur son dos et s'empara du pistolet. Il prit la direction de la lisière sans se retourner.

Lorsqu'il fut à trente pas, Veyrand épaula et fit feu.

Le vaillant Congo mourut d'une tache rouge apparue dans son dos, pas même surpris de son funeste destin. Veyrand attendit quelques minutes puis, comme il était bien sûr qu'il ne bougerait plus, il se rapprocha du cadavre, lui donna un coup de bottes dans les testicules. Il n'y eut aucune réaction. Il s'assit près du corps et attendit qu'on vînt, en raison du coup de feu. Un beau coup de fusil, vraiment.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre XXII : Comme on entre dans un moulin

Quatre hommes cheminaient au pas dans un paysage plat comme la main, l'un se trouvant quelque peu à l'écart.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

– Moi, dit le premier, je rentre au pays, je prends femme et je regarde pousser les légumes. Je n'ai pas peur de voir passer les saisons, la Touraine est le plus beau pays du monde.

– Moi, répondit le second, ce n'est pas que cela ne m'intéresse pas, mais à tout prendre, je préfère voir grandir mes enfants que pousser des choux. J'aime ma bonne ville de Paris et il y fait toujours moins faim qu'ailleurs ! J'ai bientôt trente-cinq ans, il me tarde de finir mon temps de service. Et ce sera le diable si je ne trouve pas une femelle qui veuille des marmousets, nous ouvrirons une boutique !

– Moi, surenchérit le troisième, j'ai d'autres projets. Figurez-vous que…

– Il suffit, les hommes ! coupa sèchement Veyrand, le moment n'est pas à jacasser. Nous avons une mission. Il est l'heure de vous l'expliquer et de distribuer les rôles impartis à chacun. Nous allons nous arrêter ici. Nous nous sécherons tandis que je vous expliquerai ce que le Roi attend de nous.

Veyrand désigna un vieux moulin aux ailes immobiles qui semblait abandonné ; les quatre hommes descendirent de cheval, attachèrent les bêtes et s'occupèrent d'allumer un feu. Quelques minutes plus tard, assis autour du feu, Veyrand entama le conciliabule ; des reflets de flammes orangées dansaient dans ses yeux noirs.

La mission était simple : il s'agissait de s'emparer de l'enfant. Spécialistes des coups tordus, les gendarmes du Roi étaient habitués à ne pas poser de question et prirent comme un hommage à leur professionnalisme que le brigadier Veyrand leur précise deux détails d'importance: l'enfant était l'héritier désigné d'un célèbre camisard, dont on craignait que la simple apparition pût embraser à nouveau les terres rebelles du Midi; enfin le Roi ne voulait en aucun cas que l'affaire fît le moindre bruit: il n'était pas

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

question de liquider les convoyeurs en terre étrangère. On avait fait appel à eux pour faire vite et bien, c'est-à-dire sans faire de mal à quiconque. Il s'agissait donc de s'emparer de l'enfant et de le ramener au moulin.

Tout se passa très vite: alors qu'il s'était levé à l'aube pour aller pisser, Lazare crut entendre un bruit derrière lui; il n'eut pas le temps de se retourner qu'il sentit une main gantée se poser sur sa bouche; dans le même temps, une deuxième main lui avait saisi le poignet, l'avait ramené derrière son dos et l'avait violemment tordu; transpercé par la douleur, Lazare avait obéi à la clef et s'était mis à genoux; il avait ensuite été prestement bâillonné et ligoté; Cronfestu et Mafumba, endormis, avait subi le même sort.

À la lueur de la torche que portait l'un des trois hommes masqués, Lazare vit qu'ils s'approchaient d'Antoon et que l'un d'eux s'en emparait. Dans un demi-sommeil, l'enfant laissa percevoir un petit cri d'animal et ouvrit les yeux. Il se mit à hurler illico. "Tais-toi, petit beuglard, grogna l'homme qui le tenait dans ses bras, ce n'est pas le moment !" Mais l'enfant se débattait déjà. "On va l'attacher et puis nous filerons", dit un des trois hommes. Ce fut bientôt chose faite. "À cheval ! Vivement !"

Les trois hommes enfourchèrent leurs montures et prirent le grand galop, Antoon, secoué et terrifié, vomissant de la bile sur la robe pie du cheval de son ravisseur. Tout en se tortillant, Lazare eut le temps de les voir s'éloigner, dans la pâle clarté que l'aube prodiguait chichement. Au loin, on apercevait les toitures pointues d'une ville endormie, comme peintes en noir sur un fond rose et pourpre. Bientôt, il ferait tout à fait jour.

Il fallut peu de temps à Lazare pour se débarrasser des liens qui l'entravaient. Il libéra aussitôt Cronfestu et Mafumba.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

– C'est… c'est atroce : ils ont enlevé mon petit Toine ! hoqueta-t-il, tandis que les deux autres massaient leurs poignets engourdis.
– Étrange, fit Cronfestu, ils ne nous ont rien volé…
– Rien volé, se révolta Lazare, et mon fils, ce n'est rien, sans doute ?
– Ce n'est pas ce que je voulais dire, reprit l'autre ; je trouve qu'il est étrange d'être attaqué de la sorte, nuitamment, sans être molesté, délesté de nos bourses ou avoir la gorge tranchée. Il me semble que nous n'avons pas eu affaire à des bandits de grand chemin. Ils en voulaient à l'enfant, cela me semble une certitude, mais pourquoi ?
– Ils ont pris la direction de la ville ! Il faut les rattraper !

Silencieux comme à son habitude, Mafumba s'était éloigné des deux hommes. Il suivait sur le sol l'empreinte des sabots laissés dans la terre. Il rejoignit ses comparses et leur déclara que les trois hommes n'étaient pas, contre toute attente, partis en direction de la cité mais qu'ils semblaient plutôt avoir pris le chemin inverse.
– Allons-y, dit Lazare !
Sur ces mots, il entreprit de grimper sur sa monture.

Hélas, l'homme était toujours aussi mauvais cavalier et le cheval bougeait sans cesse. Lazare s'y prit et reprit en vain durant quelques minutes sous le regard navré de Cronfestu et indifférent de Mafumba. "Maudite carne!" dit-il en tremblant légèrement, "maudite carne!" Il leva sa badine et frappa violemment l'animal. La pauvre bête poussa un hennissement de douleur et fit quelques pas en arrière. Cronfestu mit pied à terre, s'approcha du cheval et lui caressa l'encolure, en lui prodiguant des mots apaisants. Puis, se tournant vers Lazare, il lui dit : "Cher ami, je comprends votre trouble et votre impatience, mais la brutalité ne vous sera d'aucun secours. Cette pauvre bête n'est responsable ni de votre maladresse ni de votre malheur. Reprenez vos esprits : si notre cher Antoine était en danger de mort, les malandrins n'eussent pas pris le soin de nous l'enlever vivant. Je suis d'avis qu'il faut repartir dans la direction que nous indique Mafumba mais rien ne

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

sert de courir comme des dératés. Quelque chose me dit que nous ne tarderons pas à nous voir proposer une rançon contre sa restitution.”

Lorsqu’ils arrivèrent en vue du vieux moulin, Lazare, Cronfestu et Mafumba aperçurent presque aussitôt des ravisseurs leurs chevaux, attachés au tronc d’un jeune peuplier.

– Ce sont eux ! cria Lazare.
– Il ne faut rien brusquer, dit Cronfestu. Annonçons notre présence. Je vais tirer un coup de feu en l’air, cela les fera sûrement sortir.

Cronfestu tira un pistolet de ses fontes, le chargea et tira en direction du ciel. Rien ne bougea dans le moulin. Les trois hommes s’approchèrent.

– Y a-t-il quelqu’un ? hasarda Cronfestu.

Les trois hommes étaient maintenant à quelques pas du bâtiment. N’y tenant plus, Lazare, qui était descendu de cheval, entreprit d’en faire le tour afin d’y trouver quelque fenêtre, l’épée à la main. C’est presque par hasard qu’il buta à moitié sur un étrange amoncellement, comme si des corps avaient été dissimulés sous une large couverture. Du bout de son arme, Lazare souleva l’étoffe. À n’en pas douter, c’étaient les ravisseurs de son fils qui gisaient en dessous, les yeux grands ouverts sur le néant, aussi raides et froids que trois cadavres pouvaient l’être. Lazare réprima mal un geste d’effroi. Cependant, il ne prit pas le temps de prévenir ses compagnons. Il avait enfin trouvé ce qu’il cherchait : une petite fenêtre.

Il se glissa jusqu’à l’embrasure et jeta un œil rapide à l’intérieur. Il vit d’abord un homme qui lui tournait le dos. Face à lui, un enfant avalait un bol de soupe. L’enfant posa sa gamelle et regarda vers la fenêtre. “ Papa !” hurla-t-il en apercevant Lazare.

Chapitre XXIII : L'arrivée à La Haye

Trois jours tard, nos comparses atteignirent La Haye sans autre incident. C'était une ville de taille moyenne (ce qui signifie qu'elle comptait quelques dizaines de milliers d'habitants) dont l'austérité n'était qu'apparente. Dans le lent développement économique du monde moderne, les Pays-Bas avaient pris une longueur d'avance et s'étaient transformés en un entrepôt d'abord, en une fabrique ensuite. Les matières premières arrivaient de partout, légalement ou pas. Il s'en produirait du sucre candi, du tabac à priser, des savons et des huiles. Les affaires marchaient du tonnerre. La spéculation roulait grand train. Tout était bon pour faire farine au moulin, c'est-à-dire florin au coffre, de l'oignon de tulipe aux roues de fromage, des épices rares aux étoffes exotiques.

À La Haye comme partout ailleurs dans la gigantesque manufacture qu'était devenue la première nation urbaine au monde, il se livrait donc derrière les sobres rangées de maisons marchandes une féroce compétition de nouveaux

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

riches, dont certains étaient des entrepreneurs géniaux qui faisaient feu de tout bois pour lancer un commerce ou financer une entreprise. La société était jeune et ouverte d'esprit ; il fallait être riche et protestant pour être du beau monde, et non pas aristocrate.

Les huguenots français étaient arrivés là par la grâce de Sa Majesté Louis XIV. En effet, le bon souverain avait en l'an de grâce 1685 trouvé opportun de s'aliéner la dixième partie de son peuple soumis, en déclarant que les protestants n'en faisaient plus partie et en révoquant à Fontainebleau l'édit irrévocable de son grand-père, pris lui à Nantes en 1598. Seuls les idolâtres du Roi Soleil cherchent à l'excuser en avançant qu'il avait été mal conseillé et qu'on lui avait assuré que des tenants de la RPR, il n'y en avait pour ainsi dire plus. Déjà agacé par le jansénisme, le dévot vieillissant – il allait encore survivre 30 ans et mourir immondément d'une gangrène dorée: le diable existerait-il? – aimait surtout que l'univers se pliât à ses caprices et souhaits.

Comme à certains endroits, cette décision absurde faisait quand même de grands trous dans la carte de peuplement du territoire, il fallut ramener dans ce désert, après conversion, de quoi les remplumer. Voici comment l'on procéda: les soldats du roi investissaient un village et prenaient leurs quartiers chez les habitants qui n'existaient plus. Étant donné que les habitants qui n'existaient plus n'avaient forcément plus que le droit de se convertir, les soudards s'adonnaient à l'insulte, aux coups, au vol, au viol, au meurtre. Ils continuaient, à croire qu'ils y prenaient plaisir, jusqu'à ce que l'habitant qui n'existait plus signe un papier de conversion. Ensuite venait le premier miracle de la Croix catholique: la résurrection de l'habitant. Il devenait alors un nouvel habitant tout bien nettoyé, il disait merci et congédiait ses hôtes; lesquels s'en allaient vers la bourgade voisine.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

L'entreprise fut un succès total: partout où les hordes passèrent (les soldats ne s'aventuraient pas dans les campagnes reculées, l'hérésie y prospéra encore) le protestantisme fut officiellement extirpé. Il fallait choisir entre le cercueil et le crucifix: lugubre alternative. Le seul hic consista en l'extrême lenteur de la procession des troupes, qui permit aux plus riches, aux plus vaillants et aux plus résolus de décaniller juste à temps. (Comme à la louche moyenne, cela avoisine tout de même le demi-million d'exilés, on peut légitimement se demander si le danseur mondain avait bien envisagé toutes les conséquences de la gavotte que son bon plaisir avait engendrée.)

Or une partie de ces fuyards avait accosté à La Haye, où ils furent accueillis par une communauté formée par des Wallons qui avaient gardé dans l'exil leur langue de culture et avaient créé un grand nombre de lieux du culte, généralement appelées églises wallonnes. Car les Wallons avaient connu le même sort funeste que leurs coreligionnaires français, mais un siècle auparavant, lors de l'explosion des Dix-Sept Provinces qui allait mener à l'indépendance des Pays-Bas. Pour dire comme ils avaient eu chaud aux fesses, les Wallons avaient quitté en courant le petit Namur et les bords fleuris de la Meuse – pays vert et bleu, terroirs fruitiers, vignes sur les coteaux, patois chantant – pour rejoindre les brumes froides des bords de la Mer du Nord (ceci est écrit afin que le lecteur puisse se figurer l'extrême résolution des hérétiques plutôt que se gausser d'une éventuelle plaisanterie sur la lenteur namuroise).
Ce même destin unit rapidement les deux communautés, qui fusionnèrent dans la prospérité et formèrent pour un siècle et demi une petite société opulente et généreuse, car il y avait toujours un couvert de mis au cas où un coreligionnaire en fuite demanderait l'asile, toujours un secours à espérer.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

La demeure de Veyrand se trouvait au milieu du quartier wallon, dans une petite impasse qui donnait sur une petite place carrée, aux maisons identiques. L'immeuble venait à peine d'avoir été rénové : durant des années, le paisible pirate avait noué les cordons de sa bourse mais la provende royale avait fini par lui valoir la grâce de voir les travaux de restauration financés par les services secrets (qu'on n'appelait que Le Secret), très intéressés par l'opinion française de l'étranger, comme le lecteur ou la lectrice fidèle l'a déjà lu.

On l'a dit, la maison se trouvait au cul d'une petite impasse, sans autre entrée qu'une petite porte cloutée pourvue d'un vasistas grillagé, mais la demeure offrait à Veyrand tous les avantages de la discrétion sans ses inconvénients. Car la maison avait été sertie dans le quartier d'habitations : l'immeuble biscornu qu'elle formait était comme englué dans la masse donnant sur la rue principale, comme si un cancer de briques avait mangé les jardins et était venu se plaquer sur la façade arrière et les côtés; l'immeuble était ainsi formé d'une toute petite maison, que Veyrand occupait ostensiblement et, derrière, d'une partie formée par d'anciens entrepôts pourvus de verrières, qui permettaient d'observer à la dérobée.

"Vous y serez en sécurité, je vous l'affirme !" finit Veyrand, qui avait pris un grand plaisir à décrire la ville et son habitation à ses auditeurs. Il fit un petit signe à Antoon, qui le lui rendit avec un grand sourire. "Vous voyez comme il me sourit, vous voyez ?" avait-il répété. Mais Lazare était ailleurs, Cronfestu se tenait à distance et Mafumba ne disait rien, comme à son habitude.

Pauvre Lazare, c'était bien le temps d'avoir un peu de remords. Cette emmerdeuse de Margriet, quand même ! Et c'était la mère du petit ! Qui la réclamait ! Qu'est-ce que je vais bien pouvoir lui inventer ? Toujours à rêver d'aventure, mais déjà nostalgique du poêle en faïence bleue.

Idiot de Cronfestu! Évidemment qu'il y a quelque chose qui cloche ! Tu t'attendais à quoi ? Toutes ces années perdues à courir après des chimères,

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

une vie simple, honnête, à servir… Il suffit que le diable te siffle, tu mens, tu tues, tu trahis, tu mens toujours plus. Pour quel résultat ? Quel drôle de bienfaiteur es-tu ?

C'est souvent quand Mafumba a faim qu'il pense à son enfance avec Congo. "J'en ai un, Congo, j'en ai un !". Un enfant court sur le pont d'un bateau. Il esquive un marin. Il court en tenant en main le poisson qu'il vient de pêcher. Il est fier d'aller l'exhiber. "C'est t'ès bien mon bonhomme. On va lever les filets et nous allons p'épa'er le twéso' du capitaine, des bons filets de colin enveloppés dans une délicieuse chapelu'e."

"Nous allons laisser les chevaux à l'entrée de la ville. Vous m'attendrez, je vais faire dépêcher un chariot bâché qui vous garantira une entrée en toute discrétion. Les gens d'ici sont curieux, il faut se méfier de tout le monde."

Veyrand entra dans le relais, déclara qu'il y laissait cinq chevaux en pension et, tant pour se prémunir des questions indiscrètes que pour garantir la gratuité du séjour, il glissa au patron : "Secret du Roi". Le bonhomme chauve (bien qu'abondamment poilu) fit un signe de tête et se retira pour aller s'occuper des chevaux. Lazare suivi de Mafumba entrèrent dans l'auberge lorsque Veyrand le leur dit, suivis par Cronfestu qui tenait Antoon par la main.

"C'est ici, tonton ? C'est l'auberge avec le cheval qui pète ?" Cronfestu n'eut pas le temps de répondre. Déjà, Veyrand l'avait hélé, avec cette manière matoise qu'il avait de s'adresser à lui : "hé, monsieur de Cronfestu, on pouponne ?" Cronfestu tourna la tête, son regard croisa celui de Veyrand. Il y eut un éclair dans ce regard, une sorte d'étincelle de haine qui scintilla dans la pupille de Veyrand, l'espace d'un battement de cils. Cronfestu connaissait ce regard ; c'était celui qu'il avait parfois eu dans leur intimité, avant une dispute, ou lorsqu'il s'adonnait à la piraterie. Mais celui-ci avait

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

été plus intense et profond, si bien que Cronfestu n'eut aucun mal à s'imaginer que ses jours étaient comptés. Pour la première fois de sa vie, en quittant Nieuport au mépris de son interdiction, le faible René de Triviers avait désobéi à son amant ! Cronfestu s'en était d'abord trouvé tout allègre mais, depuis cette étrange intervention dans le moulin, ses sentiments avaient évolué vers une terreur profonde.

Veyrand ne s'était pour ainsi dire par présenté. Il était apparu comme une sorte de sauveur, un deus ex machina. Cronfestu le premier s'était approché :

– Marius !

– Je ne vous connais pas, monsieur, comment vous nommez-vous ?

– …

– Monsieur ?

– Euh, Cronfestu. Je m'appelle Cronfestu.

– Eh bien à la bonne heure, monsieur de Cronfestu, nous ne nous connaissons pas. Je suis enchanté de faire votre connaissance.

Veyrand n'avait même pas eu besoin d'accentuer ses derniers mots pour que René de Triviers sente la menace. Une sueur glacée lui coula dans le dos. Il ne l'aimait plus et il lui faisait peur. Ce fut une révélation. Restait la peur.

Ce n'était pas une peur rationnelle, c'était une sorte de pulsion intime, un sentiment terrifiant qui n'avait pas grand-chose à voir avec cette boule qui vous venait au ventre durant les combats – car cette peur-là, tout comme celle de la mort, Cronfestu avait appris à en comprendre l'intérêt, il l'avait pour ainsi dire apprivoisée – ici, c'était un sentiment diffus qui provoquait un malaise général, l'état de conscience aiguë de son impuissance, qui rendait toute chose vaine; d'où la panique. Il ne pouvait tout simplement pas lutter à armes égales avec Veyrand, comme il en avait tant rêvé. Veyrand,

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

vieilli, jouant la comédie du sauveur impromptu, représentait tout à coup la somme terrifiante de tous ses problèmes non-résolus.

Car c'était bien de comédie dont il s'agissait, dont il s'était d'ailleurs toujours agi, et non pas de sentiments. Veyrand n'en éprouvait pas et René de Triviers venait de s'en rendre compte. Les tentatives discrètes que fit Veyrand pour entrer en contact avec lui furent plus déplaisantes encore et accentuèrent son état de panique.

Après deux jours de voyage, Cronfestu résolu était décidé à trahir Veyrand dès que possible. Il mourrait sans doute, mais il mourrait libre, délivré de sa peur. Mais avant, il fallait prévenir Lazare. Qu'il comprenne le danger. Qu'il sache aussi ce qu'il avait fait pour lui. Qu'il lui pardonne.

Mais par où commencer ?

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Chapitre XXIV : Voici votre fils, Marquise

- Tu ne croyais tout de même pas qu'il serait là ? Je te connais ! Tu peux être fourbe comme le serpent !
- Cher capitaine, vraiment, cher capitaine, venant de vous, comment dire ? vous me consacrez ! Les palmes que vous me tressez me sont les plus chères, puisque vous êtes un maître en la matière.
- C'est bon, Ninon, nous connaissons nos partitions. Et leur musique ne nous sera d'aucun secours. Ne nous perdons pas de chemin. Je propose que nous allions au but : j'ai l'enfant, avez-vous ma carte ?
- Oui
- Puis-je la voir ?
- Voici.
- Cela semble convenable. Je vais vous montrer l'enfant !

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Veyrand fit quelques pas en arrière et, sans tourner le dos à Ninon, ouvrit les deux grands battants de la fenêtre. Il jeta un œil par-dessus son épaule, assez pour deviner la présence de Mafumba, en contrebas. « Mafumba, fais sortir le marmouset », cria-t-il.

☠

Mafumba tira sans ménagement quelque chose vers lui. C'était Antoon qui se débattait, en hurlant « Papa ! je veux mon papa ! ». Ninon se pencha rapidement par la fenêtre et vit l'enfant. Maîtrisant son émotion, elle le contempla longuement et soupira :

- Parle-t-il couramment le français ? Il ne disait à l'époque que quelques mots.

- Comme vous et moi. Son père, enfin celui qui prétend l'être, l'a élevé dans notre belle langue. Mais par sa mère adoptive, il maîtrise le dialecte thiois, fort proche du hollandais ; il a vécu à Nieuport.

Ninon jeta un œil soupçonneux vers Veyrand. Celui-ci n'eut pas besoin qu'elle formulât clairement sa question. « Morte. Nous nous en sommes occupés. Une pauvre femme déraisonnable qui rêvait d'un enfant. Il lui est dirait-on comme tombé du ciel. Ah, on peut affirmer qu'il y a des gens ne manquant pas de scrupules… »

- Certes. Le prétendu père ?

- Un dadais parfait prénommé Lazare. Un imbécile qui s'accommode de toutes les explications. C'est un homme de La Buse, bien sûr, mais je ne sais pas comment, il a perdu la mémoire et n'en sait plus rien. Nous l'avons repéré il y a quelque temps à Nieuport… Il est très attaché à l'enfant.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

- Nieuport ?

- Vous avez bien entendu.

- N'était-ce pas là qu'habitait René, si mes renseignements sont bons?

- Certes. Il s'y faisait appeler Cronfestu, supposément apothicaire, mais il s'agit bien de notre René de Triviers, je puis vous l'assurer.

- Et lui savait ?

- Chère Ninon, vous posez des questions dont les réponses tombent sous le sens. Disons qu'il gardait un œil très appuyé sur le marmot, et qu'il n'a jamais caché son soutien à ce Lazare. Après… je ne peux répondre à sa place.

Ninon sentit la haine monter en elle. Il y a des trahisons plus douloureuses que d'autres, sans guérison possible. Si Veyrand disait vrai, quoi que la jeune femme dût à Cronfestu, elle le tuerait de ses propres mains. Devant son fils. La Pogne en serait pour ses frais.

- Lazare, c'est le père ?

- Norbert Lachassaigne de son nom de baptême. Il est né à Langogne il y a un peu plus de trente ans. C'est un enfant de huguenot qui a été élevé par des catholiques à Marseille. Le père, enfin, le Marseillais, était notaire, le garçon est devenu clerc. Comment s'est-il retrouvé médecin à Nieuport, je n'en sais fichtre rien. Je n'en connais pas tellement plus. Visiblement, c'est la grande épidémie de 1720 qui l'a jeté sur les routes. C'est sans doute à ce moment que le nigaud a été recruté par La Buse…

- Comment a-t-il perdu la mémoire ?

- Là encore, nous nageons dans le plus impénétrable mystère. On l'a retrouvé sur la grève, inanimé, avec Antoon.

- Antoon?

- C'est le nom qu'ils ont donné à Henri.

- Donc, si je comprends bien, mon fils Henri s'appelle dorénavant Antoon et vit depuis huit ans à Nieuport, sous la garde d'un amnésique surveillé par René de Triviers, qui se fait appeler Cronfestu?

- À ce qu'il semble, c'est bien cela. Un bon résumé.

- Une seconde ! Et La Buse, pourquoi ne s'est-il pas manifesté ?

- Il vogue asteure au large des Mascareignes. J'imagine qu'il pensait garder le gamin bien en chaud en attendant la bonne occasion. C'est à ça que servaient Triviers et Lazare.

- Mais comment avez-vous procédé ?

- Ma chère Ninon, vous aviez eu tort, lorsque Henri fut enlevé, de me soupçonner. Je vous concède que je cherchais à entrer en possession du document que vous m'avez ce jour apporté mais, comment dire, je voulais que nous fussions complices en l'affaire et non point adversaires.

- C'est-à-dire ?

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

- C'est-à-dire qu'il me semblait à l'époque que nous devions partager le magot. C'est ce que je vous ai proposé, rappelez-vous, lorsque vous m'avez rattrapé à Southampton. Mais vous étiez, si vous me le pardonnez, folle. Aveuglée. Furibonde Incapable d'envisager les bénéfices d'une association. Vous n'en aviez que pour votre enfant, ce que je comprends, d'ailleurs. Et vous m'aviez rangé au nombre de ses ravisseurs. Par conséquent, j'ai poursuivi mes recherches seul. C'est tout à fait fortuitement, en rendant visite à Triviers, que j'ai appris la présence de votre fils et l'existence de son prétendu père.

- Et mon Henri, comment va-t-il ? Enfin, Antoon…

- Vous l'avez vu, Madame : plein de vie. Mais il ne se souvient de rien. Je crois que tout cela risque de le déstabiliser un peu. Et figurez-vous que j'ai cru bon, vous me direz, j'ai cru bon de prendre certaines initiatives…

- Lesquelles ?

- J'ai pensé que certaines choses vous revenaient, comme dire ?

- De droit ?

- C'est ça, de droit, je ne dirais pas mieux.

- Détaillez. Il m'en faut plus.

- Disons qu'un revers de fortune m'empêche de vous proposer une association dans les mêmes termes que je l'ai fait lors de notre rencontre en Angleterre. On m'a volé mon navire, comme vous le savez, et je suis ruiné. Il est légitime que je jouisse du bénéfice de mes

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

recherches et de mes investissements… Cependant, je ne cache pas mes sympathies. J'ai donc jugé bon, en gage de bonne volonté, de…

- Au fait, capitaine, au fait…

- C'est-à-dire que je crains maintenant d'avoir pris une décision malheureuse, peut-être aurais-je dû moi-même ?…

- Allez-vous à la fin me dire ce que vous avez à me dire ?

- Me promettez-vous de ne pas m'en vouloir ?

- Capitaine, voulez-vous ce parchemin ? Ou est-ce une lubie ? Ou un piège ?

- Non. Ce parchemin, je le veux. Mais je veux aussi me venger.

- Vous venger? Et de qui ?

- De René de Triviers, pardi ! Je suis sûr que c'est lui qui m'a dénoncé pour piraterie. Celui-là, sous ses grands airs ! Vous vous souvenez de ses grandes envolées sur la course et la piraterie… Le bougre a toujours refusé de naviguer sans commission. Il m'a livré. Et que je vous le dise, marquise, il vous a livré aussi. Je peux vous en apporter les preuves si nécessaire mais sachez-le déjà : Triviers vous a trahi. Comme nous tous, comme tous les Frères.

- Maudit faquin ! Il mérite la mort.

- C'est-à-dire…

- C'est-à-dire ? mais terminez vos phrases, sacrebleu !

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

Veyrand se redressa et adressa un large sourire à Ninon.

- Le nommé Cronfestu, ci-devant René de Triviers, se trouve actuellement en ma possession. Ainsi que le fameux Lazare. Eh bien, Ninon, ils sont à vous, je vous les offre ! Je n'ai pas jugé bon de m'en débarrasser avant notre entrevue, non seulement pour que votre fils se tienne au calme mais encore parce que je voulais, en gage de loyauté, vous offrir ce petit cadeau !

- Vous avez bien fait. Où sont-ils ?

- Bâillonnés, ligotés, ils vous attendent dans la cave. Vous en faites ce que vous voudrez. Mafumba attend vos instructions.

- Je vais les tuer de mes propres mains !

- J'espère que vous y prendrez plaisir, mais sachez qu'en ce qui me concerne, j'ai perdu le goût de la vengeance. Je ne rêve plus que de m'installer. Sitôt le trésor des Frères retrouvé, j'achète un domaine et je regarde passer le temps. Je suis si las ! Je ne rêve que de Saint-Domingue. C'est là que je veux aller.

- Voici, vieux brigand, et merci !

Ninon la Mort tendit la feuille de papier de soie à Veyrand. Elle était exactement de la même facture que celle qu'il avait arrachée à Congo des années auparavant.

Le vieux pirate la déplia et lut à haute voix :

En second vient du trio qui va à l'essentiel
Voguer Trois mois pluvieux vers Hispaniola Fontaine de la Richesse
Les second et septième séduisent la fortune.

Tous droits réservés © Paul-Emile Bontemps 2020

- Cela ne veut rien dire. À franchement parler, capitaine, vous vous leurrez. Ce document est une farce !

- Je ne suis pas de votre avis, Ninon. Mais je vous garantis que je ne suis pas loin de pouvoir vous le prouver ! Je vous en réserve une part, si vous ou un de vos hommes accostait un jour au Petit-Goâve ! En attendant, vous ne m'en voudrez pas de ne pas vous accompagner : Henri attend sa maman. Ne vous heurtez pas de sa réaction, souvenez-vous que le petit vous a oublié. Prenez patience, Ninon ! Que Dieu vous garde, selon l'expression coutumière. Je vous attends ici

- Et Monsieur de Triviers ? Et ce Lazare ?

- Mafumba vous attend, vous dis-je. Vous avez l'enfant et les deux tuteurs ! Faites vite, Ninon, je n'en ai pas fini avec vous et je ne compte pas m'éterniser. J'ai à faire à Saint-Domingue : un cotre nous attend, Mafumba et moi.

- Je vous reviens dans le quart d'heure.

Marie-Caroline de Jussieu-Fronsac, marquise de Montmaur, sortit de la pièce. La Pogne attendait dans le couloir, un énorme coutelas en main.

- Et alors ? s'enquit le géant.

- J'avais tort. Visiblement, il n'y est pour rien. Et il a retrouvé Henri.

- On fait quoi, alors ? Et mon couteau ? Je vais devoir le ranger ?

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020

- La Pogne ! Oh, tu m'agaces ! Tu as perdu une occasion de l'utiliser. Mais je t'offre deux certitudes ! Deux hommes qui t'attendent dans la cave, gardés par Mafumba. Ils sont à toi !

- La mort ?

Presque. Je m'occuperai du final.

- C'est comme si c'était fait, boss.

- Ne va pas trop vite, cette fois-ci. Mais arrange-toi pour qu'ils ne fassent pas de bruit.

- Je vais donc commencer par leur arracher la langue, c'est une bonne idée.

- Non, pas la langue. Ils doivent pouvoir me répondre.

Tous droits réservés © Paul-Émile Bontemps 2020